

**L'Exécuteur
[047] –
Epouvante à
Washington**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Epouvante à Washington

PAR DON PENDLETON

PLON  HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

Epouvante à Washington

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan repoussa doucement la portière de la Cutlass grise et observa la maison dont les deux niveaux se découpaient encore nettement dans le crépuscule pluvieux. L'endroit était à quatre kilomètres d'Annapolis, en bordure de la Baie de la Chesapeake, et à trois quarts d'heure de route de Washington.

La propriété McIntire était de celles qui retiennent inmanquablement l'attention : une somptueuse harmonie architecturale et un site des plus élégants. Une grande étendue gazonnée piquée de massifs la séparait de deux autres demeures assez éloignées. Mais Bolan, pour le moment, lui trouvait un air lugubre. Une lumière ténue filtrait vaguement à travers les rideaux d'une grande fenêtre au rez-de-chaussée, seule source apparente de vie.

Il releva le col de son imperméable, traversa rapidement la voie privée et poussa le portail de bois verni donnant accès à une allée de graviers conduisant au perron.

Il pressa le bouton de sonnette, faisant retentir un timbre à plusieurs tonalités dans la grande bâtisse.

De longues secondes s'écoulèrent avant qu'il perçoive un bruit de pas atténué. Une lumière crue inonda soudain le perron, diffusée par un globe électrique au-dessus de sa tête. Puis la porte s'ouvrit, dévoilant une frêle silhouette dans la zone éclairée. La fille était vêtue d'une robe bleu foncé très simple et un peu froissée. Son visage était d'une pâleur insolite et ses grands yeux turquoise le fixaient comme si elle ne le voyait pas.

— Joanna McIntire ? s'enquit Bolan.

— Je suis sa fille, prononça l'apparition diaphane d'un air absent.

Clara McIntire. C'était le nom qu'il avait noté dans la matinée sur un rapport de police. Dix-neuf ans, des études de médecine à la faculté de Washington et d'après ce qu'on savait d'elle, encore aucune liaison sentimentale. La ligne droite dans toute sa rigueur.

Bolan sourit.

— En principe, je suis attendu. Mon nom est John Phoenix.

— Entrez, chuinta-t-elle.

S'effaçant pour le laisser entrer dans un grand hall marbré, elle tourna aussitôt les talons et s'éloigna vers un couloir desservant plusieurs pièces, passant devant un escalier menant à l'étage. Bolan referma la porte d'entrée et déboutonna le haut de son imperméable en la rejoignant. L'atmosphère des lieux était imprégnée d'une odeur de tabac et il faisait sombre.

Elle actionna un interrupteur électrique, provoquant l'illumination du couloir. Les yeux de Bolan se rétrécirent, se portèrent sur les poignets de la fille quand elle fit un geste pour l'inviter à entrer dans un grand salon parcimonieusement éclairé par une lampe à abat-jour. Des traces rouges lui striaient la peau, comme celles qu'auraient pu laisser une corde ou des menottes.

De quelle façon était-il attendu ?

Il lui sourit une nouvelle fois, passa devant elle, jeta un regard à droite et à gauche et brusquement projeta tout son corps dans la pièce, se laissant rouler dans la pénombre. Deux coups de feu atténués claquèrent immédiatement. Dans le mouvement, Bolan avait plongé la main dans l'échancrure de son imperméable et l'en ressortait armée de son Beretta. Dans la fraction de seconde qui suivit son roulé-boulé, le 9 mm parabellum cracha par deux fois, les détonations se confondant presque. Il perçut un grognement de douleur, pivota sur la hanche à l'instant où une flamme rageuse jaillissait sur sa gauche à quelques mètres de lui. Il tira presque en même temps que l'autre, eut la satisfaction de voir un corps massif reculer brutalement en agitant frénétiquement les bras au-dessus de sa tête. Dans son agonie presque instantanée, le type lâcha une dernière balle qui s'enfonça dans le plafond. Ce fut à cet instant qu'un hurlement jaillit dans le couloir. Dans un réflexe automatique, Bolan s'éjecta dans l'encadrement de la porte pour atterrir à plat ventre sur le dallage du couloir. Un troisième type avec un visage bestial dégringolait l'escalier, un revolver braqué devant lui. Bolan lui fit cadeau d'un projectile brûlant qui s'enfonça dans sa mâchoire et lui ressortit par la nuque, emportant au passage des fragments d'os et de cervelle. Enfin, il se redressa, tendit l'oreille en pivotant lentement sur lui-même. Mais seuls les sanglots de Clara McIntire meublaient le silence cotonneux qui s'était à présent appesanti sur la demeure.

Elle était accroupie au pied de l'escalier, prostrée dans une attitude de fœtus, les mains en conque autour de la tête.

Il s'approcha d'elle, le Beretta toujours prêt à cracher.

— Combien étaient-ils ? grogna-t-il.

Elle parut n'avoir pas entendu la question et conserva sa position de fœtus agité de soubresauts. Manifestement, la ligne droite de Clara McIntire avait subi un sérieux accroc. Il se pencha vers elle et la força à se relever en la prenant par les épaules.

— Combien ? insista-t-il en rivant son regard aux yeux turquoise remplis d'effroi.

Il crut qu'elle allait hurler une nouvelle fois et la gifla sans appuyer les coups. Alors, seulement, elle parut retrouver un semblant de lucidité et se mit à bredouiller :

— Trois... Ils sont trois...

Le compte y était.

— Où est votre mère ?

Elle se dégagea dans un mouvement d'épaule et fit un pas en arrière. Ses yeux vacillèrent un instant puis décrivirent plusieurs fois un mouvement alternatif allant du cadavre étendu au bas de l'escalier au grand homme au visage de glace qui se tenait debout devant elle.

— Mère est dans sa chambre, prononça-t-elle enfin d'une voix plus ferme. C'est là-haut, à l'étage...

Bolan la laissa sur place, se lança dans l'escalier et entreprit d'ouvrir à la volée les portes donnant sur l'étage. À la troisième, il découvrit Joanna McIntire bâillonnée et ligotée sur une chaise, les yeux agrandis par la terreur. Il rangea le Beretta dans son holster d'épaule et s'approcha d'elle. Il dut sectionner avec un canif les cordes qui lui meurtrissaient les poignets. Puis il la dégagea du bâillon.

— Où est Clara ? gémit-elle en grimaçant lorsqu'elle se redressa.

La voix de Bolan claqua sèchement.

— Calmez-vous ! Attendez quelques instants avant de descendre, vous n'êtes pas en état de vous déplacer normalement.

Il l'abandonna et regagna le rez-de-chaussée. La jeune fille se tenait debout au milieu du salon et paraissait hypnotisée par la vision du cadavre allongé sur le dos au milieu d'une tache de sang qui s'élargissait sur la moquette. Le tueur avait pris une balle dans la poitrine et une autre dans la gorge. Quelques gargouillis s'échappaient encore de la blessure béante.

Il fouilla rapidement les poches du cadavre mais comme il s'y attendait, ne découvrit aucun papier d'identification. Le second agresseur avait été tué d'une balle en plein front qui avait dessiné une étoile sanglante sur la peau maintenant boursouflée par la pression des humeurs cervicales. Là aussi, sa fouille demeura vaine et il ne prit même pas la peine de s'occuper du troisième type. Une odeur piquante de cordite mêlée aux exhalaisons des cadavres remplissait la pièce. Bolan cherchait un téléphone quand il entendit un bruit de moteur. Il gagna un angle de la grande fenêtre, juste à temps pour apercevoir les contours sombres d'un véhicule qui s'éloignait rapidement sous la pluie, tous feux éteints.

Évidemment... La technique était celle de professionnels.

Il trouva le poste téléphonique sur un guéridon, composa un numéro, puis Joanna McIntire apparut dans le salon d'une démarche encore incertaine. À quarante-cinq ans, elle conservait un corps de jeune femme et son visage avait dû être très beau quelques années auparavant. Mais à présent, ses traits tendus par la peur et ses gestes incertains offraient un spectacle pitoyable.

— *Ferme de l'Homme de Pierre !* crachota dans l'appareil la voix impersonnelle d'un opérateur.

— Passez-moi Brognola pour Phoenix, répliqua Bolan. En urgence.

Quelques secondes passèrent, puis la voix de Harold Brognola vint en ligne depuis la Ferme de l'Homme de Pierre, la base secrète fédérale implantée au pied des Monts Appalaches à trois cents kilomètres de Washington.

— Où en es-tu, Mack ?

— Á la propriété McIntire. Tu vas devoir envoyer une équipe de nettoyage.

— Il y a du grabuge ?

— Plutôt. On m'attendait.

Le chef fédéral marqua une courte pause avant de reprendre d'un ton où perçait l'inquiétude :

— Ça paraît complètement absurde. Qui aurait pu savoir que...

— Je n'ai pas eu le temps de me livrer à des hypothèses, Hal, coupa Bolan. Mais j'ai ma petite idée là-dessus. Rien de nouveau de ton côté ?

— Non. Rose est partie pour Washington, elle devrait pouvoir obtenir des renseignements sur l'affaire Wilkins.

Bolan ressentit une crispation dans la poitrine. Quelque chose en lui semblait tirer une sonnette d'alarme. Il marqua un temps mort et Brognola s'impatiente :

— Mack ?

— Oui, Hal. Est-ce qu'il est prévu qu'elle te rappelle en cours de trajet ?

— En principe, non. Elle est partie avec un hélicoptère de service et doit déjà être sur place.

— Si elle le fait, dis-lui de rentrer immédiatement.

— Tu penses qu'il pourrait y avoir un ennui là-bas ? envisagea le chef fédé.

— Ouais... J'ai un sale pressentiment. Cette affaire pue à plein nez. Bon, envoie-moi également quelqu'un à l'antenne de Washington, il y a deux personnes à prendre en charge.

— Compte environ une heure.

— O.K. ! fit Bolan.

Il raccrocha.

Joanna McIntire tenait sa fille serrée contre elle et lui parlait à voix basse.

— Habillez-vous rapidement et prenez quelques affaires indispensables, annonça-t-il. Nous partons dans trois minutes.

— Vous êtes le colonel John Phoenix ? questionna-t-elle en se tournant vers lui.

— Exact.

— Où nous emmenez-vous ?

— En sûreté.

— Vous n'alertez pas la police ?

Bolan eut un bref sourire.

— Le nécessaire est déjà fait. Dépêchez-vous.

Elle hocha gravement la tête et entraîna sa fille hors de la pièce.

Il était 8 h 15 quand l'Oldsmobile Cutlass partit dans un petit crissement de pneus. Joanna McIntire avait pris place à côté de Bolan, Clara à l'arrière sur la banquette.

— Comment ça s'est produit ? questionna-t-il après avoir bifurqué sur la route d'État. À quelle heure ces types sont-ils arrivés chez vous ?

— Peu après 16 heures, répondit Joanna McIntire. L'un d'eux s'est présenté sous votre nom et il a...

— Attendez. Vous dites sous mon nom ?

— Il a annoncé : colonel Phoenix des Services Spéciaux. Tout de suite après être entré, il nous a menacées de son arme. Clara se trouvait avec moi.

— Vous ne vous êtes pas méfiée ? Ce n'était pas l'heure de notre rendez-vous.

— J'ai pensé que vous aviez cru bon de... Enfin, lorsque j'ai eu des doutes, il était trop tard. Ensuite, il a fait entrer les deux autres hommes, ils nous ont attachées... Clara n'a été libérée qu'une demi-heure avant que vous arriviez. Ils l'avaient menacée de me tuer si elle n'acceptait pas de faire ce qu'ils voulaient.

Elle se tut, le regard dirigé sur la route où s'écoulait une circulation relativement dense. Bolan jeta un coup d'œil sur la montre du tableau de bord tout en réfléchissant.

— Comment avez-vous été amenée à réclamer l'exhumation de Clyde McIntire ? demanda-t-il. Officiellement, il s'est suicidé.

Joanna soupira.

— J'avais admis cette thèse quand on a retrouvé son corps dans le Potomac, bien qu'il n'ait jamais eu aucune tendance suicidaire. Peu avant, il paraissait déprimé, il avait beaucoup maigri. Je mettais ça sur le compte de son travail. Depuis qu'il avait été nommé deuxième secrétaire d'État à la Défense, il rentrait souvent très tard et ne se couchait jamais avant 2 ou 3 heures du matin. Et puis...

Sa voix se cassa. Elle se mordit une lèvre.

— Continuez, fit Bolan.

— J'ai trouvé une lettre que mon mari avait rédigée il y a un peu plus d'un mois. Il écrivait qu'il pouvait lui arriver quelque chose de grave et qu'alors il se pourrait que de hautes personnalités soient impliquées dans une affaire de sécurité nationale. Il précisait aussi qu'il donnerait d'autres détails dans une seconde lettre. Mais je n'ai rien trouvé d'autre...

— Vous avez ce document ? demanda Bolan.

— Non. Ils ont fouillé son bureau et mes affaires. Ils l'ont trouvée.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas signalé au moment de l'enquête ?

Elle fit un geste évusif de la main.

— Je ne sais pas trop. Peut-être parce que je craignais qu'on étouffe l'affaire comme ça s'est passé depuis le début.

— Ensuite, vous avez exigé une autopsie...

— J'étais certaine qu'il ne s'agissait pas d'un suicide. Savez-vous quels ont été les résultats ?

De nouveau, elle soupira et réprima un sanglot. Bolan savait. Il était passé à la morgue dans le courant de la matinée. Les causes du décès étaient formelles : Clyde McIntire n'était pas mort de noyade, il avait succombé à la suite d'une série d'injections intraveineuses d'héroïne à doses massives. Un *mainlining* forcé. De plus, son corps portait des traces d'ecchymoses, son nez avait été cassé et on avait relevé de nombreuses traces de brûlures de cigarettes sur son ventre et ses testicules.

— Parlez-moi des lettres que vous avez communiquées à la police, poursuivit-il.

Elle eut un frisson et resserra les pans de son tailleur sur sa poitrine. Bolan enclencha la touche du chauffage.

— Je suis sûre qu'on lui a dicté ces lignes alors qu'il était sous l'effet de la drogue, expliqua-t-elle. Il m'a adressé la première lettre par la poste et c'était parfaitement illogique. La seconde a été envoyée à son frère qui me l'a aussitôt communiquée. Clyde disait qu'il avait commis de nombreuses erreurs dans sa vie privée, des erreurs me mettant indirectement en cause et qu'il avait décidé d'en finir. Définitivement. Sur le moment, j'ai supposé que cela avait une relation avec des bruits qui ont couru l'année dernière. Un journaliste avait publiquement accusé Clyde d'être homosexuel. Rien n'a pu être prouvé et d'ailleurs je suis certaine que c'était faux. Tout cela n'est qu'un amoncellement de mensonges.

— Le contraire m'étonnerait, grinça Bolan pour lui-même.

Il resta silencieux jusqu'à ce qu'il eût atteint les premières maisons du sud-ouest de Washington, s'engagea dans South Capitol Street, contourna le grand édifice du Congrès et s'orienta vers la Cinquième avenue.

— Je suppose que le Bureau Fédéral va ouvrir une nouvelle enquête, dit Joanna McIntire.

Bolan confirma.

— Vous allez être prises en charge pendant quelque temps par un Service Spécial, ajouta-t-il. Il faudra vous conformer exactement à ce qui vous sera demandé.

Cinq minutes plus tard, il stoppa la Cutlass dans E Street devant l'immeuble abritant le siège administratif du F.B.I. Il fit sortir l'épouse et la fille de McIntire et les accompagna au troisième étage, dans un

bureau réservé à l'antenne mise en place par Brognola. Le jeune type qui le reçut s'appelait Patrick Stevens. Bolan l'avait rencontré deux fois au cours des préparatifs d'une mission. Ils firent passer les deux femmes dans une pièce d'attente, les laissant en compagnie d'un agent délégué par Brognola.

— La base a appelé il y a près d'une heure, annonça Stevens. Ils demandent que vous les contactiez d'urgence.

— Qui ?

— Turrin.

Bolan s'installa devant la console d'un poste téléphonique relayé par radio. L'installation était équipée d'un système de codage-décodage rendant impossible toute interprétation logique des conversations en cas d'interception hertzienne.

Léo Turrin s'annonça sur la ligne spéciale :

— J'avais peur que tu n'appelles pas à temps, Mack. Rose d'Avril a passé un coup de fil à Hal, tout à l'heure, et Hal a sauté dans un hélico pour Washington en emmenant deux hommes avec lui. C'est Grimaldi qui pilote.

— Tu pourrais être un peu plus clair, Léo ?

Le fidèle ami de Bolan émit un soupir qui déclencha une petite tornade dans l'appareil.

— Il y a de drôles d'interactions dans cette affaire, Mack. Hal m'a dit que tu as eu un accrochage à Annapolis...

— On en parlera plus tard, trancha Bolan. Qu'est-ce qui se passe maintenant avec Rose ?

— Elle a dit qu'elle a été prise en chasse par une bagnole en sortant de chez Richard Wilkins. Deux types dans une Buick Century bleu sombre. Hal a l'intention de leur tomber dessus à la surprise, mais comme tu es déjà en place, ce serait bien que tu te mettes sur le coup.

— Donne-moi la position.

— Elle a envoyé son dernier coup de fil depuis l'hôtel Embassy Row, au 2015 Massachusetts Avenue. Ça remonte à une vingtaine de minutes. Wilkins y allait souvent.

— Est-ce qu'elle est armée ? fit Bolan la voix tendue.

— Elle a emporté un petit .32 automatique. Est-ce que tu...

— Plus tard les questions, Léo. Je pars tout de suite. Si elle appelle de nouveau, relaye-la en duplex, je serai à l'écoute sur le canal dix-sept. Bye !

Il se tourna vers Stevens :

— Plantez-vous en face de cet appareil et n'en bougez plus jusqu'à nouvel ordre, vieux.

— Il y a de la casse ? questionna le jeune homme.

— Il y en aura sûrement si vous ratez une seule communication, répliqua Bolan qui avait déjà ouvert la porte du bureau.

Il délaissa l'ascenseur pour se lancer dans les escaliers et jaillit en coup de vent de l'immeuble. Lançant le moteur de la Cutlass, il brancha la radio de bord, et quitta précipitamment le parking.

Il lui fallait une quinzaine de minutes pour rejoindre l'Embassy Row. Une pluie fine et poisseuse noyait toujours la capitale fédérale, rendant la chaussée glissante et transformant les faisceaux des phares en autant de dards scintillants et tremblotants.

Les pensées de Bolan s'enchaînaient très vite les unes aux autres. Une affaire qui avait démarré sous l'aspect d'une simple contre-enquête prenait brutalement une tournure empoisonnée. Il y avait tout d'abord eu le prétendu suicide du secrétaire d'Etat Clyde McIntire. Un assassinat camouflé, c'était maintenant certain. Sans doute le haut fonctionnaire avait-il trempé dans une sale combine et quelqu'un avait décidé de le faire taire. Peut-être aussi avait-il refusé de donner suite à certaines propositions ; toutes les hypothèses étaient envisageables à ce niveau de la politique. Puis il y avait eu un second « suicide » : celui du sénateur Richard Wilkins qui s'était jeté d'une fenêtre de son appartement, au sixième étage d'un luxueux immeuble de Connecticut Avenue. Mack Bolan était disponible. Aussi Harold Brognola l'avait-il lancé sur la double affaire qu'il entrevoyait alors comme un travail de routine nécessitant cependant l'intervention d'un service spécial. Mais peut-être le chef fédé avait-il eu une arrière-pensée, des soupçons quant aux retombées politiques possibles et aux développements ultérieurs de l'enquête.

De fait, Bolan était tombé sur un os. Un fameux os pourri qui lui restait en travers de la gorge. S'il s'était demandé le matin même qui pouvait jeter des cactus dans la grande soupe politique, à présent il ne se posait plus la question. L'évidence s'imposait dans sa morbide simplicité.

Il atteignit le Lincoln Memorial qu'il contourna pour orienter le capot de la Cutlass vers le fleuve Potomac, appuya sur le bouton d'appel prés-électif de la radio de bord.

— Homme de Pierre Un pour station E, lança-t-il.

Immédiatement, la voix de Patrick Stevens retentit clairement :

— *Station E ! Central est en train d'appeler sur la fréquence prioritaire.*

— Un contact à votre niveau ?

— *Aucun. Nous sommes toujours en stand-bye.*

— Relayez-moi avec Central.

Léo Turrin s'annonça sur les ondes :

— *Mack... Hal vient d'appeler. Il est sur place dans East Potomac Park, une voiture le prend en charge et il fonce vers l'objectif. Où es-tu ?*

— Tout près de l'endroit. Á deux, trois minutes au plus. Dis à Hal qu'il encadre la zone et qu'il me laisse me démerder.

— Okay.

- Elle n'a pas rappelé ?
- *Négatif.*
- Bon. *Stand-bye* toujours.

Il raccrocha le micro à l'instant où il entendit une sirène hurler, quelque part au nord-ouest. Un feu le bloqua à un croisement, puis des véhicules s'emmêlèrent un peu plus loin à la sortie d'un parking et il dut attendre près d'une minute avant de pouvoir redémarrer. Une seconde sirène s'ajouta à la première, à une distance relativement proche.

Il manipula le bouton d'émission.

— Qu'est-ce que c'est que ce raffut dans Southwest ? cracha-t-il. Qui a donné l'ordre aux flics d'intervenir ?

— *Je n'en sais rien*, renvoya immédiatement Stevens. *Personne ici ne les a avertis. Ils sont en interférence ?*

— Plutôt !

Bolan raccrocha et accéléra en débouchant dans Massachusetts Avenue. Les sirènes venaient de se taire. Le numéro 2015 était encore à environ quatre cents mètres. Il y arriva dans le ronflement sourd de son moteur poussé en sur-régime, pila derrière deux véhicules de police arrêtés en double file et s'élança sur le trottoir. Un attroupement s'était formé devant l'Embassy Row. Il franchit en deux enjambées les six marches de l'hôtel en haut desquelles deux agents en uniforme barraient l'entrée et leur présenta brièvement une plaque en bronze au sigle du Bureau Fédéral puis poussa la porte vitrée.

Le grand hall de réception était envahi par une foule qui se pressait vers l'entrée d'un salon d'attente. Bolan se fraya un passage et dut montrer une nouvelle fois sa plaque à un flic qui contenait à grand-peine les curieux en amorce du salon. Trois autres uniformes étaient penchés sur des formes allongées recouvertes de couvertures, un autre se tenait devant un téléphone et parlait rapidement dans le combiné. Bolan s'approcha. Il se baissa vers la couverture la plus proche qu'il releva d'un geste nerveux. La tête du type était grimaçante. Un filet de sang avait coulé à la commissure de ses lèvres. Les pans de sa veste étaient défaits et on apercevait sur sa chemise plusieurs blessures aux lèvres boursoufflées, vraisemblablement occasionnées par un tir en rafale.

— Vous avez une identification ? interrogea un gros flic galonné.

Machinalement, Bolan sortit une nouvelle fois sa plaque en bronze, la remit aussitôt dans sa poche.

— L'autre personne ? demanda-t-il avec un frisson dans le dos.

Le flic soupira, l'air ennuyé.

— Une bonne femme... Elle a pris deux balles en pleine poitrine.

Les yeux de Bolan se fermèrent. Il se releva d'une détente et franchit les quelques mètres qui le séparaient du second corps. Ses

doigts se nouèrent sur la couverture, s'y maintinrent quelques secondes avant de la faire glisser jusqu'à la moitié de la forme allongée. Et il vit.

Elle avait les yeux grands ouverts. Une esquisse de sourire flottait encore sur ses lèvres. Ses cheveux blonds étalés sur l'épaisse moquette rouge faisaient comme une auréole autour de son visage. La partie gauche de son chemisier était trempée de son sang et déchiquetée en deux endroits au niveau du cœur.

Depuis l'éternité, Rose d'Avril adressait son dernier sourire à Mack Bolan.

CHAPITRE II

Harold Brognola venait d'arriver. Les deux hommes qui l'accompagnaient se tenaient debout de chaque côté du bar du salon. Jack Grimaldi avait tenu à se rendre également sur les lieux et restait à côté du chef fédé en discussion avec le policier gradé. L'entretien fut bref, jalonné de questions sèches de Brognola dont les traits étaient tendus et les mâchoires crispées. Puis un flic poussa jusqu'à eux un homme bedonnant qui commença à parler nerveusement.

— J'ai tout vu... J'étais assis au fond du salon quand ça s'est produit, j'attendais ma femme qui était partie faire une course...

Bolan s'approcha. Son visage n'était plus qu'un masque fermé sur l'intense douleur qu'il ressentait au fond de son âme et dans son corps...

— Cette jeune femme était déjà là quand je suis arrivé, continua l'homme bedonnant. Elle paraissait nerveuse et feuilletait une revue. On aurait dit...

— Venez-en au fait, coupa Brognola.

— Eh bien...

Elle venait juste de se lever et se dirigeait vers la cabine téléphonique (il fit un geste du menton en direction d'une alcôve aux parois en verre dépoli). Alors, à ce moment, deux types sont entrés, venant du hall. Je ne m'en suis pas rendu compte immédiatement, c'est seulement quand un des deux s'est avancé au milieu que je les ai regardés. Ils avaient de sales têtes et je me suis aussitôt demandé ce que des types comme eux pouvaient faire dans un hôtel de cette catégorie... Enfin, je veux dire que ça m'a semblé anormal. De vraies têtes de bouledogues...

— La suite ! fit Brognola.

— Oui... heu, la jeune femme a semblé se raviser d'aller au téléphone. Elle s'est arrêtée là où... là où elle est en ce moment et elle a regardé celui qui venait vers elle. J'ai cru qu'elle le connaissait, parce qu'elle a ouvert la bouche comme pour lui parler. Et puis elle a mis vivement la main droite dans une poche. Vous savez, ces robes à poches comme on les fait maintenant... Le bonhomme s'est arrêté à moins de deux mètres d'elle. Jusque-là, il avait les deux mains dans les poches de son imper. Et puis, il en a ressorti une, très vite. Si vite que j'ai cru que j'avais mal vu ce qu'il tenait. Je me suis dit que ça pouvait pas être un revolver, surtout dans un pareil endroit. Mais j'ai entendu les deux coups de feu. Ça a fait comme deux énormes pétards. Je crois bien que j'ai fermé les yeux quelques secondes et quand je les ai

rouverts... elle était en train de tomber par terre, comme ça, tout doucement et sans un cri.

— Elle avait un pistolet sur elle, intervint le policier en uniforme, exhibant un petit .32 nickelé qu'il tenait dans un mouchoir.

Le gros homme jeta un coup d'œil effrayé à l'arme et poursuivit :

— Je me suis demandé si je n'avais pas rêvé. J'aurais bien voulu faire quelque chose, mais quoi ? C'est arrivé tellement vite... Et ce qui s'est passé ensuite est encore plus incompréhensible. Le type a rempoché son revolver et a fait demi-tour, sans se presser, exactement comme s'il n'y avait rien eu. Alors... c'est à ce moment que celui qui était resté près de l'entrée du salon est intervenu. Je comprends pas encore comment il a fait pour sortir l'espèce de gros pistolet qu'il a braqué devant lui. J'ai compris après que ça devait être un pistolet-mitrailleur qu'il avait camouflé sous son manteau. En tout cas, ça a fait un boucan terrible, des sortes de martèlements mais pendant pas plus d'une ou deux secondes. L'autre a été rejeté en arrière comme s'il recevait une volée de coups de poings. Après, je ne sais pas exactement ce qui s'est produit... Celui à la mitraillette a disparu derrière le bar et il y a eu des cris un peu partout.

— Sauriez-vous éventuellement reconnaître le second homme ? questionna le policier.

— Peut-être, si on me montre des photos.

Le galonné s'adressa à Brognola :

— D'après un témoin qui se tenait devant l'entrée, le tueur est sorti en courant pour rejoindre une voiture garée en double file. Il pense que c'est une Chevrolet ou une Buick. De couleur sombre, en tout cas. Voulez-vous poser d'autres questions à cette personne ?

Brognola fit un signe de tête négatif ; le gradé congédia son subordonné et le témoin.

— Prenez sa déclaration, ajouta-t-il, et qu'il se tienne à disposition.

Bolan s'éloigna. Il s'arrêta devant le cadavre du tueur et l'observa un moment comme s'il voulait graver ses traits dans sa mémoire. Il alla ensuite s'agenouiller devant le corps de la jeune femme, resta ainsi immobile durant de longues secondes tandis que ses lèvres prononçaient quelques mots silencieux. Il lui ferma les yeux, lui caressa doucement une joue, puis se redressa et s'achemina lentement vers le hall.

Grimaldi dit tristement à Brognola :

— J'avais un sale pressentiment, Hal. Dès que Mack a appelé depuis Annapolis...

— J'ai du mal à croire ce qui vient de se passer, Jack. Ça me fait beaucoup de peine. Elle... elle était tellement vivante quand elle nous a quittés... Bon Dieu !

— Je n'ai jamais vu Mack avec une tête pareille. On dirait qu'il est

prêt à mourir.

— Il a dû avoir la même tête un certain jour à Pittsfield, soupira Brognola en faisant quelques pas vers la sortie, suivi du pilote.

Il venait de se remémorer les circonstances dramatiques de l'anéantissement de la famille de Mack Bolan. Á l'époque, l'Exécuteur s'était vite ressaisi après une courte période d'abattement. Il avait serré les dents et fait de sa haine un moteur qui l'avait conduit à l'assaut irrésistible de la toute-puissante et Honorable Société la Mafia. Puis, sa haine s'était atténuée mais il n'en avait pas moins continué sa guerre personnelle contre ce qu'il nommait l'ennemi intérieur de la Nation, la transformant rapidement en croisade, en une sorte de combat manichéen et dévastateur. Jusqu'à ce que Brognola, alors haut fonctionnaire au *Justice Department*, obtienne pour lui une grâce présidentielle et le décide à s'intégrer aux Forces Spéciales d'intervention anti-terroriste dont il était le leader et le responsable direct envers l'Exécutif. Maintenant, il se demandait comment Mack Bolan allait réagir devant ce nouveau tournant du destin. Combien de fois un homme, même d'une trempe aussi exceptionnelle, peut-il encaisser des coups si moralement douloureux sans perdre la raison, puis relever la tête et finalement repartir au combat...

Ils le retrouvèrent dans la Cutlass, les mains posées sur le volant, le regard braqué à travers le pare-brise sur un objectif lointain. Brognola prit place à côté de lui tandis que Grimaldi s'installait à l'arrière. Ils restèrent immobiles pendant un long moment, ni l'un ni l'autre ne trouvant les mots qu'il fallait dire. Enfin, Brognola se racla la gorge, émit un petit claquement de langue sec et hasarda une phrase :

— Tu sais, Mack... Toi, moi, Jack et les autres, elle aussi... Elle savait que ça pouvait lui arriver à n'importe quel moment. Elle était parfaitement au courant de ce que ses activités impliquaient.

— Hal a raison, Mack, intervint Grimaldi. Nous sommes tous à la merci d'un tel accident. Il suffit de...

Bolan eut un petit rire cassant. On aurait dit deux morceaux de glace qui s'entrechoquaient.

— Tu as dit *accident*, Jack ?

— Je voulais dire... Oh, enfin ! J'essayais de dire quelque chose de pas trop con. Tu n'es pas le seul à qui ça fait mal.

Un nouveau silence s'installa entre eux. Puis Bolan se tourna lentement vers ses amis et leur adressa un curieux sourire.

— C'est signé, dit-il du bout des lèvres.

— Comment ça ?

— C'est signé, répéta Bolan lugubrement. Le type qui a tiré sur elle était un *hit-man* de la Mafia. Max Le Rosso. Il y a un an, il travaillait pour le compte de Gus Riappi. Ici même.

— Tu en es sûr ? s'exclama Brognola.

— Aussi sûr que je le suis au sujet des ordures qui m'attendaient à Annapolis.

— Merde ! lâcha Grimaldi avec un regard ennuyé du côté du chef fédé.

Brognola pensa le même mot, sans le prononcer. Le coup était encore plus moche qu'il l'avait imaginé.

— Bon, le mieux est que tu sortes du circuit pendant quelque temps, conseilla-t-il d'une voix apaisante. Je reprends tout en main et je te jure qu'on retrouvera les salauds qui... Bolan lui jeta un regard qui le coupa net sur sa lancée.

— Négatif, Hal ! C'est toi qui sors du circuit.

— Tu plaisantes !

— Crois-tu que j'en aie envie ? Qu'est-ce que tu penses au sujet de ces braves gens ? Est-ce qu'ils m'attendaient tout à fait par hasard et est-ce aussi par inadvertance qu'ils ont lâché quelques balles perdues dans cet hôtel ? C'était un contrat double.

— Admettons, fit Brognola au bout d'un moment.

Il se passa une main lasse sur le front, grogna :

— Quelle merde !... Ça veut dire aussi qu'il y a une hémorragie chez nous.

— Je ne vois pas qui pourrait faire une telle saloperie, dit Grimaldi. Tous les gars ont un passé impeccable. Et si ça venait de plus haut ?

— Je n'en sais rien. Il va falloir fouiner très vite. Et trouver.

— Si tu as une taupe, mieux vaudrait la laisser tranquille pour l'instant, intervint Bolan.

Brognola grinça des dents.

— Tu penses qu'on pourrait balancer des informations bidon en se servant de ça ? Encore que ce ne soit pas encore prouvé...

— Fais comme tu veux, Hal. Moi je sais ce qui me reste à faire.

Le chef fédé faillit répliquer mais se ravisa et resta pensif. Enfin, il fit observer :

— Ce n'est pas logique que le second tueur ait abattu son complice aussitôt le coup fait. On aurait pu le comprendre s'il s'était agi d'un extra, mais puisque tu es certain que ce type travaille pour la Mafia... Á moins qu'il ait été recruté par une organisation d'un genre très différent et dans ce cas, ton hypothèse est caduque.

Brognola abaissa les paupières pour dissimuler le fond de sa pensée et continua :

— Suppose que... Comment tu l'as appelé, déjà ? Max...

— Le Rosso.

— Bon, suppose que Le Rosso travaille au coup par coup depuis que tu as liquidé la Famille Riappi. Á la sauvette. Il vend ses services au plus offrant... Ceux qui sont derrière l'affaire McIntire et sans doute Wilkins l'engagent dès qu'ils apprennent qu'un service action est sur

les rangs. L'objectif : liquider les fouineurs. Ils lui délèguent quelqu'un de leur organisation pour le chaperonner et l'abattre ensuite de crainte qu'il se fasse appréhender et qu'il parle. Le scénario pourrait être le même en ce qui concerne Annapolis, à cette variante près que tu les as pris de vitesse. Ça tient, non ?

— Par un fil que tu as coupé toi-même en parlant d'Annapolis, grogna Bolan. Là aussi, c'étaient des mecs de la Mafia. Des professionnels. Ensuite, ils ont laissé sur place le cadavre de Max Le Rosso pour que je comprenne sans risque d'erreur d'où vient le coup. Ils voulaient que je sache.

— Mais qui, bon Dieu ? explosa soudain Brognola.

— Te fatigue pas, Hal. Tout ce que tu pourras dire ne changera rien. Je les ai laissés tranquilles pendant trop longtemps. La vermine est, de nouveau, sortie des égouts. Il y avait encore trop de ramifications souterraines...

Bolan se tut. Il se fouilla à la recherche d'une cigarette qu'il alluma, puis il inhala une longue bouffée qu'il souffla ensuite lentement en réfléchissant. La fumée s'écrasa mollement contre le pare-brise et envahit l'habitacle.

— Maintenant je voudrais être un peu seul, dit Bolan.

— Comme tu veux, répondit Brognola d'un ton maussade.

Il déverrouilla sa portière et se coula sur la chaussée. Grimaldi posa la main sur l'épaule de Bolan avant de sortir.

— Si tu as besoin de moi, fais-moi signe à n'importe quel moment, Mack.

Bolan se retourna. Il ne prononça pas un seul mot, mais le pilote lut de la reconnaissance dans son regard. La portière arrière claqua. Grimaldi rejoignit le cadre des Services Spéciaux qui était déjà en train de gravir les marches de l'hôtel. Une ambulance s'arrêta à côté des voitures de police tandis que l'Exécuteur lançait doucement la Cutlass dans Massachusetts Avenue.

Dans le salon d'attente, un flic traçait à la poudre de craie une ligne sinueuse pour marquer l'emplacement des corps. Un type en civil prenait une série de photos à l'aide d'un gros flash qu'il portait en bandoulière. Harold Brognola avait un goût amer dans la bouche et son sang puisait durement à ses tempes.

— Si Dieu ou le diable peuvent lui venir en aide, marmonna t-il entre ses dents serrées, alors qu'ils le fassent tout de suite.

George Franklin donnait l'impression de sommeiller, avachi dans un immense fauteuil en cuir blanc, devant la baie panoramique à travers laquelle on apercevait un parc admirablement décoré de massifs et de parterres fleuris. Des spots électriques et des projecteurs illuminaient ces lieux idylliques, ne laissant que de rares zones d'ombre. Parfois, une silhouette se démasquait de ces trous

d'obscurité, faisait quelques pas rapides avant de disparaître. Une ombre nouvelle la remplaçait alors et restait immobile pendant un temps déterminé, invisible au-delà de la large grille de l'entrée, depuis l'allée privée qui desservait la propriété.

George Franklin – de son véritable nom Giorgio Francchesi – paraissait rêvasser, mais en fait il n'avait adopté cette attitude détendue que pour mieux écouter le rapport que lui faisait un homme trapu au visage carré et basané assis dans un canapé également en cuir blanc, à quelques pas du maître des lieux. Franklin-Francchesi avait soixante-quatre ans, mais il en faisait facilement dix de moins. Ses cheveux encore très noirs et fournis étaient soigneusement coiffés sur le côté, avec une petite mèche qui lui retombait ostensiblement sur le front. Ses mains soigneusement manucurées étaient placées à plat sur les accoudoirs du siège et il avait étendu devant lui ses pieds chaussés d'escarpins vernis. C'était un homme élégant et raffiné, du moins en ce qui concernait son aspect extérieur. Une seule fausse note : ses joues et le haut de son cou maquillés avec du fond de teint pour dissimuler les très anciennes cicatrices d'une petite vérole contractée au début de sa carrière, alors qu'il se battait encore dans les rues avec un couteau et un pic à glace pour conquérir son territoire et installer ses prostituées.

À l'époque, Francchesi le débutant avait une vingtaine d'années. C'était avant la Seconde Guerre mondiale. La *Prohibition* n'existait plus et les États-Unis sortaient péniblement d'une longue crise économique. La vie était difficile pour les petits maquereaux et les truands qui tentaient de sortir du rang. Mais l'hérédité sicilo-italienne du jeune Francchesi avait très rapidement joué en sa faveur.

D'abord employé comme homme à tout faire par une Famille de Chicago, il se fait remarquer par son aptitude à convaincre les mauvais payeurs taxés par ses patrons et devient tueur en titre du clan Maranzano. Un an plus tard, Salvatore Maranzano – le capo di tutti capi de l'époque – l'engage comme garde du corps personnel, puis le nomme second lieutenant à son service et lui concède un territoire où il prend en main la totalité du contrôle des jeux clandestins, du proxénétisme et de la drogue.

Il avait conquis ses lettres de noblesse.

À la mort de Maranzano, Francchesi avait temporairement quitté Chicago pour se rendre successivement à New York, Miami, Los Angeles et San Francisco, en un itinéraire au cours duquel il avait investi une partie des fonds importants qu'il avait amassés. Ce fut ainsi qu'il devint propriétaire – toujours par l'intermédiaire d'hommes de paille – de nombreux hôtels, restaurants et cercles de jeux, de la côte Ouest à la côte Est des États-Unis.

Pourtant, malgré une multitude d'opérations fructueuses et la notoriété qu'il avait incontestablement conquise dans le milieu du

Crime Organisé, Francchesi n'avait jamais été nommé *Capo*, ni même *soto-capo*. Le fait n'était pas dû à quelque manigance ou veto de ses homologues. Tout simplement, il ne voulait pas du titre ; il l'avait même refusé par deux fois quand la *Commissione* lui avait proposé de s'installer à Las Vegas puis à Atlantic City. Il préférait de loin s'occuper de ses propres affaires et laisser aux autres les honneurs. Des honneurs qui d'ailleurs avaient coûté à certains la prison ou la vie.

Donc, M. Giorgio avait-su naviguer entre les nombreux avatars qui avaient secoué l'infrastructure de la *Cosa Nostra* au cours des guerres de gangs, puis pendant la triste période où des illuminés du Capitale s'étaient acharnés à vouloir faire intervenir des commissions d'enquêtes sur les agissements du Syndicat. En 1972, il avait su passer à travers le fantastique coup de filet opéré par le F.B.I. à Brooklyn, et qui avait provoqué l'arrestation de près de sept cents *amici* parmi les plus importants.

Enfin, de plus récents événements avaient donné raison à sa judicieuse tactique qui consistait à ne jamais s'exposer alors que d'autres pouvaient le faire à sa place. Quand Bolan la Pute avait commencé son abominable carnage, massacrant les meilleurs et les plus forts éléments de l'Organisation, M. Giorgio avait eu l'intelligence de se faire oublier. Il s'était retiré du circuit dangereux, avait mis ses affaires illégales en sommeil pour ne vivre que de revenus tiré » de ses opérations immobilières ; ce qui lui avait pourtant suffi à mener une fastueuse existence.

Tout-le monde, dans le Milieu, avait chanté d'allégresse quand on avait appris la mort du « paranoïaque », Survenue un peu plus d'un an auparavant par un samedi après-midi pluvieux à Central Park. Francchesi, alors, s'était frotté les mains et s'était relancé dans le commerce très rémunérateur de la drogue. Il avait conservé ses filières en Floride et au Mexique. Débutant tout d'abord par l'approvisionnement de la communauté des Noirs, qui constituent soixante-dix pour cent de la population de Washington, puis des écoles, des universités, il s'était en quelques mois étendu dans tout le haut de la côte Est où le marché était particulièrement porteur.

Mais le Grand Fumier était revenu, aussi incroyable que cela pût paraître. Il avait surgi de ses cendres comme une apparition maléfique, égorgeant, assassinant de nouveau les *amici*. Le mois précédent, il avait foutu Atlantic City à feu et à sang... Sur le coup, on avait cru à une invention, une ruse des Fédéraux. Mais non. C'était bien l'ordure tant redoutée. De source sûre, à travers plusieurs informateurs haut placés, on avait appris qu'il avait été récupéré par le gouvernement dans un service spécial d'action. Qui plus était, il se trouvait en ce moment même en interférence sur une opération pour laquelle le Syndicat avait misé de grands espoirs et dépensé des

sommes énormes. Et puis... le Conseil avait brusquement décidé une mesure draconienne dont les retombées possibles n'étaient pas du tout pour plaire à l'ancien lieutenant de Salvatore Maranzano. On lui demandait tout simplement de servir de cible !

Étirant ses doigts soignés sur les accoudoirs du fauteuil, Giorgio laissa fuser un petit soupir et fit pivoter le siège pour faire face à Joey Giliotti, l'homme qui lui servait depuis dix ans de garde du corps et de tueur occasionnel et en qui, il avait toute confiance. Joey « Crazy » Giliotti – le Dingue – terminait une phrase sur le ton familier qu'il utilisait toujours lorsqu'il se trouvait seul avec son patron.

— ... J'ai enlevé les balles avant de foutre le P.M. dans l'acide. Tout a été fait comme tu voulais.

Francchesi n'avait pas encore ouvert les yeux. Il releva une paupière, puis l'autre. Ses yeux sombres se dardèrent sur le visage carré de Giliotti.

— Es-tu sûr de n'avoir rien oublié, Joey ?

— Tu me connais, Giorgio. Je ne laisse jamais rien au hasard.

— Il ne faudrait pas que les flics puissent trouver le plus petit indice contre nous. C'est pas eux qu'on veut mettre en panique. Seulement le grand salaud...

Giliotti eut un rictus.

— Si tes renseignements sont bons, en ce moment il doit être en train de se bouffer les ongles en pensant à sa pouffiasse ! Est-ce que tu crois vraiment qu'il va chercher qui a fait le coup ?

— Ce n'est pas moi qui ai pensé ça, fit Giorgio en haussant les épaules. *Ils* savaient qu'elle était en train de fouiller dans nos poubelles, *ils* savaient aussi où et à quel moment on pouvait lui tomber dessus et *ils* ont décidé l'opération à la dernière minute.

— Tu aurais dû m'envoyer avec les gars à Annapolis. Je te jure que j'aurais pas raté Bolan ! Le coup était pourtant bien monté, jamais il n'aurait dû se douter qu'ils l'attendaient là-bas.

— Ne jure pas, Joey. Qu'est-ce que tu connais exactement de ce mec ? Il a pu liquider mes soldats à Annapolis parce qu'il a quelque chose de pas comme les autres.

— Ils ont sûrement fait une connerie qui l'aura alerté !

Francchesi poursuivit comme s'il n'avait pas entendu l'interruption de son homme de confiance.

— Nous autres, nous passons la plus grande partie de notre temps à construire, à bâtir. On fait tout pour la *cause*. Tu sais ça, non ? Il arrive parfois qu'on soit obligé de prendre des mesures contre des brebis galeuses, mais seulement parce que c'est vital pour l'Organisation. Pour nous protéger... Alors que ce type porte la mort et la destruction en lui. Il est comme un fauve dans la jungle, toujours à l'affût. Aux aguets. Il a comme un sixième sens.

— Quand je lui logerai une balle dans le cul, tu me diras s'il a toujours un sixième sens, intervint vulgairement Crazy Joey.

Giorgio haussa imperceptiblement les épaules. Il aimait bien Joey, mais parfois sa lourdeur l'écœurait.

— Écoute, petit...

Il lui arrivait de lui dire « petit » quand il était au bord de l'exaspération et qu'il ne voulait pas lui lâcher une vacherie bien sentie en pleine face. Joey lui rendait trop de bons et loyaux services pour qu'il soit question de heurter sa susceptibilité à fleur de peau.

— Écoute. Tu as tort de le sous-estimer. Il y en a beaucoup d'autres qui l'ont fait et qui ne sont plus de ce monde aujourd'hui. Prends ce grand fumier pour un crétin congénital et c'est lui qui viendra tranquillement te décoller la tête. Sans même que tu t'en rendes compte. Maintenant, je te pose une question : comment crois-tu que Giorgio Francchesi a toujours réussi à se sortir des mauvaises passes qui ont, hélas, bien souvent marqué sa carrière ?

— Tu as été plus malin que les autres...

— Je vais te donner la réponse : c'est parce que Giorgio pense avec sa tête. Pas avec ses couilles comme certains qui se prennent pour des caïds. Le Conseil veut...

Il avait failli dire « m'imposer », mais se reprit à temps :

— Le Conseil me demande de m'occuper de Bolan et me donne des renseignements sur lui. On pourrait croire qu'on me fait une fleur, mais il n'en est rien. La plupart ont une trouille bleue rien qu'à entendre prononcer son nom. Mais il faut quand même faire quelque chose à cause de l'opération qu'on a montée et qui nous coûte très cher. Ils font appel à moi en certifiant qu'ils ont réfléchi à tout, qu'il n'y a aucun risque. Et ils me prennent pour un cave, s'imaginent que je suis dupe ! Seulement, j'ai mis une clause à mon accord. J'ai exigé du Conseil d'y être intégré d'office comme membre consultatif dès l'aboutissement du plan.

— Ils ont dit oui ? fit Joey en écarquillant les yeux.

— Tu penses !

Giorgio ricana.

— Ils n'avaient pas le choix !

Depuis le début, il parlait avec assurance, beaucoup plus pour lui-même que pour Giliotti dont il connaissait la médiocrité intellectuelle. Il choisissait ses phrases pour qu'elles soient suffisamment significatives et imagées, ménageait ses effets tout en les savourant. Giliotti commençait à avoir des fourmis dans les fesses. Il se disait que ce serait bien d'être l'homme de confiance d'un *Consigliere* en titre de la *Commissione*. Et pourquoi pas d'un nouveau *capo di tutti capi* ? Celui qui aurait la peau de Bolan la Pute mériterait bien ça ! Et Giorgio était un homme intelligent. Intelligent et respectable. Mais il eut une

pensée, soudain.

— Ne te vexe pas, Giorgio, mais j'ai entendu des bruits comme quoi tu n'as jamais voulu être quelqu'un d'important dans l'Organisation. Je veux dire, une position officielle...

Francchesi lui envoya un bon sourire.

— C'est vrai ! J'avais des raisons. Mais il arrive forcément un jour où il faut savoir accepter dans la vie la position qui nous revient de droit. Crois-tu au destin, Joey ?

Joey se gratta la barbe. Il eut un sourire hésitant.

— Ben, heu... Oui. Le destin, c'est quelque chose qu'on doit savoir arranger quand on veut réussir.

— C'est exactement ça ! ricana Giorgio. Bon. Je t'ai raconté tout ça pour que tu comprennes bien la suite. Et je vais répondre à ta question de tout à l'heure. Quand j'ai appris que l'opération à Annapolis avait foiré et qu'on m'a demandé de passer immédiatement à la solution de rechange, je me suis dit que l'idée était complètement stupide. Mais j'ai réfléchi ensuite... Lorsqu'il y a eu cette connerie avec la famille de Bolan, à Pittsfield, il a tout de suite réagi comme un taureau furieux et a foncé droit devant lui pour tout démolir. Á l'époque, personne ne croyait qu'il était capable de faire autant de dégâts, il a pris tout le monde de court. C'est pour ça qu'il à réussi. Tu me suis ?

— Ouais. Il a foncé...

— Maintenant, il va recommencer. Il paraît qu'il était complètement dingue de cette fille. Il va nous chercher avec l'odeur du sang dans les nasaux. Le jeu consiste à le laisser venir jusqu'à nous, puis à nous retrancher sur une position intermédiaire. Ensuite, il approche encore et on recule une nouvelle fois. T'as pigé ?

— L'appât qu'on retire doucement avec une ficelle...

— C'est ça, Joey. Pas une seule fois on ne lui laissera de prise sur nous et il deviendra fou furieux. Oh, il y aura certainement de la casse sur son passage, mais nous serons toujours en retrait. Seulement, à un moment choisi, on s'arrêtera de reculer. On l'attendra. On lui fera quelque chose comme ça s'est passé pour les Français à Diên Biên Phu. On creusera un grand trou pour lui avec tout autour plusieurs lignes de soldats qui le laisseront tranquillement passer et se refermeront en tenaille. Tu comprends ?

Giliotti faillit applaudir. Oui, Giorgio était décidément un homme qui savait réfléchir. Un stratège consommé. Qui avait simplement omis de préciser à son tueur préféré que l'idée de la tactique ne venait pas de lui mais de l'un des cerveaux du Conseil.

Il s'apprêtait à se lancer dans une explication complémentaire quand le téléphone sonna. Avec une grimace de contrariété, il se tendit pour attraper l'appareil sur une table basse devant lui.

— Oui ? fit-il sèchement.

Puis un sourire aimable s'épanouit subitement sur son visage maquillé.

— Oui-oui, tout s'est bien passé ! Attends un instant.

Il claqua des doigts à l'adresse de Giliotti.

— Laisse-moi, Joey.

Le tueur se leva comme un ressort et se dirigea d'un pas mécanique vers la porte. Dès que celle-ci se referma, le prétendant au titre de *Consigliere* colla le téléphone contre son oreille et reprit d'une voix chuintante :

— Aucun problème, Sammy. Le second contrat a été respecté jusqu'au bout. J'avais tout réglé dans le détail... Tu dis ?... Bien entendu. Je suis sûr que la marchandise va nous être livrée.

Il partit d'un petit rire brusquement retenu.

— C'est une denrée périssable... Tu sais que cette collaboration me fait très plaisir, dis-le bien aux associés... Tu penses que je vais te tenir au courant ! Mes démarcheurs sont en alerte... D'accord, Sammy. Salut.

Il replaça lentement le téléphone et prit une mine pensive puis se leva en jetant un coup d'œil au-delà des épaisses vitres à l'épreuve des balles. Il devinait ses hommes postés dans le parc et en éprouva un agréable sentiment de sécurité.

Par enchaînement, ses pensées revinrent se centrer sur Crazy Joey. Intellectuellement, le petit *mafioso* n'avait certes rien de très brillant. Mais c'était un magnifique exécutant, comme ceux que l'on pouvait encore employer à la grande époque. Un chien fidèle auquel on ne demandait pas de penser mais d'agir et qui était prêt à se faire tuer pour son maître. Quant aux autres hommes de Giorgio – les siens propres et ceux qu'il avait recrutés pour la circonstance – ils ne connaissaient que les grandes lignes du plan. Francchesi ne leur avait pas encore dit qu'ils auraient à affronter le grand assassin vêtu de noir. Il ne le leur apprendrait qu'au tout dernier moment, avec une prime à la clé pour chacun, plus une autre prime bien juteuse pour celui qui procéderait à la mise à mort. De quoi motiver les plus hésitants.

Bolan n'avait plus qu'à s'amener, un couteau entre les dents. Giorgio Francchesi était prêt à le lui faire avaler jusqu'aux tripes !

CHAPITRE III

La voiture de Léo Turrin était à l'arrêt sur le parking d'un *Fast-food*, entre Alexandria et Mount Vernon. Il était sept heures du matin. L'établissement était déjà ouvert ; des routiers venaient y prendre le petit déjeuner avant de poursuivre leur trajet vers le sud. Garée derrière deux poids lourds, l'Oldsmobile Cutlass de Bolan se confondait presque avec la grisaille matinale.

Turrin était assis à côté de l'Exécuteur qui n'avait pas quitté le volant et fumait silencieusement... Le petit agent fédéral descendit un peu la vitre de son côté pour évacuer la fumée, s'éclaircit la voix et dit :

— Á voir ta tête, j'ai l'impression que tu as passé toute la nuit à ruminer.

Bolan ne répliqua pas.

— Bon, je pense que tu vas te lancer dans une monumentale connerie, mais j'ai tes renseignements, Le Rosso, effectivement, était toujours en activité chez les *amici*. Quand tu as démolì le clan Riappi, il a été arrêté et inculpé pour port d'arme illégal. Sa licence était périmée depuis quinze jours. C'est tout ce qui a pu être retenu contre lui et quarante-huit heures plus tard, il a été libéré sous caution. Le type qui a payé pour lui était un avocat, ami intime d'un certain George Franklin. Est-ce que ce nom te dit quelque chose ?

Bolan fit non de la tête. Turrin poursuivit :

— Le Rosso disparaît de la région. On le retrouve peu de temps après à Miami où il est plus ou moins employé comme videur dans un hôtel. Là, il se fait de nouveau épingle au cours d'une rixe mais il est aussitôt relâché à la suite de je ne sais quelle pression. Il est également soupçonné d'avoir participé à deux meurtres. Seulement, il n'existe aucune preuve contre lui. Quant à l'hôtel où il est employé, le propriétaire est un certain M. Carlotti dont on est sûr qu'il a eu de nombreux rapports avec George Franklin. Les flics de Miami pensent que Carlotti a servi d'homme de paille à Franklin qui lui aurait versé des fonds pour l'achat de l'établissement. Mais encore une fois, pas de preuves... Tout ça figure dans un rapport que j'ai reçu par télex. Enfin...

Turrin abaissa complètement la vitre de la portière avant de poursuivre :

— Voilà que Le Rosso réapparaît à Washington le mois dernier. Il achète un bar dans Georgetown, probablement pour s'assurer une couverture légale, investit encore quelques fonds dans une

blanchisserie, mais au lieu de se tenir pénard comme on pourrait logiquement s'y attendre, il traficote dans la drogue et se fait une nouvelle fois ramasser. C'est encore un avocat de George Franklin qui vient payer sa caution. Á ce stade, le Bureau Fédéral prend les choses en main. Le petit truand est vu plusieurs fois en train d'entrer dans la propriété de Franklin où il ne reste que peu de temps, comme s'il recevait des ordres. Voilà, on n'en sait pas plus sur le bonhomme... En tout cas, il n'est pas passé inaperçu partout où il a foutu ses pénates. Curieux, non, qu'il ait été choisi pour un flingage ?

— Pas tellement, murmura Bolan. C'est peut-être justement à cause de ça qu'il a été désigné.

— Si je te dis Giorgio Francchesi au lieu de George Franklin, est-ce que ça ne te dit toujours rien ?

Bolan plissa les yeux en soufflant sa fumée.

— J'ai lu ce nom sur une liste, oui. Ça fait longtemps.

— Moi j'en ai entendu parler à l'époque où je travaillais avec Seymour et Plasky à Pittsfield, pour le compte de Sergio Frenchi. Tu te souviens ?

Si Bolan s'en souvenait ! Comment pouvait-il oublier ce qui s'était passé à Pittsfield... Toute sa trajectoire sanglante avait démarré là-bas. Turrin, alors, remplissait la double fonction d'agent fédéral et de *mafioso*. Il avait infiltré l'Organisation. Bolan avait d'ailleurs failli le tuer lorsqu'il avait lancé son assaut contre la planque de Sergio Frenchi.

— Ce type a toujours su rouler sa bosse en évitant les coups durs, reprit Turrin. Depuis qu'il s'est établi id, on est à peu près certain qu'il contrôle un énorme trafic de drogue qui s'étend jusque dans le sud du pays.

— Et toujours aucune preuve, hein ? fit Bolan.

Le Fédéral haussa les épaules.

— Tu parles ! C'est un sacré renard. Le cloisonnement entre les grossistes et les petits pourvoyeurs est parfaitement étanche. Chaque fois qu'un d'eux est arrêté, il est incapable de dire d'où vient la came, il y a un système tournant d'intermédiaires qui opèrent chacun pendant trop peu de temps. Les flics du Bureau des Narcotiques ont tout essayé, mais ils s'arrachent les cheveux de rage. Sais-tu combien coûte actuellement le gramme d'héroïne ?... Soixante-quinze dollars. Ça fait soixante-quinze mille au kilo et...

— Soixante-quinze millions de dollars à la tonne, coupa sèchement Bolan. Je sais. Tu es sûr que Francchesi chapeaute ce circuit ?

— Je suis prêt à parier à vingt contre un. Seulement, ce gros mec plane au-dessus de son commerce sans qu'il y ait la moindre relation apparente entre lui et les ramifications de revente. Et il a des protections politiques, en plus.

— Ah oui ? jeta négligemment Bolan. Dis-moi, Léo... Qu'est-ce qui ne tourne pas rond à la Ferme de l'Homme de Pierre ? Hal ne m'a pas tellement paru dans son assiette ces derniers temps.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Une intuition.

Turrin lui lança un regard, soupira.

— Il a des emmerdements, Mack. Tout ne va pas exactement comme il le voudrait.

Il se fouilla nerveusement, sortit un paquet de Camel froissé de sa poche, s'en ficha une aux lèvres et enfonça l'allume-cigare.

— Tu bombardes tellement l'atmosphère que je suis obligé de combattre le mal par le mal, observa-t-il.

Il embrasa l'extrémité du rouleau de tabac, sourit :

— C'est drôle... Le mal par le mal, ce serait plutôt de circonstance, non ? Tu es vraiment décidé ?

Bolan ne broncha pas.

— Pourquoi est-ce que tu ne te donnes pas un délai de réflexion ?

— Tu me parlais de Hal et de ses emmerdements.

— Ouais. Bon, il l'a plutôt mauvaise de s'être fait taper sur les doigts par les braves gens du N.S.C...

— Qu'est-ce que le Conseil National de Sécurité a à voir avec la section de Hal ? Il ne dépend que de l'Exécutif.

— Ils ont récemment créé un département de contrôle pour superviser tous les services intérieurs de renseignement, ainsi que les services action. Ça a été fait à la suite d'une demande du Congrès.

— Que reproche-t-on à Hal ? s'étonna Bolan.

— De gêner d'autres services, notamment le *Central Foreign Bureau* de Lee Farnsworth. Il paraît que nous nous sommes trouvés plusieurs fois en interférence sur des missions avec le C.F.B...

— Attends... C'est bien Lee Farnsworth qui a donné un coup de main à Hal pour obtenir de la Maison-Blanche le feu vert en ce qui concerne l'Homme de Pierre ?

Turrin hocha affirmativement la tête et fit une moue qui pouvait signifier de l'écoeurement.

— Farnsworth fait maintenant marche arrière. Il y a des tas de choses qui se passent en coulisse. En fait, tout est très complexe et passablement embrouillé... Le C.F.B. a été désigné par le Président lui-même après approbation du Congrès. Il possède une quasi totale indépendance vis-à-vis du Conseil de Sécurité, ce qui fait que la C.I.A. et la *Defense Intelligence Agency* regardent Farnsworth de travers. N'oublie pas le contexte international actuel : la hargne des Soviets à la suite de l'installation de nouveaux Pershing, le caca en Iran, les actions terroristes qui se multiplient, Khadafi qui jette de l'essence enflammée partout dans le monde... J'en passe et des meilleurs.

Il souffla violemment sa fumée par la vitre ouverte.

— Quel rapport avec les ennuis de Hal ? dit Bolan.

— J'y arrive... Tout le monde est devenu très nerveux dans l'enceinte de l'*intelligence Committee*. Il y en a qui donnent l'impression de perdre les pédales et chacun accuse son voisin des conneries qui surviennent forcément. D'après ce que je sais, ça doit être le cas de Farnsworth, d'autant plus qu'il est attaqué par la C.I.A. et la D.I.A. Alors, lui aussi renvoie la balle.

— Je vois.

— Il faut bien un bouc émissaire, et comme l'Homme de Pierre est le service créé le plus récemment... Quand un conseil d'administration décide de supprimer du personnel, il serait logique de croire que ce sont les moins productifs qui sont licenciés les premiers. Mais généralement, ce sont les nouveaux qui partent. Alors, on leur cherche des petites bêtes honteuses, quitte à leur en coller en douce si on n'en découvre pas tout de suite.

Expédiant d'une pichenette sa cigarette sur le parking, Turrin lâcha d'un ton énervé :

— Hal est convoqué ce matin à la Grande Maison. Il se pourrait fort bien qu'un certain Mack Bolan serve de prétexte à Lee Farnsworth et aux autres pour lui porter un coup définitif.

Bolan se tourna pour le regarder en face.

— Si ça devait arriver, Léo, crois bien que j'en serais sincèrement désolé. Mais ce n'est pas ça qui me décidera à faire marche arrière.

Turrin ricana :

— J'ai approuvé sans réserve ton action contre les *amici*, même au temps où tes balles ricochaient à ras de mes pieds, Mack. Je suis sans doute le mieux placé pour savoir à quel point tu as rendu service à l'administration qui avait les mains liées et les jambes entortillées dans la législation. Et c'est pourquoi, en plus d'une certaine admiration pour le bonhomme, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour décider Hal à t'intégrer. Mais maintenant, je crois que tu déconnes en voulant te relancer dans une guerre qui n'est plus de mise. Tout ce que tu réussiras, c'est à mettre le feu à une poudrière dont on prendra tous des retombées sur la gueule ! Je parle du Bureau Fédéral, de Hal et de tous ceux qui t'ont fait confiance.

Il cessa un instant de parler et respira profondément, puis reprit :

— En faisant ça, tu auras en plus toute l'administration contre toi et les Mass media se répandront en accusations du genre : le gouvernement couvre une sordide affaire de terrorisme, ou encore : un fou dangereux parrainé par les Services Spéciaux. Est-ce ce que tu veux ? Ne te laisse pas avoir par la vengeance, Mack. Je comprends ce que tu ressens.

Crois-tu que cet assassinat me laisse froid ? Et Hal, les autres ?...

Rose d'Avril connaissait aussi bien que toi les risques du jeu.

— Ne dis pas ça, Léo ! gronda Bolan. Ne redis plus jamais ça...

Ses mâchoires s'étaient brusquement soudées. Turrin vit qu'une petite veine battait rapidement à sa tempe et ses yeux n'étaient plus que deux minces fentes semblables à des meurtrières. L'agent fédéral soutint un instant son regard puis baissa les paupières.

— Excuse-moi, Mack. Je ne voulais pas te faire mal.

— Aucune importance, répliqua Bolan d'une voix radoucie. Ce n'est pas par esprit de vengeance que j'ai pris ma décision. Je vois seulement que rien n'a changé. La racaille est toujours là et personne ne fait rien. Pendant un an, j'ai joué le jeu. Celui de Hal, le tien, celui d'une administration inopérante contre la pourriture intérieure. Je me demande même jusqu'à quel point la juridiction de ce pays marche dans les limites de la légalité. Est-ce possible de combattre la Mafia avec des mandats d'inculpation, de traduire les *amiei* en justice alors qu'on sait très bien qu'ils n'auront que des peines de principe ? Non, Léo. On utilise les mêmes méthodes qu'eux, du moins jusqu'à un certain point. On leur fait la guerre. Á outrance. Ils assassinent ? On les assassine. Ils volent l'État et le peuple ? On leur pique leur argent et on les terrorise. Et on ne leur laisse pas une minute de répit jusqu'à ce qu'ils crèvent. Parce que ces gens-là n'ont plus rien d'humain, ils sont comme des bêtes assoiffées de pouvoir et prêts à tout pour y parvenir, même à tuer leurs propres enfants s'ils en reçoivent l'ordre. Officiellement, ce sont des gens respectables et pratiquement intouchables par les lois...

— C'est un réquisitoire contre la société, marmonna Turrin.

— Oui ? fit Bolan.

— Non, rien. Je me demandais seulement s'il existe encore une place pour un Mack Bolan dans la société américaine. Ou dans une autre.

— On verra bien. J'ai besoin d'autres noms, Léo. Je dois savoir qui sont les charognards dans cette ville.

Une feuille de papier pliée en quatre apparut dans la main de Turrin.

— Je t'ai préparé ça cette nuit. Je savais que je n'avais aucune chance de te persuader.

Bolan déplia la feuille et la parcourut rapidement, puis la mit dans sa poche avec une grimace satisfaite.

— Merci, Léo.

— C'est pas la peine. Une petite contribution personnelle. Quand commences-tu ?

— Tout de suite, ou presque. Tu peux annoncer à Hal que je vais débiter la danse du côté de East Georgetown.

— Pourquoi ?

— Faut bien commencer par un bout.

— Je voulais dire, pourquoi est-ce que tu tiens à ce que Hal le sache ?

— Ce serait bien qu'il n'y ait personne dans ce coin pendant que j'y serai. Personne du Service ni des fédés.

— Et pourquoi y aurait-il quelqu'un ? Qu'est-ce que tu maquilles, Mack ?

— Demande plutôt à Hal quelle sorte de carte bouffée aux mites il planque dans sa manche.

L'ex-G'Man *mafioso* se passa la main sur le menton, dit ensuite comme s'il se jetait à l'eau :

— Au point où nous en sommes, ça ne risque pas d'empirer la situation... On a un pion dans le circuit.

— Qui ? fit Bolan laconiquement.

— Tommy Anders. Tu te rappelles ?

Bolan se souvenait parfaitement du petit homme. Il l'avait rencontré pour la première fois à Las Vegas. À l'époque, Anders racontait des histoires drôles. D'après les journaux spécialisés, il était considéré comme l'un des plus grands humoristes des États-Unis, mais en fait le show-business n'avait été pour lui qu'une couverture officielle. Il était aussi un agent fédéral d'un grand courage et d'une efficacité remarquable. Brognola l'avait ensuite dirigé vers une section plus spécialement chargée du Renseignement dans le cadre du nouveau département qu'il dirigeait.

— Et ça fait maintenant quatre jours que nous sommes sans nouvelles de lui, continua Turrin. C'est un peu à cause de ça que Hal t'a demandé de partir sur l'opération.

Il marqua une courte pause, reprit :

— Tu crois vraiment à une fuite chez nous ?

Bolan écrasa sa cigarette dans le cendrier de bord et répliqua en éludant la question :

— N'oublie pas de lui dire où je vais attaquer, Léo ?

— Dis... tu ne vas quand même pas soupçonner Hal ?

— Je n'ai rien dit de la sorte. Est-ce qu'il y a du nouveau du côté des femmes McIntire ?

— Elles n'ont fait que confirmer ce que l'on sait déjà.

— Bon. Tu peux aussi l'avertir que je vais remonter la filière jusqu'à atteindre les grosses têtes. C'est eux que je veux.

— Il s'en doute ! rétorqua Turrin en soulevant les épaules.

— Dis-le-lui quand même. Que les choses soient sans équivoque.

— C'est tout ? demanda Turrin qui avait déjà la main sur la poignée de portière.

— Non. Demande aussi à Grimaldi d'aller s'enfermer chez lui et de rester en *stand-bye*.

Le G'Man se glissa hors du véhicule. Il referma doucement la portière, resta immobile, le visage fermé et le regard triste. Le moteur de la Cutlass ronfla.

— Fais gaffe à tes os, Mack Bolan ! murmura Turrin en observant le véhicule qui s'éloignait dans le brouillard matinal.

Le bruit de hachoir des pales décrût graduellement alors que l'hélicoptère s'appesantissait sur la pelouse au milieu de l'Ellipse. Déjà, deux hommes costauds se dirigeaient rapidement vers l'appareil. Leurs vestes étaient légèrement gonflées sur le côté gauche où ils portaient chacun un pistolet automatique Colt .45 modèle *Government*.

Harold Brognola descendit de l'hélicoptère, un petit attaché-case à la main, s'en éloigna en baissant la tête sous le vent turbulent du rotor et s'immobilisa pour contempler d'un air dubitatif la grande et majestueuse bâtisse blanche au fronton en colonnades qui se dressait au-delà de la pelouse. Il était en avance de cinq minutes sur l'horaire de la conférence et il pensa qu'il aurait peut-être la chance de pouvoir s'entretenir un bref instant en privé avec le numéro Un de l'Exécutif. Mais il ne se faisait en tout cas aucune illusion sur les griefs qui lui seraient opposés au cours de la confrontation. Les débats s'annonçaient âpres et difficiles ; il aurait à tenter de convaincre en sachant qu'une décision avait déjà été prise par des responsables de l'*Intelligence Committee*. Ce serait presque un jugement, en somme.

Les hommes du service de sécurité de la Maison-Blanche venaient de le rejoindre et l'encadraient. Il jeta un coup d'œil à l'attaché-case contenant les documents qu'il avait l'intention de faire valoir, puis d'un pas décidé, commença à marcher vers la résidence présidentielle.

La boutique à l'enseigne « Free-Trade – Lanzy » ouvrit le rideau métallique de sa vitrine à 9 h 10. C'était une échoppe de prêts, sur gages et sur salaires, située entre Watergate et le début de Georgetown, la petite ville dans la ville de Washington. Le propriétaire officiel était un certain Joss Salanzi, un petit homme d'une cinquantaine d'années portant de grosses lunettes à double foyer qui dissimulaient un regard vif et sans cesse en mouvement. Salanzi faisait partie de la famille des rapaces toujours à l'affût des bonnes affaires, même si celles-ci ne se concluaient pas toujours par l'empochement de gros paquets de dollars, de deutsche Mark ou autre monnaie étrangère quand il pouvait rouler quelques touristes un peu trop naïfs. « Il n'y a pas de petit profit », avait-il coutume de se répéter. En réalité, ses profits mensuels se comptaient avec de nombreux zéros à la suite du premier chiffre. Car non content d'arnaquer les clients sur la valeur des objets qu'ils venaient placer en dépôt, et de pratiquer des taux exorbitants sur le remboursement des prêts consentis, il assurait également le relais d'une filière locale très lucrative : celle de la drogue. Fractionnée par petits paquets, la came

ne séjournait jamais longtemps dans son arrière-boutique. Elle lui était livrée généralement le matin ou en fin d'après-midi pour être ensuite retirée par des intermédiaires – jamais les mêmes – qui passaient selon un horaire variable et déterminé par avance. Il était une sorte de semi-grossiste.

Deux « livreurs » venaient précisément d'apporter de la marchandise.

À 9 h 15, la porte vitrée de l'entrée du petit magasin fit entendre un bruit de clochettes. Il releva la tête de sa machine à calculer pour considérer le premier client de la journée et vit un grand type vêtu d'une gabardine beige et portant des lunettes fumées s'avancer vers le comptoir. Apparemment rien à voir avec un touriste ni un demandeur de prêt comme il avait coutume d'en recevoir.

— Oui ? risqua-t-il prudemment.

Le type ne répondit pas. À travers ses verres teintés, il inspectait les nombreux objets hétéroclites exposés sous la vitrine du comptoir.

— Vous désirez ? dit Salanzi avec insistance.

— Je veux voir les comptes, lâcha brutalement le visiteur d'une voix déplaisante en ôtant ses lunettes.

Le petit homme reçut l'impact d'un regard dur qui le balaya de haut en bas et revint se poser sur sa face.

— Mais c'est... c'était pas prévu ! protesta-t-il. Pourquoi on ne m'a pas prévenu ?...

L'autre ricana.

— Tu crois qu'on allait t'envoyer un bon mot pour que tu puisses traficoter tes chiffres ? C'est un relevé surprise.

Il passa de l'autre côté du comptoir, attrapa Salanzi par un bras.

— Tu vas me montrer les papiers, et sans faire d'histoire, vu ?

— Il faut que je ferme l'entrée, protesta encore le prêteur.

— Vas-y ! Magne-toi.

Lorsque Salanzi eut verrouillé le magasin, il le poussa vers l'arrière-boutique, questionnant :

— Il y a quelqu'un chez toi ?

— Ben... oui, c'est pour ça que je suis étonné qu'il y ait un contrôle maintenant.

— Oui ?

— C'est pour une livraison.

— Sois plus clair ! Y en a combien ?

— De marchandise ?

— Pauvre con ! Je te demande combien il y a de mecs ici ?

— Deux... comme d'habitude, répliqua le petit homme en sortant un trousseau de clés de sa poche.

Sous l'œil du visiteur, il débloqua le battant. La boutique était contiguë à son appartement, un logement sombre qui sentait le

renfermé. Ils traversèrent une première pièce, aboutirent dans une autre dont les volets étaient fermés, éclairée par un tube fluo au plafond. Deux hommes étaient en train de sortir d'une serviette en cuir de petits paquets emballés dans du papier cadeau, qu'ils répartissaient soigneusement sur une étagère compartimentée. Des carrés de carton marqués chacun d'un chiffre étaient punaisés sous les cases. Quand il entendit un bruit de pas, l'un des deux hommes se retourna comme pour dire quelque chose. Puis sa main ébaucha un geste vers l'ouverture de son veston.

— Du calme ! Y a pas le feu ! fit la grande silhouette qui accompagnait Salanzi.

Ce dernier se racla la gorge pour assurer sa voix :

— C'est rien qu'un contrôle. Vous devriez aller attendre dans la boutique.

— Non, restez, coupa le Contrôleur. Vous servirez de témoins.

Il cligna de l'œil à l'adresse des livreurs.

— Comme ça, Lanzy ne pourra pas aller raconter que ça s'est pas fait dans les règles. Le livre de comptes, tu veux ? Le vrai, hein !...

Salanzi ouvrit un tiroir dans un bureau poussiéreux et couvert de vieux journaux, en retira un carnet défraîchi qu'il tendit comme à regret. Les deux pourvoyeurs étaient restés debout et observaient la scène d'un air ennuyé. Ils se ressemblaient comme des jumeaux, avec le même visage brutal, le même complet bleu sombre rayé, le même léger renflement sur le côté gauche.

Le Contrôleur feuilleta négligemment le carnet, l'empocha sous l'œil réprobateur du boutiquier véreux et lâcha :

— Le coffre, maintenant !

— Co... comment, le coffre ? Vous voulez que...

— T'es dur d'oreille ou t'es mal réveillé ? grogna le visiteur importun en dégrafant les pans de son imperméable. Dites, il est toujours comme ça, ce gus ?

L'un des deux autres fit un petit sourire gêné.

— Faut le comprendre, Joss s'attendait pas à un tel tracas. C'est bien ce qu'on a compris, hein, Joss ?

— Bon, ça va ! Ouvre ta planque, qu'on règle ça au plus vite.

— Il vaudrait mieux que je téléphone avant, fit valoir Salanzi.

— Á qui tu veux téléphoner ? s'étonna le Contrôleur.

— Ben... vous savez bien ! Il me faut leur autorisation pour laisser quelqu'un compter les sommes.

La main du petit être s'était suspendue au-dessus d'un poste téléphonique voisinant avec une pile de journaux, sur le bureau. Il hésitait, ses yeux globuleux allant et venant sans cesse de gauche à droite, attendant une approbation.

— Okay, vas-y, téléphone.

Il posa un doigt sur le cadran, s'arrêta.

— Quel nom je dois leur donner ?

— T'en as aucune idée ? sourit le grand type qui demeurait toujours immobile, légèrement appuyé contre la cloison.

— Je ne vois pas comment je pourrais... enfin, vous avez peut-être un code ?

— Dis-leur simplement que c'est Bolan.

L'un des deux « livreurs » s'esclaffa.

— C'te connerie ! grogna l'autre. C'est pas le moment de plaisanter avec ça...

— C'est pas une connerie, renvoya Bolan d'une voix uniforme.

Un interminable silence succéda à sa remarque. Celui qui avait commencé à rire s'était arrêté net comme si on l'avait brusquement privé d'oxygène. Son acolyte ouvrait des yeux démesurément grands, le front barré d'une multitude de plis, et Salanzi était resté penché sur le téléphone, la bouche ouverte. Un mince filet de salive coula de sa lèvre sur l'appareil.

— Vous... vous ne... ânonna le rieur.

Ce fut cet instant que Front plissé choisit pour réagir. Sa main droite s'enfonça sous sa veste. Il l'en ressortait armée d'un gros revolver quand le Beretta de Bolan cracha un petit bruit hargneux accompagné d'une courte flamme. Instantanément, un trou pourpre se dessina sur le front du type dont les yeux parurent se retourner à l'intérieur de la tête. L'autre avait été plus lent. Il poussa une sorte de cri étranglé quand la gueule sinistre du silencieux se braqua sur lui, recula en cherchant la crosse de son arme sous son aisselle. La seconde balle de 9 mm le cueillit à la tempe gauche qu'elle disloqua partiellement, forant un abominable couloir à travers sa cervelle, et le corps du truant partit en arrière, renversant au passage une étagère branlante. Puis ce fut à nouveau le silence. Salanzi n'avait pas bougé d'un centimètre, comme tétanisé, et son visage était blême. Il continuait de baver sur le téléphone.

— Torche-toi et va ouvrir ton coffre, lui conseilla Bolan. Rien n'est changé au programme.

Il crut que le petit Italien allait s'effondrer sur place tellement ses mouvements étaient chancelants. Mais il le vit récupérer son trousseau de clés, s'approcher du mur du fond où était accroché un tableau de livraisons dont les coins étaient constellés de trous de punaises. Salanzi ôta le tableau, découvrant une cavité où se logeait un coffre noir.

— Si tu as un flingue là-dedans, vaudrait mieux le dire tout de suite, prévint Bolan.

L'autre hocha nerveusement la tête.

— Y a rien que des sommes !...

Il manipula deux boutons moletés et tira à lui une porte épaisse. De nombreuses liasses de billets apparurent, ainsi qu'un carnet recouvert de cuir marron, en évidence devant les billets. Bolan le repoussa, le força à s'asseoir sur une chaise et s'avança près du coffre. Il s'empara du carnet.

— Elles sont confortables tes sommes, sourit-il. Ça représente combien de came ? Combien de kilos de saloperie vendus aux paumés de la rue ?

Il lui montra le carnet.

— Et ça ? C'est vraiment le bon, celui-là ?

Salanzi opina, horrifié.

— Tu faisais des cachotteries à l'oncle Giorgio ?

Bolan vint soudainement s'asseoir à califourchon sur une chaise dépaillée en face du boutiquier.

— On peut s'arranger, dit-il d'un ton presque amical. Tu me dis ce qui m'intéresse et je te fais un cadeau. Tu pourras continuer à vivre. O.K. ?

— Je ne sais rien d'intéressant, protesta faiblement le fourgue. On m'emploie comme demi-grossiste, sans rien me dire de spécial...

— C'est dommage pour toi.

Il recula contre le dossier de son siège devant le cylindre noir du réducteur de son qui s'approchait de sa figure.

— Mais je ne sais rien ! couina-t-il. Je vous jure...

— Cherche bien. Tas de grandes oreilles et t'as bien dû entendre quelque chose auprès des *amici*, non ?

Un chuintement rauque jaillit tout près de lui. Il poussa un cri et ferma tout de suite les yeux, serrant ses mâchoires qui grincèrent. Puis ses paupières se relevèrent. Il vit une goutte de sang tomber sur un revers de sa veste. D'un geste apeuré, il porta la main sur le côté de sa tête, l'en retira rougie et gémit plusieurs fois en la contemplant.

— Ce n'est qu'un bout d'oreille, commenta Bolan. La prochaine balle t'enlèvera toutes les dents. Est-ce que maintenant les souvenirs te reviennent ?

— Attendez ! Attendez !... Je ne sais pas ce que vous voulez vraiment...

— Je vais te donner un peu de lumière, *amico*. Quelle est la combine de Giorgio ?

— Comment ?... Vous n'êtes pas venu ici pour ça ?

— Je ne parle pas de la drogue, ça c'est la routine. Parle-moi de la vraie combine. Celle qu'il est en train de monter avec les grosses têtes. Dépêche-toi.

— Ben... J'ai entendu des bruits comme tout le monde, sans plus. Il paraît qu'ils sont sur un gros coup.

— Un coup politique ?

— J' crois bien.

— Bon, lève-toi, dit Bolan en se redressant.

— C'est tout ce que vous vouliez savoir ? s'étonna Salanzi.

Bolan l'attrapa par les revers élimés de sa veste.

— Tu diras à Giorgio Francchesi que je vais m'accrocher à sa peau et qu'il n'en a plus pour longtemps. Passe-lui bien le message.

Puis il le fit pivoter et l'assomma d'un coup de crosse. Ensuite, il empocha le carnet en cuir, remplit avec des liasses de billets la serviette qui avait servi à transporter la drogue et jeta pêle-mêle des tas de journaux au pied de l'étagère compartimentée. Il en froissa quelques-uns et y mit le feu. Quand les flammes commencèrent à s'élever joyeusement, il rafla le trousseau de clés sur la porte du coffre et traîna le corps de Salanzi dans sa boutique.

Une fumée âcre se répandit bientôt dans l'appartement. La serviette à la main, il sortit tranquillement du magasin dans le bruit de clochettes de la porte d'entrée et disparut dans le flot des passants.

C'était à partir de maintenant que son action allait prendre sa vraie signification. Il ne venait pas seulement de déclarer une nouvelle guerre à la Mafia. Il entrait dans son jeu.

CHAPITRE IV

La discussion prenait une tournure encore plus âpre et incisive que ce que Brognola avait envisagé. Les hommes qui lui faisaient face, assis en demi-cercle à la table d'une petite salle de conférence, paraissaient s'être donné le mot pour se relayer dans les attaques. Il y avait là William Smithson, le représentant permanent du Conseil National de Sécurité à la Maison-Blanche, Robert Cullen, le chef de planification opérationnelle de la C.I.A., James Miles qui était l'un des conseillers du Président en matière de technique de renseignement, puis Spencer Bauman, directeur-adjoint du F.B.I., et enfin Lee Farnsworth.

Installé ostensiblement à l'écart, à l'opposé de la table hexagonale où il avait étalé des documents, Brognola faisait figure d'accusé.

« Messieurs, avait commencé William Smithson une demi-heure auparavant, le problème à discuter ne concerne pas seulement un cas particulier dans le domaine de nos divers services action. Il englobe aussi l'essentiel des responsabilités de chacun en ce qui concerne une série d'erreurs et de manque de coordination. »

Le débat s'était poursuivi en faisant intervenir des accusations nettement orientées. À présent, Brognola tirait une feuille de son dossier et la présentait devant lui.

— Ceci est un rapport précis de la dernière opération qui m'est reprochée, avançait-il. Il concerne la neutralisation d'une plate-forme terroriste dans l'Etat de Floride. En aucun cas le commando qui a été envoyé sur place ne s'est tenu en parallèle avec une action d'un autre service, étant donné qu'il était rigoureusement seul sur cette affaire. Je ne comprends pas comment il y aurait pu avoir une gêne quelconque.

— Nous ne voulons pas dire... se lança Robert Cullen.

— Laissez-moi terminer, Bob ! fit Brognola en levant la main. Cette opération a donné une entière satisfaction sur le plan de la sécurité et sur celui de la réglementation que fait valoir le N.S.C. Y voyez-vous une objection, Smithson ?

Ce fut Lee Farnsworth qui répondit :

— Smithson l'a déjà mentionné tout à l'heure, Hal, il ne s'agit pas d'une action en particulier, ni même de l'ensemble de ces actions.

— Et de quoi d'autre s'agit-il donc ? s'insurgea Brognola en faisant mine de ne pas comprendre. Depuis le début, c'est moi qui suis le point de mire, ici. Smithson a parlé d'erreur. Voudriez-vous être plus précis ?

Il y eut un silence qui dura un long moment. Puis le représentant du N.S.C. toussota.

— L'erreur remonte à la création de la Ferme de l'Homme de Pierre, déclara-t-il.

— Que dois-je exactement comprendre ?

— Qu'il faut incriminer un élément particulier de votre équipe.

— Ah oui ?

Bauman intervint :

— Il s'agit de Phoenix, Hal. Ne tournons pas en rond, c'est stupide.

Brognola eut un sourire tendu.

— Nous y voilà ! Vous m'avez laissé répondre à toutes sortes d'accusations insuffisamment formulées, vous êtes restés volontairement dans le vague quand j'ai posé des questions précises... Tout ça pour finalement... Imaginez-vous un seul instant que je n'avais pas compris dès le départ quel était le but de la manœuvre ?

Hal Brognola connaissait bien Spencer Bauman. Les deux hommes avaient toujours eu un grand respect l'un pour l'autre et si maintenant Bauman mettait carrément les pieds dans le plat, c'était manifestement pour lui épargner la vicieuse approche des autres. Hal connaissait aussi la manie quasi sadique de Robert Cullen qui, par contre, avait tenté dès le début de s'opposer à la mise en place d'un service action dirigé par Brognola. Cullen n'arrivait jamais directement au but ; sa manie consistait en une forme de rhétorique très spéculaire basée sur de constantes affirmations qu'il délayait ensuite dans le vague pour revenir brusquement et avec insistance sur un point de dialogue à peine évoqué. Hal n'était cependant pas ignorant de cette technique très voisine de celle de l'interrogatoire de police.

Il fixa Famsworth dans les yeux pour tenter de discerner s'il pouvait encore compter sur l'homme en tant qu'allié, en souvenir d'une certaine amitié qui les avait liés par le passé. Mais Lee Famsworth décrocha. Son regard dévia aussitôt sur les quelques feuilles de papier posées devant lui. De son côté, Smithson paraissait faire office de simple médiateur, les yeux braqués à travers ses fines lunettes à monture d'or sur un point imaginaire au-dessus de la tête de Brognola. Quant à James Miles, Hal ne l'avait rencontré que deux fois au cours de brèves entrevues avec le Président. C'était un homme d'environ trente-six ans, à la bouche gourmande et aux yeux délavés. Il se demanda un instant de quelle façon il avait accédé au poste de Conseiller spécial à la Maison-Blanche, et pensa que Miles constituait peut-être le point faible de la réunion.

Bauman poursuivit :

— Phoenix bénéficie d'un statut particulier qui fait de lui un danger pour l'*Intelligence Committee*, Hal. Nous courons à chaque instant le risque de nous faire attaquer à travers ce qu'il représente.

— Pourquoi l'avez-vous lancé sur la double affaire Wilkins et McIntire ? intervint Cullen. Qu'est-ce qui vous a motivé quand vous l'avez placé comme homme de choc à la tête de votre équipe ? Je pense qu'il serait souhaitable de faire un retour en arrière pour comprendre vos états d'âme et expliquer les erreurs commises... Dites-nous aussi pourquoi vous teniez tant à garder secrète l'identité de ce prétendu colonel Phoenix.

Bauman réprima un haussement d'épaules.

— Nous savons tous ici qui est John Phoenix...

— À laquelle de ces trois redoutables questions simultanées dois-je d'abord répondre ? répliqua Brognola avec un sourire neutre.

— Expliquez-nous l'intervention sur l'affaire McIntire et Wilkins, dit Smithson.

— Ça peut se résumer par une action des plus logiques. Il a été formellement prouvé que le secrétaire d'Etat Clyde McIntire ne s'est pas suicidé mais qu'il a été assassiné et qu'on lui a fait signer de faux documents sous l'effet d'une narcose forcée.

— Ce n'était pas de votre ressort ! affirma James Miles.

— Ah non ? fit Brognola.

— Sûrement pas.

— Vous avez peut-être raison. Cela concernait plus précisément le Bureau Fédéral ou la Commission Intérieure d'Enquêtes du Département d'État. Pourtant, aucune de ces deux centrales n'a levé le petit doigt pour tenter d'éclairer cette affaire, bien que l'assassinat d'un Secrétaire d'État à la Défense constitue un cas flagrant d'atteinte à la sécurité nationale. Ne serait-ce pas votre avis, Miles ?

— Ce n'était pas à vous d'en décider, renvoya Miles d'un ton excédé.

Brognola poursuivit sans se départir de son calme :

— Peut-être était-ce plus exactement à vous de le faire. Il me semble cependant avoir fait parvenir au Président une note confidentielle à ce sujet. Ce document comportait une mention : « pour information à Mr. James Miles ». Me serais-je trompé de nom ?

Le visage du conseiller s'empourpra.

— Je n'ai eu en main ce papier qu'hier soir, protesta-t-il.

Brognola élargit son sourire en considérant tour à tour chaque membre de l'auditoire.

— Messieurs, je vous demande de prendre acte. J'ai expédié cette note ici même et par courrier spécial il y a maintenant trois jours. Je ne crois pas qu'on puisse me tenir rigueur du retard.

— Et le cas Wilkins ? s'emporta Miles. N'est-ce pas vous qui avez réclamé une autopsie, également ?

— Ceci est parfaitement exact. La demande a été formulée par l'intermédiaire du Bureau Fédéral. Pouvez-vous me démentir,

Spencer ?

Bauman hochait négativement la tête d'un air gêné. Brognola enchaîna :

— Là aussi, l'autopsie a manifestement prouvé que le sénateur Wilkins avait été torturé avant d'être défenestré.

Il se tut un instant pour ménager ses effets.

— Et maintenant... Me permettez-vous deux simples questions qui me paraissent somme toute assez logiques ?

— Allez-y, répliqua le représentant du N.S.C.

— Merci, Smithson... Pourquoi ces deux affaires presque simultanées ont-elles été étouffées ? Et qui les a étouffées ?... Ce sera tout.

Un silence presque palpable s'installa subitement dans la salle. Puis Smithson toussota, Bauman se pinça le nez et le conseiller présidentiel feuilleta nerveusement ses documents.

— C'est une affirmation gratuite, dit enfin Bauman.

— Je n'ai rien affirmé, rétorqua Brognola. J'ai simplement posé deux questions.

— L'enquête suivait son cours normalement. Nous aurions assurément abouti aux mêmes conclusions...

— Alors pourquoi ces griefs ? insista Brognola.

— Ils ne sont pas dirigés précisément contre vous, s'intercala de nouveau James Miles. C'est Phoenix qui nous préoccupe. Nous ne pouvons plus tolérer de telles méthodes...

Brognola pointa son doigt vers la poitrine de Miles et martela ses mots :

— Êtes-vous en train de juger la décision qui a été prise à l'époque par le Président ?

— Je n'étais pas en fonction à cette date, renvoya presque agressivement le conseiller. Mais si cela s'était trouvé, je l'aurais fortement mis en garde contre un tel compromis ! Aujourd'hui, votre Phoenix s'apprête à mettre la capitale à feu et à sang en utilisant des méthodes de banditisme absolument inacceptables. Et il a peut-être déjà commencé !

Le ton de sa voix s'était élevé dans les aigus.

— Tiens ! Qui vous a dit ça ? s'exclama Brognola en haussant les sourcils.

— Je le sais !

Miles se tut d'un seul coup, le visage empourpré. Sa mâchoire inférieure s'agita deux ou trois fois, puis il ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Avec une grimace de contrariété Bauman s'adressa à Brognola.

— Désolé, Hal. Nous sommes obligés de lancer une commission fédérale contre Bo... contre Phoenix. Avec tout ce que ça implique, à

moins que vous puissiez l'arrêter à temps.

— Ça signifie que vous allez le traquer comme un chien enragé...

— Il a échappé à votre contrôle.

— C'est vous qui dites ça.

— Non, ce n'est pas moi, répliqua le G'Man. Mais les informations qui le concernent sont significatives.

James Miles paraissait avoir retrouvé son calme. Il essaya un sourire affable, puis soupira comme s'il était peiné de la tournure du débat.

— Je suggère d'accorder un délai de vingt-quatre heures à Harold Brognola pour régler définitivement le problème Phoenix.

— Ça me paraît convenable, accorda Smithson. Sauf s'il survenait des événements justifiant une rupture du délai.

— Vingt-quatre heures, insista Miles.

Brognola réfléchit un moment, les yeux plissés, puis il releva la tête, regardant Miles.

— Le Président est-il au courant ?

— Il l'est. Je parle en son nom.

— Autrement dit, on a accepté d'intégrer Phoenix dans le seul objectif de museler son action passée, afin de satisfaire certaines instances officielles qui s'agitaient dans tous les sens. Et maintenant vous le rejetez comme s'il s'agissait d'un paria...

— La faute à qui s'il déborde les limites admises ? repartit Smithson avec une certaine délectation dans le ton. Quand on essaye d'apprivoiser un fauve qui a déjà goûté au sang, il faut s'attendre au pire.

— Dois-je comprendre que cette... conférence est terminée ? fit Brognola.

Personne ne lui répondit, mais les hommes assis en face de lui le considérèrent d'une manière éloquente. Il ramassa ses documents qu'il plaça dans son attaché-case, se redressa pour contourner la table et sortit sans ajouter un mot.

Le long couloir de l'aile gauche de *l'Executive Mansion* l'amena au pied du grand escalier central. Une seconde, il fut tenté d'aller frapper à la porte du Bureau Oval, pesant les chances qu'il avait de faire admettre son opinion à l'échelon le plus élevé de l'administration américaine. Mais il grommela finalement une phrase indistincte et s'avança vers la sortie. Spencer Bauman le rejoignit alors qu'il venait de passer devant deux hommes de la sécurité et se dirigeait vers l'hélicoptère.

— Je suis navré, Hal, dit Bauman.

— Pas autant que moi.

— J'ai tenté d'avancer des arguments avant que vous arriviez, mais c'était perdu d'avance.

— Dites, Spencer...
— Oui ?
— D'où viennent les dernières informations au sujet de Phoenix ?
— Aucune idée.
— Miles n'a pas lâché ça par hasard.
— Il a ses propres sources, rétorqua Bauman. Je n'y suis pour rien.
— Et c'est précisément cela qui m'inquiète, murmura Brognola en s'éloignant.

Le lanceur de l'hélicoptère émit un bruit sourd qui se noya bientôt dans la stridulation de la turbine et les pales commencèrent à tourner. Dans le ciel, de gros nuages gris s'étaient amoncelés, annonciateurs d'une journée tourmentée. Et Brognola n'avait devant lui que vingt-quatre heures pour stopper Bolan avant qu'une meute de chiens hurlants se lance sur ses traces.

Giorgio Francchesi écoutait un correspondant au téléphone. Son front était soucieux et son regard fixait obstinément la pointe de ses chaussures vernies.

— Il a dit ça, hein ? lâcha-t-il au bout d'un moment. Bon, dis-lui qu'il se planque pendant quelques jours. Je ne veux plus en entendre parler, t'entends ? Assure-toi qu'il taille la route hors du circuit. Ouais ! Ciao !

Il raccrocha et composa un numéro, n'eut à attendre que quelques secondes avant une réponse.

— Sammy ? fit-il d'un ton pressé.

— Ouais, Giorgio, renvoya une voix rauque.

— Y a du nouveau. On dirait que le gros poisson est déjà en train de remuer la vase pour chercher l'appât.

— Ouais ?

— Je viens d'avoir un coup de fil d'un contact qui a été alerté par un de nos revendeurs du côté de la petite ville. Tout a été bousillé chez lui. Il paraît que le type était en pleine panique.

— C'est plutôt bon pour nous, assura Sammy.

— Si on veut. L'emmerdant, c'est que le système compte maintenant deux pions en moins. Il y avait une livraison quand le gros poisson a débarqué.

— Je vois, fit Sammy. C'est pas bien grave, comparé à ce que nous attendons en final.

— Mais il va sans doute y avoir d'autres dégâts. Je connais les méthodes du mec...

— On ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs, Giorgio. De toute façon, ceux qui vont peut-être rester sur le pavé n'ont pas une grande importance. Ce sont tous des minables. Heu... tu as bien retiré les bons du terrain de jeu ?

— Tu penses ! Est-ce que de ton côté tu as eu des échos ?

— Pas encore.

Giorgio Francchesi se ficha une cigarette entre les lèvres et l'alluma. Il enchaîna :

— Je serais parfaitement rassuré si je savais que le dispositif fonctionne correctement.

— T'as la trouille ? rigola la voix rauque.

— Cette blague ! C'est pas toi qui prends les risques. Non, j'ai pas la trouille, Sammy. Mais je voudrais être averti que tout est bien huilé partout. Je veux avoir le gros poisson dans mon filet.

— T'as intérêt ! En attendant, tu devrais commencer à tout préparer pour la réception, ce mec va certainement pas glandouiller.

— J'ai pas attendu que tu me le dises, rétorqua hargneusement Giorgio. Trois équipes sont déjà sur place, je les ai envoyées par petits groupes pour pas donner l'éveil.

— Okay, apprécia Sammy. Tu ferais peut-être bien de ne pas trop traîner toi aussi.

Un éclat de rire vulgaire claqua dans l'oreille de Giorgio.

— Tu vois pas qu'il s'amène d'un seul coup chez toi, et qu'il commence à semer une vilaine merde ?

Pauvre con ! pensa Francchesi. Ça l'amusait ! Et Sammy continuait :

— On raconte un peu partout qu'il fout le bordel quand et où on s'y attend le moins.

— Tu ne devrais pas dire ça, c'est pas très drôle.

— J'essayais de te remonter le moral.

— Tas réussi !

— Ouais, bon... Te casse pas, on a un délai à coup sûr. Et on sera averti, on saura pratiquement toujours où il en est et ce qu'il a l'intention de faire.

— Tu en es vraiment sûr ?

— Je te l'ai déjà dit, merde ! cracha Sammy.

— Moi, ce qui m'inquiète un peu, c'est que les fédés se mettent après lui s'il fait trop de raffut. On aurait monté tout ça pour rien.

— Le délai marche aussi pour les fédés. Ils lui foutront la paix avant qu'il tombe dans le trou où tu as planqué ton filet, Giorgio. Bon, tu sais où me joindre, salut.

Le déclic de la coupure résonna désagréablement dans l'oreille de Francchesi. Il raccrocha et jeta un coup d'œil à travers les vitres spéciales de son salon aux dimensions cyclopéennes, vit les hommes que Joey Giliotti avait répartis dans le parc et eut une grimace de satisfaction. Jusque-là, tout collait. Après tout, il avait peut-être tort de se faire du mouron. Cette connerie d'instinct qui lui chatouillait le système nerveux, c'était sans doute tout simplement de la nervosité. Sûr, même ! Giorgio avait toujours en tête les récits entendus de la

bouche de quelques rescapés des horreurs commises par le grand assassin à la combinaison noire. Lui-même n'avait jamais été confronté à ces horreurs, mais il les imaginait et dans sa tête les détails prenaient des proportions inquiétantes. Il envisagea ce que cela pouvait produire comme sensation de se trouver dans la ligne de visée d'une grosse carabine tenue par un maniaque de la vengeance ; car Bolan n'était pas autre chose qu'un cinglé assoiffé du sang des *amici*. Un mec habile et rusé, mais un parano quand même. Puis il cessa d'y penser en se disant que c'était absurde. Giorgio, lui, n'était pas près de s'offrir à découvert. Il avait toujours été prudent et ce ne serait pas maintenant qu'il commettrait une erreur, à quelques heures seulement de la réussite et de la gloire. Il ricana et cria à travers la porte du salon :

— Joey !

Crazy Joey s'amena presque aussitôt.

— Est-ce que tout est prêt ? dit Francchesi.

— Le moteur de la bagnole est déjà chaud, répliqua servilement le tueur en chef. Les hommes n'attendent que le signal.

— J'en veux cinq pour garder la maison. Choisis des types qui ne risquent pas de s'endormir.

— Il nous en restera six pour l'accompagnement.

— C'est bon, préviens-les qu'on part dans deux minutes.

Gioliotti s'éclipsa. Francchesi fit quelques pas pour aller se planter devant le grand panneau mural de sa bibliothèque. La plupart des livres qui s'y trouvaient n'avaient jamais été ouverts, sauf quelques-uns ayant trait à la Rome antique et particulièrement à l'empereur Jules César. Il y avait eu un temps où le patron des patrons, Salvatore Maranzano, lui avait parlé de Jules César. Maranzano en était passionné. C'était un homme instruit, il avait étudié pour être prêtre au pays natal et parlait plusieurs langues, mais des préoccupations beaucoup plus rémunératrices l'avaient finalement propulsé vers la position de maître absolu de la pègre sicilo-américaine, la *Costa Nostra*. Il avait appris à Francchesi de quelle façon Caius Julius Caesar était devenu à la fois un grand homme politique et un stratège de génie, comment il s'était fait élire au consulat en s'alliant à Crasus et Pompée pour ensuite devenir l'empereur absolu. À l'époque de ses débuts avec Maranzano comme homme à tout faire, Francchesi ne savait ni lire ni écrire, mais il avait vite comblé ces lacunes, convaincu que le maniement du revolver et de la mitraillette ne devait pas constituer le seul attribut d'un *mafioso* respectable et ambitieux. Il avait donc suivi des cours particuliers pour apprendre à lire, à rédiger des textes, et surtout à compter. Et il était devenu lui aussi un passionné de César, lui empruntant çà et là des connaissances tactiques ou stratégiques pour se faufiler habilement à travers les

embûches complexes de l'édification occulte de la Mafia.

Une seule chose, pour l'instant, ennuyait quelque peu Francchesi dans le récit historique relatif au grand Patricien : Jules César était mort assassiné pendant les ides de mars. Mais, réflexion faite, le mois de mars était loin, déjà. On était en automne, un sale automne pluvieux qui donnait envie de sauter dans un avion vers les Tropiques. Giorgio réfléchit qu'en fin de compte ce serait un temps idéal pour la réalisation du « Plan ». Le grand salaud mourrait sans gloire et sans panache, comme un rat sorti de son trou pour venir renifler de trop près l'odeur du sang.

Il quitta l'immense salon, sortit sur le perron où se tenaient déjà deux gardes. Joey Giliotti le rejoignit et Giorgio fit un signe, s'avançant vers la grosse Cadillac noire qu'il avait fait spécialement aménager par une entreprise de sécurité. Les vitrés étaient à l'épreuve des balles, la carrosserie, les portières et le dessous de la caisse comportaient un doublage fait d'un alliage hautement résistant. Les pneus étaient du type à alvéoles multiples quasi indégonflables. Un instant, il contempla l'imposante caisse rutilante, puis s'installa à l'arrière à côté du radiotéléphone. Crazy Joey prit place à côté du chauffeur. Devant la Cadillac, trois hommes s'engouffrèrent dans une DeSoto bleue et encore trois autres à l'intérieur d'une Continental qui constituait l'arrière-garde. Puis deux hommes ouvrirent le grand portail blindé de la propriété et le cortège s'ébranla lentement, s'insinuant dans la large allée desservant l'ensemble des résidences voisines.

Giorgio Francchesi était tout entier concentré sur les divers éléments du « plan » dont le coup d'envoi venait d'être donné. Pas un seul instant – pas plus que les hommes qui l'accompagnaient pour assurer sa protection – il ne lui vint à l'idée que son départ eût pu être observé intentionnellement. Apparemment, et sous réserve de la suite des événements, tout baignait dans l'huile, la tactique de Sammy et de ses stratèges relevait d'un calcul précis et méthodique.

Pourtant, la mise en route du cortège n'était pas passée inaperçue. Des yeux particulièrement attentifs avaient suivi chaque détail des préparatifs du départ. Tapi à l'intérieur d'une Oldsmobile de couleur grise qui se confondait avec le site et la grisaille du temps, à une distance d'environ trois cents mètres au pied d'une petite élévation du terrain, le Grand Fumier braquait une paire de jumelles sur les vitres blindées de la Cadillac. Bientôt, il rangea l'instrument d'optique, lança son moteur et commença à rouler sur un trajet parallèle à celui du convoi.

CHAPITRE V

Brognola avait rejoint le Q.G. de la Ferme de l'Homme de Pierre depuis une vingtaine de minutes quand Léo Turrin y arriva à son tour.

— Comment s'est passée la grande réunion ? questionna Turrin.

— Comme je m'y attendais à peu près. Ils ont déjà programmé un hallali contre Mack avec un délai de vingt-quatre heures et projettent en sourdine de démanteler le service.

— Encore plus moche que ce que j'imaginais. Tu as vu le Président ?

— Non, et je suppose que ça n'aurait servi à rien.

— Moi, j'ai vu Mack.

Les yeux de Brognola s'animèrent :

— Alors ?

— Il reste sur ses positions. Il a voulu que je te dise où se passerait sa première attaque. Ce sera entre Watergate et Georgetown, à moins que ce ne soit déjà fait...

— Il va essayer de remonter jusqu'aux têtes.

— Comme d'habitude.

— Il faut le stopper, Léo. Pour lui et pour le service.

— Je te souhaite bien du plaisir. Moi, j'y renonce. Tu le connais...

Brognola soupira.

— As-tu une idée sur la façon dont on a pu tendre une double chausse-trappe ? demanda Turrin.

— Sur la forme, pas encore. Mais il n'y a aucune illusion à se faire, quelqu'un a renseigné ces types.

— Il est impensable que ça vienne de chez nous.

— C'est ce que je me suis dit, et pourtant... Tu sais où on peut joindre Gadgets ?

— Probablement à sa boîte. Tu envisages une fuite technique ?

— On peut au moins chercher par là. Appelle-le, Léo.

Le téléphone du bureau sonna quand Turrin s'en approchait. Il saisit le combiné, s'annonça, écouta quelques secondes et tendit l'appareil à Brognola.

— C'est Mack, il veut te parler.

— Où es-tu ? grogna Brognola en empoignant nerveusement l'appareil.

— Sur la piste, répondit laconiquement Bolan. On t'a communiqué les informations ?

— Ouais ! Écoute, Mack, il faut que tu arrêtes tout de suite. Laisse tomber la filière et rejoins la base, tu...

— Qui parle à travers toi, Hal ? rigola Bolan.

— J'en ai pris plein la gueule ce matin. C'est pratiquement un ultimatum, ils vont lâcher les chiens à bref délai.

— Je ferai avec, merci du tuyau.

— Mais, bon Dieu !... Tu n'as pas réfléchi qu'ils n'attendent que ça ?

— Qui, ils ?

— Des deux côtés, à mon sens. C'est évident. Pour Washington, c'est l'occasion rêvée de confirmer les accusations et pour les autres, ça correspond à une provocation.

— C'est parfaitement ce que j'avais compris, fit Bolan. Une déclaration de guerre. Ils comptent sur moi et je ne veux pas les décevoir.

— C'est complètement dingue. Tu vas au-devant de...

— Ne t'excite pas, Hal. Je sais ce que tu veux dire, mais ne le dis pas. C'est bien comme ça. Bon, écoute, je n'ai pas beaucoup de temps avant de déclencher la prochaine opération. Arrange-toi pour me laisser le champ libre dans le secteur de Washington-Nord. Si toutefois tu veux encore faire quelque chose pour moi.

— Je suis prêt à faire l'impossible pour éviter la grande panique. Mais ne fais pas le con, Mack, je t'en conjure ! Donne-moi au moins quelques... Mack !... Nom de...

Brognola éloigna l'appareil de son visage pour le regarder avec colère, puis se tourna vers Turrin.

— Il a raccroché.

— Tu perds ton temps à essayer de le convaincre, Hal. Tout ce qu'on peut maintenant espérer, c'est qu'il aille jusqu'au bout sans trop de casse et qu'il découvre quelque chose capable de fermer le clapet aux pontes de la bureaucratie. Bon, j'essaye de joindre Gadgets.

Mack Bolan avait passé son coup de fil à Brognola depuis l'extrémité nord de la 14^e rue qui coupe la capitale fédérale en deux parties, depuis le Jefferson Memorial et en passant près de la Maison-Blanche. Il était donc déjà à pied d'œuvre. Assis au volant de la Cutlass, il examinait la façade d'un immeuble à une cinquantaine de mètres en aval de la rue. Il était midi trente.

C'était une bâtisse de style hôtel particulier, enclavée entre deux plus grands immeubles, et comportant une pelouse bien entretenue sur le devant. La liste remise par Léo Turrin signalait l'endroit comme une maison de rapport contrôlée par la Mafia. Un claque de luxe à l'usage des hommes suffisamment fortunés pour venir y dépenser deux cents dollars en un relativement bref instant durant la journée ou près de six cents pour une nuit. Tels étaient les tarifs pratiqués par cette honorable officine vouée au plaisir et à l'épanchement des fantasmes masculins. Il est vrai que les prestations de services offertes justifiaient

pleinement les tarifs exorbitants. Triées sur le volet, les officiantes étaient toutes d'une grande beauté, toutes très jeunes et avaient été éduquées pour acquérir une classe indispensable à la clientèle de haut rang qui pratiquait l'établissement. Bénéficiant de protections policières et politiques, l'immeuble recevait fréquemment la visite de notables, d'hommes d'affaires et parfois de diplomates venus de leur fief de l'allée des Ambassadeurs, dans Massachusetts Avenue.

Bolan était en poste. Mais il ne bougeait toujours pas. Il tenait à vérifier une hypothèse qui, si elle s'avérait juste, pouvait bien conditionner la suite de son entrée en scène. Jusqu'ici, il n'avait enregistré que très peu de mouvement sur le devant de l'immeuble. Un quart d'heure auparavant, un homme corpulent et bien habillé était sorti, rajustant sa cravate dans un geste machinal pour ensuite rejoindre une voiture garée à l'écart du bordel de luxe. Puis un autre s'était annoncé devant la porte, vêtu à la manière d'un homme d'affaires distingué. C'était tout.

Il était une heure moins dix quand il eut conscience qu'un fait nouveau se produisait. Sortie de la circulation assez peu dense, une petite Coccinelle était venue stationner contre un trottoir à environ cent mètres de sa position, après être passée lentement devant lui. À travers le pare-brise, Bolan pointa ses jumelles sur la Volkswagen. Malgré quelques reflets sur la vitre arrière, il distingua assez bien le seul occupant. Celui-ci s'était retourné de trois quarts et examinait lui aussi la façade de la bâtisse. C'était un type aux épaules massives, avec un profil anguleux. Certainement pas le genre de client de la maison. Dix minutes plus tard, il n'avait toujours pas bougé de sa position. Bolan eut un petit rictus satisfait, remonta le col de son imperméable, chaussa des lunettes à verres teintés et fit démarrer le moteur de la Cutlass. Puis il quitta doucement le stationnement et s'inséra dans les files de voitures en mouvement.

Cisailler sa trajectoire était la tactique qui s'imposait en la circonstance.

Les deux hommes étaient en train de compter la recette de la matinée. Il y avait un gros tas de billets verts sur la table et l'un des deux manipulait à toute vitesse une petite calculatrice électronique. C'était une bonne combine. Elle consistait à acheter illégalement aux entrepôts frigorifiques de Baltimore de la viande stockée par le Service d'Approvisionnement d'État, une réserve en cas de crise alimentaire ou de guerre. La viande décongelée était ensuite revendue près de quatre fois le prix qu'elle avait été payée. Personne n'y trouvait à redire, les acheteurs payaient la marchandise à un taux légèrement inférieur à celui qui était habituellement pratiqué, les employés des entrepôts de Baltimore percevaient de très confortables pots de vin et les inventeurs de l'affaire réalisaient chaque mois un bénéfice

considérable, même après avoir payé à Giorgio Francchesi des royalties de vingt-cinq pour cent correspondant aux protections occultes qu'il assurait.

Mais l'établissement *Beecher & Harte*, commerce officiel de gros, ne vendait pas que de la viande illégale aux petits détaillants. Une autre et importante raison de ses gros bénéfices était l'héroïne. À chaque voyage d'approvisionnement, les camions aux logos *Beecher & Harte* transportaient plusieurs kilos de poudre blanche emballée dans des sacs en plastique étanches et ingénieusement dissimulés dans les moitiés de bœuf. La came provenait de Miami, avec deux ou trois relais intermédiaires. Baltimore était l'un de ces relais.

L'homme qui tambourinait sur la calculatrice releva soudain la tête et dit :

— Où est Monti ?

L'autre passa son pouce par-dessus son épaule, en direction d'une porte desservant la salle frigorifique.

— Il est allé vérifier si un des livreurs ne serait pas resté à tourner dans le coin. On a eu de la fauche, la semaine dernière.

Le comptable observa sa montre.

— Il est déjà une heure et quart, merde ! Va voir ce qu'il fout, Benny.

Benny repoussa sa chaise, prit le temps d'allumer une cigarette et pénétra dans la salle réfrigérée, tandis que son associé commençait d'empiler les liasses de billets dans une sacoche en cuir. Ce dernier prit ensuite une revue pornographique qu'il commença à feuilleter, s'arrêtant de temps en temps sur une photo particulièrement suggestive. Un peu plus tard, il crut entendre un curieux bruit en provenance de l'entrepôt, une sorte de feulement ou de cri étouffé d'animal. Il se marra en pensant que ce serait drôle si tous ces cadavres dépecés de bœufs, de cochons et de moutons se mettaient subitement à revivre et à pousser des gueulantes. Puis il regarda de nouveau sa montre et éprouva un peu d'inquiétude. Il rangea la revue porno, ouvrit la porte de la salle.

— Benny ! Monti ! appela-t-il.

Des quartiers et des moitiés de bœufs s'alignaient en rangées devant lui. Malgré le froid qui régnait dans les lieux, il s'en dégageait une odeur écœurante. Il s'engagea dans une allée, lança de nouveau :

— Qu'est-ce que vous foutez, merde ?

Mais personne ne lui répondit. Ses sourcils broussailleux brusquement abaissés sur ses yeux, il empoigna un automatique sous son aisselle et continua d'avancer en le tenant braqué devant lui.

— Faites pas les cons !

Puis il faillit buter sur un corps qu'il n'aperçut qu'au tout dernier instant et qui dépassait de la rangée. Il lâcha un juron, s'arrêta net et

vit un peu au-dessus de lui quelque chose qui le foudroya sur place.

— C'est pas vrai ! balbutia-t-il, les yeux agrandis de stupéfaction et d'horreur.

C'était pourtant bien réel. Suspendu par le haut de son veston à un crochet de boucherie, Monti dardait sur lui un regard effrayant. Ses yeux exorbités semblaient prêts à s'élancer sur lui comme deux grosses boules hargneuses. Sa langue apparaissait entre ses lèvres violacées et un mince lacet était encore serré autour de sa gorge. Et Monti se balançait mollement au bout de son crochet.

— C'est pas vrai ! répéta-t-il en commençant à se baisser pour examiner le second corps à ses pieds.

Un objet dur vint se plaquer subitement contre son cou. Puis une voix encore plus froide que l'atmosphère de la salle retentit près de son oreille :

— C'est ton tour, vieux. Prépare-toi.

Il sentit tous ses nerfs se mettre brusquement en vrille, exactement comme si un courant électrique le traversait des pieds à la tête.

— Jette ton feu et tourne-toi lentement, dit encore la voix.

Sans même qu'il le veuille, ses doigts s'ouvrirent sur la crosse de l'automatique qui tomba sur le sol carrelé. La pression dure sur son cou cessa et il pivota lentement, la tête rentrée dans les épaules. Avant même qu'il puisse voir son agresseur, il sut déjà à qui il avait affaire. Depuis pas mal de temps, le bruit courait dans le Milieu que le Grand Fumier était revenu et chacun savait qu'il avait fait des ravages à Atlantic City. Mais jamais encore il ne s'était trouvé en face de lui. La silhouette élancée le dominait d'une bonne tête. Elle le braquait avec un flingue noir prolongé par un tube à l'aspect sinistre.

— Ne tirez pas, s'entendit-il prononcer d'un ton caverneux.

— Pourquoi non ? fit Bolan.

— Si c'est du pognon que vous voulez, il y en a un gros paquet dans le bureau.

— Tu te trompes, bonhomme. Comment tu t'appelles ?

— Bob Matti.

— Bob Matti le Comptable... T'es apparenté à Frank Matti ?

Le truand se sentit un peu moins tendu. Si le grand tordu discutait, ça voulait sans doute dire qu'il n'avait pas l'intention de le tuer, du moins dans l'immédiat. Il y avait une chance à prendre.

— Frank est mort il y a longtemps, articula-t-il en s'efforçant de poser sa voix.

— Je sais. C'est moi qui l'ai liquidé.

— C'était mon frère.

— Apprête-toi à le rejoindre.

Le canon du Beretta se redressa de quelques millimètres.

— Attendez, souffla Matti. On peut s'arranger.

— Ça dépend de toi.

— Moi, je ne suis qu'un petit intermédiaire, je ne représente rien pour vous... Mais je sais quelque chose d'important.

— Dis toujours, fit Bolan.

— C'est les têtes qui vous intéressent, hein ? J'ai entendu parler d'une conférence qui réunirait plusieurs chefs, du côté des Appalaches.

Matti se passa la langue sur ses lèvres desséchées, poursuivit rapidement :

— En réalité, je crois qu'ils se sont rassemblés pour se planquer. Ils ont la trouille. C'est p't'être à cause de vous...

— Quand as-tu appris ça ?

— Ce matin, y a pas longtemps.

— Parle-moi de Giorgio.

— C'est lui que vous voulez ?... Je peux vous donner son adresse.

— Tu te fous de moi ?

— Je vous jure que j'en ai pas du tout envie !

Bolan le crut sur parole. Il questionna :

— Où se tient la réunion ?

— Ben... j'en sais trop rien, hésita Matti.

— Fais un effort. C'est ta vie contre le renseignement.

— Oui, oui, je cherche. Attendez... Y me semble que c'est en direction de Berkeley Springs. Ouais, maintenant, je crois me rappeler. On a parlé de Harpers Ferry et de Winchester.

— C'est quoi, exactement ?

— Heu... Francchesi a une baraque là-bas.

— Une propriété ?

— Ouais.

— Tu viens de gagner la moitié de ta chance, annonça Bolan.

Matti se fit humble et serviable. Il risqua un sourire qui ne fut cependant qu'une grimace.

— Posez-moi d'autres questions.

— Une seule. Tâche de ne pas te tromper. Où est passé Anders ?

— Qui ?

— Bon, tu viens de rater ta chance.

— Hé !... Ce serait pas un type qui rôdait depuis quelques jours dans les affaires de Giorgio ?

— Ça se pourrait.

— Alors, j'ai peut-être la réponse. Écoutez, Bolan, je peux me tromper, mais ça paraît correspondre. Un type a été piqué avant-hier en train de poser toutes sortes de questions à des « amis ». C'est des hommes à Giorgio qui l'ont embarqué.

— T'en es sûr ?

— J'crois bien, jeta le truand.

Son regard se posa une seconde sur le cadavre de Benny allongé

près de ses pieds, puis remonta vers le visage boursoufflé de son deuxième comparse et il déglutit bruyamment.

— Est-ce que... est-ce que vous allez me laisser...

— Barre-toi, dit Bolan.

— Vrai, je peux ?

— Tu as des regrets ?

— Non, non, je...

Il commença à marcher à reculons vers la porte du bureau, heurta de l'épaule un quartier de bœuf, fit encore quelques pas hésitants pour franchir la porte qu'il repoussa nerveusement sur lui. Puis il traversa le bureau à la volée, rafla la sacoche contenant les billets et sprinta dans la cour de l'établissement. Il y croyait à peine. Il avait vu l'Exécuteur et il avait survécu !

Bolan était revenu observer la façade du bordel de luxe. Le type trapu à la Volkswagen était toujours en place.

Il était 13 h 50. À 14 heures, une Buick Riviera ralentit en arrivant à hauteur de la Coccinelle, avec quatre hommes à son bord. Il y eut un échange de signe entre les occupants des deux véhicules, puis la Buick parcourut encore une trentaine de mètres et s'arrêta devant l'entrée de l'hôtel particulier. Deux hommes en descendirent, l'un d'eux allant sonner au perron. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit à moitié et Bolan vit une silhouette féminine dans l'encadrement. La femme échangea quelques paroles avec le visiteur, puis referma la porte. Celle-ci se rouvrit une minute plus tard sur une autre silhouette plus petite et plus mince que la précédente. Bolan étouffa un juron.

Que faisait Clara McIntire dans un lupanar de la Mafia ?

Le type qui avait sonné attrapa le bras de la jeune fille et la poussa devant lui pour lui faire descendre les marches du perron pendant que son acolyte examinait circulairement la rue. Celui-là avait glissé une main à l'intérieur de son manteau et semblait inquiet.

À présent, les deux hommes poussaient Clara McIntire à l'arrière de la Buick. La voiture démarra.

La petite Volkswagen s'ébranla également et partit dans la direction opposée, passant en accélérant devant la Cutlass de Bolan. Voilà donc la raison pour laquelle le premier type s'était tenu en observation. On l'avait chargé de vérifier que les abords du claque ne recelaient aucun danger pour la prise en charge. Bolan se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de foncer dans la place à son premier passage. Mais il était un peu tard pour éprouver des regrets ; il fallait agir vite, improviser en fonction des événements. Il embraya et accéléra aussitôt.

La Buick venait de tourner dans Corcoran Street en direction de Sheridan Circle. Il maintint la distance à une cinquantaine de mètres, laissant plusieurs véhicules devant lui. Les événements prenaient une tournure de plus en plus démentielle. Comment Clara McIntire

pouvait-elle se trouver aux mains d'une équipe de *mafiosi* alors qu'il l'avait laissée personnellement à la garde de l'antenne fédérale de E Street ? Cela signifiait forcément qu'il y avait une fantastique manigance à un échelon élevé de l'Administration. Jusqu'où la pourriture de la Mafia s'était-elle avancée ? Combien de pots-de-vin énormes avait-il fallu verser pour opérer une corruption à cette échelle ? En tout cas, Bolan avait vu suffisamment de *turkeys* passés entre les mains des *amici* pour savoir qu'il ne pouvait pas abandonner la jeune fille à son sort. Manifestement, elle ne les suivait pas de son plein gré ; elle lui avait paru complètement absente pendant le court moment où il l'avait aperçue à la sortie du bordel. Elle avait descendu les marches du perron comme un automate. Quel secret recelait-elle pour qu'ils aient manigancé son enlèvement, et où était passée Joanna McIntire ? Autant de questions auxquelles il aurait à trouver très vite une réponse.

Dans Sheridan Circle, la Buick s'orienta au nord-ouest en s'engageant dans la banlieue. Bolan décida que le moment d'agir était venu. Il ouvrit le vide-poche du tableau de bord et en retira son gros AutoMag qu'il passa dans sa ceinture et accéléra, venant presque se coller contre le pare-chocs de la Buick. Les silhouettes des quatre occupants se découpaient à travers la lunette arrière, mais la jeune fille restait invisible. Sans aucun doute l'avaient-ils obligée à s'aplatir sur le plancher du véhicule. C'était une pratique courante.

La rue s'enfonçait à présent dans les faubourgs de Washington. Les maisons s'espaciaient, devenaient moins bien entretenues et il n'y avait pratiquement aucune circulation.

Ça devait être maintenant.

Enfonçant l'accélérateur, Bolan fit rugir le moteur de la Cutlass dont la calandre heurta violemment la malle arrière de la Buick. Celle-ci fit une embardée et décrivit une trajectoire incertaine sur une trentaine de mètres. Il donna un coup de volant à gauche, accéléra de nouveau pour venir placer son capot à hauteur des roues arrière de la Riviera et braqua brutalement en sens contraire. Il y eut un bruit de tôles froissées, un hurlement de pneus et la grosse caisse adverse partit comme une toupie au milieu de la chaussée dans une trajectoire qui l'amena contre un trottoir où elle buta, se souleva ensuite sur le côté avant de percuter une borne d'incendie. Déjà, Bolan avait stoppé la Cutlass à une vingtaine de mètres et s'éjectait à l'extérieur pour venir appuyer l'AutoMag sur le capot-moteur. L'immense flingue tonna, propulsant une ogive de .44 magnum qui perfora le pare-brise de la Buick et fit éclater le crâne du type à côté du chauffeur. Ce dernier était effondré sur son volant. Au deuxième impact, sa tête se releva, partit heurter le dossier de son siège dans les éclaboussures de son sang.

Les deux autres occupants avaient réagi très vite. L'un d'eux avait ouvert sa portière et plongé sur le trottoir en roulant sur lui-même. Le tonnerre de l'AutoMag le cueillit à l'instant où il se relevait en sortant un revolver de son veston. La moitié de la gorge arrachée, il reçut tout de suite après une seconde balle qui lui fit sauter le haut de la tête et le projeta comme un pantin ensanglanté contre la borne d'incendie... Le dernier avait eu plus de chance. Il s'était réfugié derrière une portière qu'il avait ouverte pour s'en protéger comme d'un bouclier et commençait à canarder en direction de Bolan. C'était comme s'il s'était planqué derrière une simple feuille de papier. Les balles blindées s'enfoncèrent dans l'abri dérisoire, le traversèrent dans un bruit de déchirement et le rejetèrent sur la chaussée, la poitrine ouverte. Puis le silence se fit dans la rue. Un silence quasi irréel, comme si l'endroit n'avait recelé aucune vie à des centaines de mètres à la ronde.

Le combat n'avait duré qu'une quinzaine de secondes à partir de l'instant où la Buick s'était brutalement immobilisée contre la borne d'incendie. Bolan courut jusqu'au véhicule et se pencha à l'arrière. Ainsi qu'il s'y attendait, la jeune fille avait été roulée dans une bâche et étendue sur le plancher, entre les dossiers des sièges avant et la banquette arrière. Sa chevelure blonde et le haut de son visage dépassaient de l'espèce de boudin plein de taches ; elle était pâle et respirait à peine. Il la tira à l'air libre, la transporta dans la Cutlass puis la débarrassa de la toile immonde avant de démarrer en vitesse. Dans son rétroviseur, il vit deux véhicules arrêtés au milieu de la rue, très en aval de la position qu'il venait de quitter. Le trajet devant son capot était libre. Bolan accéléra, vira dans une rue perpendiculaire, changea encore quatre fois d'itinéraire et se mit en quête d'une cabine téléphonique.

Clara n'avait pas bougé d'un millimètre depuis qu'il l'avait assise à côté de lui. Son regard était fixe et ses lèvres décolorées. Bolan continua de rouler pour sortir des faubourgs. Bientôt, il ralentit et stoppa devant la cabine téléphonique d'une station-service. Il se serait bien passé d'un pareil contretemps, mais il ne se doutait pas encore à quel point l'incident allait peser sur la suite des événements. Et surtout les ramifications occultes qu'il impliquait.

CHAPITRE VI

Bolan glissa quelques pièces dans l'appareil et composa un numéro. Ce fut Turrin qui vint en ligne.

— Je voudrais parler à La Mancha, dit Bolan.

Un court silence précéda la réponse :

— Il n'y a pas de La Mancha ici. Quel numéro demandez-vous ?

— Vous n'êtes pas le Relais Blackstone ?

— Non. C'est une erreur.

Il murmura une phrase d'excuse, raccrocha et sortit de la cabine pour se diriger vers le distributeur automatique de boissons. Il en revint avec un gobelet rempli d'une double dose de café sans sucre qu'il présenta à Clara. Mais elle avait toujours son air étrangement absent et paraissait ne pas le voir. Il dut la faire boire en lui tenant la tête, l'obligeant à desserrer les lèvres. Elle avala les trois quarts du café par petites gorgées malhabiles, toussa et repoussa le gobelet avec sa main. Bolan reprit place au volant. Il descendit les vitres latérales, puis s'élança sur la route, roulant à bonne allure. Un vent froid et humide fit virevolter les cheveux blonds de sa passagère, lui fouettant le visage.

Il avait une quinzaine de minutes devant lui avant de rappeler le Relais Blackstone. C'était un motel-restaurant situé à moins de six kilomètres de la Ferme de l'Homme de Pierre. « La Mancha » constituait une phrase de reconnaissance qu'il avait souvent utilisée par le passé avec Léo Turrin. En termes clairs, cela signifiait que Bolan allait recontacter son ami au Relais Blackstone dans un délai suffisant pour que celui-ci puisse s'y rendre.

Il conduisait sur la route de Harpers Ferry tout en réfléchissant. Les implications de l'enlèvement faisaient naître en lui l'impression désagréable d'évoluer dans une sorte de mangrove putride, de bournier indéfinissable où il allait risquer à chaque instant de s'enliser s'il ne sondait pas le terrain à chacun de ses pas. Jusqu'ici, Bolan avait commencé à frapper à la périphérie des forces adverses, à la fois pour agiter le panier de crabes et pour recueillir un maximum de renseignements avant de remonter à la tête ; tout en tenant compte du fait que la partie était très différente de celles qu'il avait eu à assumer dans le passé. Il s'était toujours appliqué à maintenir l'initiative à son profit. Cette fois, la balle avait été expédiée dans son propre camp sans qu'il s'y attende. La Mafia l'avait cherché. Elle l'avait trouvé. Á la réflexion, on pouvait penser que la récente bataille qu'il avait engagée à Atlantic City se situait à l'origine de l'agitation des *amici*. Harold

Brognola avait tenté de le retenir, puis il lui avait laissé entendre que la grande magouille d'Atlantic City relevait d'un cas isolé ; un sursaut de la Cosa Nostra qui avait vu dans cette place privilégiée du New Jersey un territoire rêvé pour se refaire une santé dans l'exploitation des casinos, des boîtes de jeux de toutes sortes et dans la prostitution à grande échelle aussi. C'était sans doute vrai, du moins en ce qui concernait l'industrie du jeu et surtout depuis que Las Vegas ne constituait plus le paradis de la Mafia. Mais Bolan avait conscience que son vieil ami Brognola lui avait volontairement caché des éléments de l'équation. Il avait tout fait pour l'empêcher de se relancer dans un assaut multiple qui selon lui n'était plus maintenant que l'affaire de la police d'État et du F.B.I.

Et Bolan avait rejoint la Ferme de l'Homme de Pierre. Il avait accepté de ne plus braquer ses armes qu'en direction d'autres ennemis qui sévissaient un peu partout dans le monde, tuant, égorgeant, plastiquant sans discrimination des édifices publics sous le prétexte d'idéologies fumeuses et complètement fausses. Le terrorisme était une réalité. Mais une réalité que les médias s'ingéniaient à monter en épingle et qui ne constituait à son sens qu'une faible proportion du mal qui rongait une autre partie considérable du monde moderne. C'était l'arbre qui cache la forêt. Et ce mal revêtait plusieurs noms : corruption, chantage, drogue, assassinats crapuleux, extorsion de fonds, racket, torture. Et la traite des femmes, aussi, malgré la négation de certaines forces de police et de quelques journalistes qui s'efforçaient curieusement d'expliquer par la fugue la multitude de disparitions constatées chaque année.

Mack Bolan n'avait pas été dupe. Et la confirmation de ses craintes était arrivée sans transition. La Mafia n'avait pas cessé un instant d'infiltrer la Nation, elle s'était simplement mise dans une apparence de sommeil et avait continué d'opérer de manière souterraine. Certes, les vieux étaient presque tous morts, mais cela faisait déjà plusieurs années que la génération montante des requins s'employait à infiltrer les rouages de la société et à tendre des mains avides vers les postes intéressants. Et tout compte fait, les méthodes n'avaient pas tellement changé. Les nouveaux requins crachaient sur les techniques employées par les moustachus, mais dès qu'un clash s'annonçait en perspective, le meurtre et les liquidations expéditives revenaient à l'ordre du jour.

À présent, ce n'était rien moins que la capitale fédérale des États-Unis qui avait été élue théâtre opérationnel de la vermine. Ils y avaient installé un centre de contrôle de la drogue – peut-être se sentaient-ils plus sécurisés à proximité du pouvoir exécutif, et compte tenu qu'une pareille initiative pouvait paraître impensable aux yeux des autorités. Ils avaient implanté de nombreux relais et structuré un réseau très efficace au niveau du cloisonnement. Mais Bolan ne croyait

pas que le commerce pourtant très lucratif de la drogue représentait une finalité pour la Cosa Nostra à Washington. Comme il n'imaginait pas non plus que George Franklin, alias Giorgio Francchesi, puisse être le principal chef local. L'affaire allait plus loin. Il y avait forcément des implications politiques, un projet bien élaboré.

En matière de captation d'influences et d'intérêts, la Malavita est particulièrement efficace. Depuis qu'il les pratiquait, Bolan avait appris à les repérer de très loin, il avait parfaitement assimilé leurs méthodes de pensée et leur psychologie de rongeurs insatiables. Souvent, le Syndicat avait essayé d'avoir sa peau. Mais les tentatives avaient toujours procédé d'un plan mûrement réfléchi, d'une tactique concertée et orchestrée dans le détail. Jamais les *amici* n'auraient risqué de se lancer contre Bolan si cela avait pu entraîner un péril pour leur combine du moment. Pourtant, leur dernière initiative sentait l'improvisation, le coup monté à la va-vite. Pour essayer de voir clair dans cette surprenante anomalie, il fallait logiquement repartir de l'affaire McIntire et Wilkins. Ce n'était manifestement pas par simple raison de revanche qu'on lui avait tendu une chausse-trappe près d'Annapolis, mais plus vraisemblablement parce que Bolan *était sur l'affaire*, parce qu'il en était devenu brusquement l'élément nocif hautement susceptible d'en provoquer l'avortement. Et les deux hommes assassinés avaient chacun occupé un poste important dans le fonctionnement politique et l'administration du pays...

Tout en conduisant, Bolan commençait à objectiver clairement les différentes composantes de la magouille, imaginant les ramifications et les aboutissements possibles. Cela paraissait dingue mais néanmoins réalisable, surtout quand on connaissait la fantastique puissance de la Mafia et son pouvoir de corruption. En fait, ce n'était pas tellement nouveau. Ils avaient à plusieurs occasions tenté ce type d'opération... Restait la manière dont ils avaient appris son immixtion dans l'affaire. Cela sentait le soufre à plein nez. Une telle fuite mettait directement en cause la sécurité nationale.

La seconde partie du traquenard s'était accomplie à la suite du ratage d'Annapolis. Là aussi, ils avaient réfléchi vite et improvisé avec efficacité. Il y avait un cerveau qui dirigeait dans l'ombre les opérations et ce n'était certainement pas celui de Francchesi. Celui ou ceux qui tiraient les ficelles connaissaient aussi Bolan, ils l'avaient étudié. Ils avaient prévu une réaction de sa part dans un calcul ignoblement machiavélique. Ils avaient cerné son point vulnérable et l'avaient atteint dans son âme et dans sa chair. Ils s'étaient ingéniés à le faire sortir de la froide détermination qui l'avait toujours animé jusqu'alors, s'imaginant que Bolan, fou de douleur, foncerait aussitôt, aveuglé par la haine et la fureur. Ils l'avaient effectivement atteint cruellement. Seulement, la racaille réfléchissait beaucoup trop en

fonction de ses propres réactions viscérales. L'Exécuteur était certes un être humain. Avant tout. Mais sa longue pratique de la guerre de jungle et du combat de rues avait façonné en lui une seconde nature qui lui conférait des automatismes et des réflexes aptes à refouler ses sentiments au plus profond de son être quand cela s'avérait vital.

Ils l'avaient débusqué. Ils avaient manifestement tissé un filet pour le prendre et l'anéantir. Bolan était déjà entré dans leur jeu, mais il allait le poursuivre à sa manière.

Il aperçut un motel légèrement en retrait de la route, avec une cabine téléphonique sur un parking. Il y arrêta la Cutlass et se tourna vers Clara McIntire. Elle avait repris quelques couleurs et son regard s'était affermi.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

Elle ébaucha un sourire crispé.

— Un peu mieux... Mais j'ai froid.

Bolan remonta les vitres.

— Comment est-ce arrivé ?

— Je ne comprends pas vraiment ce qui s'est passé, répliqua-t-elle d'un ton hésitant. On m'a fait monter dans la voiture et... quand j'ai été dans cette maison, ils m'ont fait tout de suite une piqûre. Je... j'ai eu l'impression de me débattre dans un cauchemar.

— Qui vous a fait quitter l'immeuble de E Street ?

— C'est très embrouillé. Ma mère et moi avons été interrogées séparément dans la matinée. J'étais dans une pièce avec un homme qui me posait des quantités de questions en tapant un rapport. Et puis, un autre homme est arrivé dans le bureau... Ils ont discuté à voix basse et ensuite la discussion a ressemblé à une dispute. Tout de suite après, celui à qui vous avez eu affaire hier soir... Je ne me souviens plus de son nom...

— Patrick Stevens ?

— Oui, c'est ça... Il est venu et a demandé des explications. J'ai compris qu'il y avait eu une intervention à notre sujet.

Les mâchoires de Bolan se contractèrent.

— Continuez, dit-il. Quel genre d'intervention ?

— Quelqu'un en haut lieu avait protesté contre la détention qu'on nous imposait, à ma mère et moi... Un peu plus tard, Stevens m'a annoncé que l'interrogatoire était terminé et qu'une voiture allait venir. Il paraissait furieux, il a ajouté que c'était parfaitement stupide de la part de certains bureaucrates haut placés et qu'il y avait de gros risques de retombées sur le Bureau Fédéral.

— Quelle heure était-il ?

— Un peu plus de onze heures et demie.

— C'est une voiture officielle qui s'est présentée devant l'immeuble ?

Elle hocha négativement la tête.

— Non. Un véhicule tout à fait ordinaire. L'homme qui accompagnait le chauffeur m'a déclaré qu'il appartenait à la police et que j'allais être amenée dans un lieu sûr pour une raison de sécurité. À ce moment, ma mère n'était pas avec moi. Je me suis étonnée et on m'a répondu qu'elle allait être dirigée vers un autre endroit, toujours par sécurité et pour quelques heures seulement.

Bolan réfléchit un instant, puis laissa tomber doucement :

— Qu'est-ce que vous ne me dites pas, Clara ?

Elle eut un petit spasme nerveux.

— Comment cela ?

— Qui protégez-vous ?

— Mais je ne... Je vous assure...

— O.K. ! Comme vous voulez, mais vous jouez un jeu dangereux. Êtes-vous complètement inconsciente ou simplement idiote ?

Elle baissa la tête et s'enferma dans le mutisme. Bolan se glissa hors du véhicule, l'aida à descendre et la conduisit à la réception du motel où il demanda une chambre. L'employé lui adressa un clin d'œil complice en lui tendant la clé et en empochant l'argent de la location.

— La 18, annonça-t-il.

Bolan passa devant elle pour inspecter la chambre, lui remit la clé dans les mains, puis la regarda dans les yeux.

— Je dois repartir, Clara. Enfermez-vous à double tour et attendez qu'on vienne vous chercher.

— Ce ne sera pas vous ? s'étonna-t-elle.

— Non. Quand vous entendrez mentionner « La Mancha », vous pourrez laisser entrer la personne. N'ouvrez en aucun autre cas. Êtes-vous d'accord ?

— J'ai confiance en vous, Phoenix.

Il lui adressa un sourire un peu triste.

— Phoenix est mort. Ne cherchez pas à comprendre, réfléchissez plutôt à ma question.

Déjà à moitié engagé dans l'encadrement de la porte, il lança sans se retourner :

— Et trouvez la bonne réponse.

Puis, tandis que la serrure se verrouillait derrière lui, il se dirigea vers la cabine du téléphone et composa le numéro du Relais Blackstone.

— M. La Mancha, réclama-t-il au réceptionniste.

Un dé clic annonça qu'on le passait sur un autre poste.

— Oui, c'est La Mancha, fit la voix de Léo Turrin. Je me demandais comment te prévenir et je n'osais plus espérer un appel de ta part. Tu avais raison, Mack. La sale blague vient d'ici.

— Une taupe ?

— Pas exactement. Hal commençait à se méfier, il n'en a parlé à personne du service, mais il a appelé Gadgets en urgence. Il est arrivé par avion il y a une demi-heure, avec du matériel de détection. On a une fréquence en trop sur le bloc d'émission. Tu vois ce que ça signifie...

Bolan voyait parfaitement. Il répliqua :

— A-t-on une idée de l'installateur ?

— Non, mais Hal fait des recherches, et crois-moi, il n'a pas l'intention de traîner. D'après les mesures de Gadgets, le piratage proviendrait d'un module qui aurait été changé dans le circuit électronique, un traficotage de spécialiste.

— A-t'il déjà bloqué le circuit ?

— Pas encore. Ce serait peut-être une bonne chose qu'on laisse tout en état pour l'instant. On pourrait se servir du bidule pour intoxiquer ceux qui tendent l'oreille.

— C'est ce que j'allais suggérer, acquiesça Bolan. Maintenant, je voudrais que tu m'expliques ce qui se passe du côté des McIntire.

La voix de Turrin baissa d'un cran et se fit étouffée :

— J'allais y venir. Là aussi, il y a un os. Une grosse légume est intervenue pour faire relâcher la fille. Stevens nous a alertés, mais il n'y a rien eu à faire. La protestation a été adressée à la direction fédérale.

— Officieusement, je suppose ?

— Évidemment. Il paraît que ça émane de la Grande Maison...

— Redis-moi ça, Léo...

— Tu as bien entendu. Ça vient de la Maison-Blanche. Hal a immédiatement contacté les services de sécurité de W.H., et on lui a répondu carrément que ses protestations n'avaient aucune valeur, que l'Homme de Pierre était dessaisi de cette affaire et qu'il ne fallait plus y toucher. Ça correspond à ce qu'on lui a déjà signifié à la conférence et je suppose qu'on doit s'attendre maintenant à des repréailles.

— Et Joanna McIntire ? fit Bolan en tâtant dans sa poche le carnet en cuir qu'il avait dérobé dans l'appartement de Salenzi.

Turrin devait allumer une cigarette car on entendit un petit bruit de grésillement.

— Eh bien, bizarrement, les consignes ne la concernaient pas. On l'a tout de suite fait transférer ici. Je veux dire à...

— C'est pour le moins paradoxal, tu ne trouves pas ?

— Ouais. Je pense à une grosse embrouille. Heu, dis Mack, où en es-tu ?

Bolan garda le silence, réfléchissant aux nouvelles données du problème. Des noms défilèrent dans sa tête, des visages, et aussi le résumé des récents événements.

— Mack ?

— J'ai récupéré la fille McIntire, dit-il enfin. Elle se trouvait dans une situation assez désagréable.

— Je ne pige pas bien.

— Dans une voiture de la Mafia. Et pas tellement consentante.

Turrin laissa échapper une exclamation, puis il siffla doucement.

— Merde ! Te rends-tu compte de ce que ça...

— Très bien, Léo. Par ailleurs, il y aura certainement d'autres surprises.

— Attends !... Il se pourrait qu'elle ait été interceptée en cours de route ou qu'il y ait eu une méprise.

— Tu parles ! ricana Bolan.

— Bon Dieu, c'est vachement grave.

— Il va falloir que tu la récupères au plus vite ou que tu envoies quelqu'un de confiance. Elle ouvrira dès qu'elle entendra « La Mancha ».

— Je vais y aller moi-même, Mack. Ça sent trop le brûlé.

Bolan lui indiqua l'adresse du motel. Turrin enchaîna :

— Si ce que tu penses est vrai, ni Hal ni ses relations ne pèseront lourd dans la partie finale.

— À moins que je puisse foutre en l'air le gros gueuleton. Je suis assez bien parti pour ça. Au fait, Grimaldi est en *stand-bye* ?

— Il attend que tu lui fasses signe, Mack. Il a été salement remué par toute cette merde.

— Alors, rends-moi service, demande-lui de louer un zinc et de se tenir prêt à foncer. Il y a un terrain d'aviation civil juste à côté d'Antietam, où il pourra se tenir en alerte. C'est sur la rive droite du Potomac.

— Je connais, répliqua Turrin. Quel genre de taxi tu veux ?

— Un tranel de reconnaissance, quelque chose qui passe inaperçu.

— Okay. C'est tout ?

— Pour l'instant, oui. Si... Au cas où l'opération se finirait mal, Hal trouvera un paquet à son nom en poste restante d'Union Square. La comptabilité et les coordonnées d'une partie du réseau de came. C'est pas grand-chose, mais ça pourra toujours justifier un coup de projecteur. Maintenant, je taille la route, Léo.

— Hé ! Comment on peut te joindre ?

— C'est moi qui reprendrai le contact. En cas d'urgence et à portée radio, appelle-moi sur le canal 52.

— Entendu. Heu... Officieusement, Hal te souhaite bonne chance. Il dit aussi que tu fasses gaffe à ta carcasse.

Bolan sourit à l'appareil et sortit de la cabine. Il reprit place au volant de la Cutlass. Avant de démarrer, il relut la liste remise par Turrin, cocha quatre lignes au crayon. Quatre nouvelles cibles dans

son collimateur. Mais auparavant, il avait à rendre une petite visite à un certain lieu de plaisir de la 14^e rue.

Au nord-ouest et à une centaine de kilomètres de Washington, entre la chaîne des Appalaches et les Blue Ridge Mountains, un club de ball-trap avait fermé ses portes à sa clientèle privée habituelle. Les membres en avaient été informés téléphoniquement la veille. Le terrain s'étendait sur une quinzaine d'hectares de bois et de clairières, en bordure de la rivière Shenandoah à environ quinze kilomètres du confluent avec le fleuve Potomac. Un grand chalet en bois de pins tenait lieu de club-house, de bureau et de réserve, implanté près d'une petite plage de galets dans un coude de la rivière. De beaux parcours de tir serpentaient à travers la végétation, jalonnés de fosses pour le lancement des pigeons d'argile et de maisonnettes également en bois qui servaient à entasser du matériel.

Un chemin de terre de près de huit cents mètres permettait l'accès au club, fermé en amont par une barrière gardée par deux hommes chargés de refouler les éventuels curieux. À part cette présence, les lieux paraissaient déserts. Pourtant, une trentaine de soldats de la Mafia s'y étaient rassemblés, venus par petits groupes tôt dans la matinée. Dix autres étaient disséminés à la périphérie du terrain, plus encore une douzaine qui avaient été cantonnés dans une propriété appartenant à Giorgio Francchesi à une distance relativement proche sur la route de Winchester. Environ un tiers seulement étaient des *mafiosi* en titre, le reste avait été recruté au pied levé parmi la pègre locale. Les véhicules qui les avaient amenés stationnaient sous le couvert des arbres.

Giorgio Francchesi, quatre de ses lieutenants et Crazy Joey Giliotti tenaient un briefing dans le club-house. Celui qui était responsable de la troupe régulière se nommait Franck Lucchese, un type de trente-huit ans qui suivait Giorgio depuis cinq années. Il avait un torse énorme, un cou de taureau et des mains gigantesques. Jeff Cosimo, par contre, était grand et maigre avec un profil d'oiseau de proie. Il avait la charge de douze contractuels. Le troisième homme était Vito Benzetti, dit « Le Craps » pour la raison qu'il avait été surveillant de casino à Las Vegas avant d'être intégré au staff de Francchesi. Il était de taille moyenne, trapu, avec des yeux charbonneux toujours en mouvement. Le dernier des quatre lieutenants répondait au pseudonyme de « Bad Johnny », alias Mario Giovanni Anglesi. Il avait été l'une des terreur de Brooklyn une huitaine d'années auparavant, quand la *Commissione* avait décidé des mesures de répression à l'encontre des proxénètes qui refusaient de payer la taxe de protection. D'où son surnom de « Mauvais Johnny ».

Enfin, un autre personnage participait également à la réunion : Max « Le Tacticien » Mantegna, délégué par Sammy afin de superviser et

d'assurer la coordination de l'opération anti-Bolan. Il avait un visage froid et calculateur et savait distribuer des avis autorisés quant aux façons dont on devait organiser des moyens tactiques. Mantegna était arrivé une heure plus tôt à bord d'un hélicoptère qui avait été placé sous le couvert d'un bosquet d'arbres.

C'était Francchesi qui parlait :

— Tout le monde est maintenant à pied d'œuvre. Aux dernières nouvelles, l'affaire se présente bien. Il va falloir dire à vos hommes qui est celui qu'on attend. Franck...

Franck Lucchese haussa imperceptiblement ses énormes épaules.

— Pour moi, y a pas de problème. Mes gars sont sûrs. Mais je me demande comment les contractuels vont réagir quand on va leur apprendre que Bolan va s'amener.

— Comment sont-ils, Jeff, Vito ?...

Ce fut Vito Benzetti qui répondit le premier :

— Les types qui sont avec moi ont fait leurs preuves. Ils sont tous prêts à faire beaucoup pour ce qu'on leur paye.

— Pareil pour moi, affirma Cosimo. Je ne les ai pas recrutés n'importe comment, ce sont des durs.

— De combien sera la prime ? questionna Bad Johnny. Il est temps d'en parler.

Le regard de Giorgio se posa tour à tour sur chacun de ses lieutenants.

— Le contrat représente cinq cent mille dollars, annonça-t-il avec une certaine emphase. Deux cent mille à répartir entre chacun des hommes dès la fin de l'opération, plus cent mille pour l'équipe qui aura réussi à coincer le Fumier, et encore cinquante mille qui seront versés en prime spéciale au soldat qui ramènera sa tête. Le reste ira à la caisse provisionnelle.

— Sans distinction ? fit Lucchese. Même les extras y auront droit ?

Giorgio émit un ricanement :

— Je crois qu'on peut faire confiance à nos soldats pour assurer le coup avant les autres. Bon, des questions ?

— Qui coordonnera l'opération ? dit Vito « Le Craps ».

— Max est là pour ça. Je pense qu'il a quelques mots à vous dire.

Max Mantegna était assis sur un haut tabouret, près du bar du club-house. Il s'éclaircit la voix, commença :

— Dites-vous tous que cette opération ne doit pas et ne peut pas rater. Nous avons des moyens, un armement important et une troupe suffisante. Dans dix minutes, vous aurez à emmener vos forces sur le lieu de l'action et à les répartir exactement comme ça a été convenu. Chacun de vous a bien la topographie en tête ?

Il y eut des signes affirmatifs. Mantegna poursuivit :

— La seconde équipe sera placée autour de la baraque comme s'il

s'agissait d'un simple cordon de protection. Il faut que ces gars soient visibles sans que ça paraisse être fait ostensiblement. La troisième équipe occupera la maison. Il faut que chaque fenêtre soit contrôlée par un homme armé. La première et la quatrième se déploieront sur un large cercle distant d'au moins deux cents mètres du centre. Il y aura des talkies-walkies en conséquence pour assurer la liaison entre les groupes. Chaque élément de ce cordon périphérique sera planqué et bien planqué. C'est surtout ça qui est important. Vu ?

De nouveau, les hommes présents hochèrent la tête.

— Le piège consistera à laisser pénétrer Bolan à l'intérieur du cercle invisible pour qu'il puisse s'approcher de la ligne de sécurité placée en évidence. Au signal, cette ligne se disloquera pour s'éparpiller sur la position retranchée qui a été prévue, à l'opposé de la baraque. C'est à ce moment que le cordon extérieur se resserrera à toute vitesse sur la cible. Bolan sera pris entre deux feux. Je suppose qu'il n'y a pas besoin de vous faire un dessin pour la suite...

— Qui donnera le signal ? intervint Benzetti.

— Bolan lui-même, sourit Mantegna. Vous ne risquerez pas d'ignorer qu'il sera dans la place quand il déclenchera son attaque.

Benzetti insista :

— Mais si c'était pas le cas ? Je veux dire qu'il paraît... enfin, qu'il a souvent bouzillé beaucoup de monde sans qu'on puisse l'entendre approcher. C'est pas un type normal. J'ai entendu dire qu'il est aussi silencieux qu'une ombre quand il lance un de ses blitz.

— Ne fais pas un mythe de ce type, railla Mantegna. Son seul avantage a toujours été d'attaquer à la surprise, quand personne ne s'y attendait. Cette fois, chacun sera sur ses gardes. Je répète que l'élément fondamental du plan...

Il parut se délecter un instant avec sa phrase, enchaîna :

— L'élément fondamental sera constitué par la ligne extérieure d'assaut qui sera totalement invisible. Une cinquantaine de mètres de distance entre chaque homme est un bon calcul. Personne ne devra bouger avant le signal. De plus, Bolan n'aura aucune possibilité de se replier quand il comprendra qu'il s'est fait baisser. À supposer qu'il réussisse à battre en retraite, ce qui est invraisemblable, une voiture avec cinq gars armés de P.M. lui barrera la seule issue praticable par la route. Quant à la rivière, s'il lui prenait l'envie de tenter de foutre le camp par là, nous avons un bateau qui sera camouflé en aval et qui viendra prêter main-forte à trois autres tireurs embusqués en aval sur la rive. Je dis que le plan est parfaitement au point et je compte sur tout le monde pour respecter les consignes. Bolan ne s'en sortira pas. Pas d'autres questions ?

Personne ne répondit.

— Bon, alors commencez à prendre vos positions et n'utilisez les

moyens radio qu'en cas de nécessité absolue. Allez-y !

Les lieutenants acquiescèrent et sortirent du club-house. Giorgio s'approcha du téléphone posé sur le bar tandis que Giliotti le rejoignait.

— Suppose que le salaud ne vienne pas, suggéra Crazy Joey. Qu'il se doute qu'on lui tend un piège et...

— La ferme, Joey ! répliqua nerveusement Francchesi. Il viendra, je peux te l'affirmer.

Son mouvement d'humeur correspondait à la trouille viscérale qui le tenaillait sournoisement depuis qu'il avait accepté les exigences du Conseil. En aucun cas, il n'aurait envisagé de laisser entendre à son tueur en chef qu'il n'était nullement certain de l'issue finale. Le plan était pourtant sans faille, ses hommes tous conditionnés pour vouloir la peau du Grand Fumier et l'obtenir, mais les doutes continuaient d'assaillir Giorgio. Paradoxalement.

Il devait faire confiance aux *hit-men*, tous triés parmi les meilleurs, ainsi qu'à ses lieutenants qui connaissaient bien la musique.

Il appela Sammy qui répondit aussitôt depuis sa confortable villa de Manassas.

— Sammy ? Bon, tout est en place, annonça-t-il.

— Tant mieux, répliqua le gros bonnet du Conseil. Les autres sont impatients d'avoir des nouvelles.

— Dis-leur que de mon côté l'affaire est virtuellement réglée. J'ai eu des échos au sujet de qui tu sais. Il s'excite dur. Depuis son coup à Georgetown, il a fait des dégâts dans un de mes relais au nord de la ville. Il faut s'attendre à ce qu'il sème encore sa paille.

— Il fouine partout, hein ?

— Ça en a tout l'air.

— Tu as bien fait passer les informations, Giorgio ?

— N'aie aucune crainte. J'ai fait balancer ça comme s'il s'agissait d'indiscrétions de la part de mes hommes.

— Okay. Tiens-moi au courant, fit la voix rauque et vulgaire de Sammy. L'autre mec, il est là où il faut ?

— Dans la maison, comme appât supplémentaire. J'ai aussi lâché suffisamment d'informations à son sujet et le grand cinglé est peut-être déjà au courant. Par contre, ce qui m'emmerde, c'est que je n'ai pas de nouvelles des types que j'ai envoyés dans la 14^e rue.

— Tu veux parler des mecs chargés de te ramener la fille ?

— Bien sûr.

— Moi, oui, répliqua Sammy d'un ton ennuyé et avec un retard.

— Comment ça ?

— Je crois que ça correspond. J'ai appris qu'il y a eu un incident à la sortie de la ville. Un accident, plutôt.

— Quoi ?

— Ben... Merde, je t'explique que la bagnole que tu as envoyée a été stoppée.

— Est-ce qu'il s'agit de la personne à laquelle on pense ? questionna nerveusement Francchesi.

— Ça m'en a tout l'air. Les quatre ne peuvent plus répondre. Tu y es ?

— Ouais. Ouais, je comprends. Et la passagère ?

— J'attends des nouvelles par la bande. Je dois voir quelqu'un qui pourra me renseigner. Je te rappellerai.

— Attends !... Sammy, je...

Mais Sammy avait raccroché. Francchesi reposa l'appareil et s'appuya des deux mains sur le comptoir.

— Des ennuis ? fit Giliotti qui venait de remarquer sa mine contrariée.

— C'est rien, Joey. Un contretemps de rien du tout. Appelle les hommes qui sont venus avec nous et dis-leur d'ouvrir les yeux.

CHAPITRE VII

Après un examen attentif des abords de l'immeuble, Mack Bolan atteignit le petit parc en façade qu'il franchit d'un pas décontracté et sonna à la belle porte en bois vernis. Il était vêtu d'un costume gris sombre en tweed et avait placé un mouchoir de couleur dans la pochette supérieure de sa veste. Il se tint de face, pensant qu'on allait l'observer à travers le *fish-eye* du battant, la tête penchée et rajustant le nœud de sa cravate. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit. Une femme d'une trentaine d'années au visage agréablement maquillé apparut dans l'ouverture. Elle avait déjà un sourire stéréotypé de bienvenue. Bolan rendit le sourire. Puis l'expression de la femme changea rapidement. Ses traits se contractèrent. Elle eut un subit mouvement pour refermer le battant et ouvrit la bouche comme pour crier. Une poussée contre le portail la rejeta en arrière. Dans son élan, Bolan l'écarta d'un bras en dégainant son Beretta qu'il braqua sur le gorille dont la masse fonçait déjà à sa rencontre. Il y eut un chuintement rauque et le front du gros type s'agrémenta d'un troisième œil sanglant. Il fit encore quelques pas puis s'effondra lourdement sur un guéridon supportant une statuette en marbre qui tomba et se fracassa sur le carrelage. Un large escalier tournant partait à l'extrémité du hall vers les étages... Bolan referma la porte d'entrée, donna un tour de clé puis mit celle-ci dans sa poche sans cesser de surveiller la cage d'escalier. La femme était restée adossée au mur contre lequel elle avait été projetée, paraissant pétrifiée, les yeux écarquillés sur le cadavre. Son menton s'agita d'un tremblement.

— Merde !... merde ! fut tout ce qu'elle parvint à articuler.

Puis elle regarda Bolan comme s'il avait été le diable en personne.

— Je ne vous veux pas de mal, dit-il d'une voix basse. Il y a d'autres types, ici ?

Machinalement, elle leva les yeux vers l'escalier. Une voix de femme parvint de l'étage.

— Qu'est-ce qui se passe, Kate ?

— Répondez, souffla Bolan.

Elle prit une inspiration, acquiesça de la tête et lança :

— C'est rien ! Le guéridon est tombé, remonte !

L'attrapant par un bras, il la poussa devant lui dans l'escalier.

— Tenez-vous tranquille et tout se passera bien, conseilla-t-il. Où sont les types ?

Sa voix s'était raffermie :

— Je sais qui vous êtes.

— Ce serait mieux que vous coopériez. Où sont les *amici* ?

Ils allaient déboucher sur le palier. Elle s'arrêta devant lui, hésita un court instant et chuchota en faisant une grimace crispée :

— Il y en a deux sur ce palier, au fond. Un autre au second étage avec une nouvelle.

— O.K., conduisez-moi.

Elle le précéda dans le couloir. Une porte s'ouvrit sur une fille simplement vêtue d'un déshabillé transparent qui disparut presque aussitôt par une autre porte. Bolan avait dissimulé le Beretta le long de son corps. Ils marchèrent jusqu'à l'extrémité.

— C'est ici, murmura-t-elle d'un ton mauvais en désignant une porte.

— Ouvrez.

Elle fit docilement ce qu'il lui demandait. Bolan continua de repousser le battant d'un coup de pied, fit un pas dans la chambre. Les deux hommes qui étaient en train de jouer aux cartes, assis de chaque côté d'une table, n'eurent pas le temps de comprendre ce qui leur arrivait. Le plus proche encaissa une balle silencieuse dans la tempe et s'affaissa doucement sur le côté. Son comparse avait la tête baissée sur son jeu. Il la releva en entendant le bruit de la porte, ouvrit tout grands les yeux pour apercevoir la brève flamme rageuse jaillie de la gueule du Beretta et ce furent ses dernières impressions. La balle chemisée de cuivre lui écrasa le nez et ressortit par sa nuque. Dans un spasme nerveux, ses bras battirent frénétiquement l'air et les cartes s'envolèrent dans la pièce.

Bolan referma le battant sans le claquer. À côté de lui, la femme se comprimait l'estomac d'une main, ses yeux s'étaient brusquement rougis.

— Pourquoi faites-vous ça ? fit-elle entre deux hoquets.

— Parce qu'il faut bien que quelqu'un le fasse, répondit froidement l'Exécuteur. Montrez-moi le dernier.

— Je ne crois pas que je pourrai monter jusque là-haut, j'ai envie de...

— Respirez un coup et ça ira mieux.

Elle respira plusieurs fois, souffla bruyamment et lui jeta un regard pitoyable.

— Vous êtes complètement cinglé ! affirma-t-elle. Vous sortirez peut-être de cette maison, mais vous n'irez pas loin.

— Vous croyez ?

— Certainement pas. Je pense que vous savez qui est le patron de cet hôtel.

Bolan eut un sourire cruel.

— C'est bien pour ça que je suis venu. Allez, Kate chérie, passez devant et continuez à coopérer.

Elle lui jeta un regard mauvais et l'entraîna vers l'étage supérieur. Dès qu'elle lui eut désigné une porte, il la prit par l'épaule et la fit pivoter en disant :

— Maintenant, faites sortir toutes les filles et rassemblez-les en bas rapidement.

— Il y a des clients ! protesta-t-elle.

— Dites-leur qu'ils finissent chez eux.

— Salaud !

Il lui envoya une claque sur les fesses, l'expédia en direction de l'escalier puis, sans plus s'occuper d'elle, il s'introduisit dans la chambre. Sur un grand lit avec des draps roses, une fille recevait l'assaut syncopé d'un type en pleine action. Ce fut elle qui la première s'aperçut de la présence étrangère. Elle écarquilla les yeux, se raidit, tandis que son partenaire qui se tenait sur elle continuait de la besogner farouchement. Un instant plus tard, il cessa son mouvement et maugréa :

— Tu vas bouger un peu, espèce de conne ! Si c'est comme ça que tu arranges les clients...

Subitement, il eut conscience que quelque chose ne tournait pas rond, suivit le regard de la fille et se figea.

— Qu'est-ce que... s'exclama-t-il.

Puis il fit un bond hors du lit pour se précipiter sur un pistolet engagé dans un holster sur le dossier d'un fauteuil. Il y eut un tousotement bref et le holster fut arraché du dossier et projeté à plusieurs mètres.

— La prochaine est pour ta carcasse, annonça l'ordure qui le braquait et s'avavançait tranquillement vers lui. Qui es-tu ?

Il se cacha le sexe des deux mains et lui balança un regard plein de haine.

— Je t'ai posé une question, dit Bolan en pointant ostensiblement le Beretta vers la partie intime de l'individu.

— Kent...

— C'est tout ?

— Kent Mason ! cracha le truand avec hargne.

— Ce serait pas plutôt Masoni ?

Bolan s'adressa à la fille :

— Prenez vos habits et sortez !

Elle ne se fit pas prier. Raflant au passage un slip et un soutien-gorge, elle quitta la pièce à reculons comme si elle craignait que le Beretta ne se retourne sur elle. Bolan referma la porte d'un coup de pied.

Le maquereau était toujours debout près du fauteuil dans une position ridicule.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Vous n'êtes pas un flic...

— Le jeu est très simple. Je pose des questions et tu réponds. Tu y es ?

— Allez vous faire foutre !

— Désolé que tu le prennes comme ça, vieux. Et je n'ai pas beaucoup de temps pour parler.

La main gauche de Bolan venait de sortir de sa poche. E lança un objet qui scintilla une fraction de seconde avant de tomber sur le coussin du fauteuil.

— Prends-la !

L'autre le regarda sans comprendre, fixa ensuite l'objet rond et plat puis tendit mécaniquement un bras pour s'en saisir, dévoilant une partie de son sexe. Ensuite, ses sourcils se rejoignirent sur son front.

— C'est une médaille, commenta-t-il idiotement.

Soudainement, il devint blême.

— Putain de merde ! Vous... vous...

— Tu réponds ou tu crèves, prononça l'Exécuteur d'une voix dangereusement douce.

— Bon Dieu, oui ! fit l'homme nu tremblant brusquement de tous ses membres. Je ne veux pas... Demandez-moi ce que vous...

Un brouhaha confus passait à travers la porte. Bolan entendit des exclamations, des bruits de pas et quelques cris étouffés.

— Première question : où trouve-t-on Giorgio Francchesi ?

— He ben... chez lui, c'est à...

— Négatif. Où est-il *maintenant* ?

— Je crois, attendez, je sais qu'il y a...

— Un bruit qui court, coupa Bolan avec un sourire glacial. Dépêche-toi de le rattraper.

— Ouais. Il y a une réunion dans une baraque à lui. C'est près de la rivière Shenandoah... Pas loin de Harpers Ferry.

— Fais encore un effort.

— Ça s'appelle... Merde ! Heu, Silver Fish. J' crois, oui.

— T'es sûr ?

— Ben, oui.

Kent fixait craintivement la gueule sinistre du Beretta d'où pouvait jaillir la mort à chaque fraction de seconde. Mais ce qu'il redoutait encore plus que la vision du pétard, c'était les yeux du cinglé. Des yeux d'acier, froids comme une portion de banquise et qui n'avaient pas cillé une seule fois depuis qu'il était entré.

— Parle-moi de Tommy Anders, poursuivit Bolan.

— Ça me dit quelque chose...

— Tu as intérêt.

— C'est un ami à vous ?

— Contente-toi de répondre et sois précis.

— Eh bien, je sais que quelqu'un de chez nous s'en est occupé. Je

crois savoir qu'il a été emmené dans cette maison. Celle du patron.

— Tu sais qui est ce type ?

— J'ai entendu dire que c'est un fouineur, peut-être un journaliste ou un privé, j'en sais pas plus.

— Tu pourras dire à Giorgio que c'est un fédé.

— Hé ! C'est pas vrai ? Il aurait pas été faire une pareille connerie !

— Faut croire qu'il a de bonnes raisons. Tu peux prendre tes fringues et te tirer.

— Je peux ?

— N'attends pas que j'aie changé d'avis.

Le truand attrapa ses vêtements par terre, partit exactement comme l'avait fait la fille un peu plus tôt, à reculons, le tas d'habits serré contre son ventre. Bolan sortit tout de suite après, il jeta la clé de la porte d'entrée.

— Fais-moi sortir tout le monde, je vais foutre le feu à la maison, annonça-t-il.

Il n'y avait plus personne à l'étage. Par contre, des pas martelaient encore le palier du premier et le rez-de-chaussée était envahi par une foule excitée. Des exclamations et des plaintes fusaient de partout. Une voix d'homme protestait avec véhémence. Un autre prétendait qu'il était capable de créer des ennuis aux patrons de l'établissement, et qu'il allait sûrement le faire.

Bolan commença à visiter les chambres, ouvrant les portes à la volée, mais ne découvrit rien de spécialement intéressant. Le claque ressemblait à un claque, sans plus. Il descendit au premier, bousculant au passage une fille à moitié nue qui jaillissait d'une chambre et qui l'insulta. Une autre était à genoux à la sortie du couloir. Elle avait dû tomber et considérait d'un air navré l'ongle qu'elle s'était cassé. Il pensa qu'elle était droguée ou qu'elle avait bu.

— Descendez ! ordonna-t-il sèchement.

— Y a pas le feu, répondit-elle en le fixant d'un œil étonné.

— Si, justement. Ça va cramer.

Elle gloussa comme si elle avait entendu quelque chose de très drôle. Il dut l'empoigner et la pousser en direction de l'escalier, puis il s'élança au fond du couloir en continuant d'ouvrir les portes. La dernière était fermée à clé. Il vida le reste de son chargeur dans la serrure, le remplaça par un nouveau et fit sauter le battant. C'était une grande chambre meublée plus luxueusement que les autres. Le lit était à baldaquin. Des tentures roses recouvraient presque tous les murs. Il les arracha l'une après l'autre, finit par découvrir un minuscule appareil d'écoute dissimulé sous une tringle, celle-ci faisant vraisemblablement office d'antenne émettrice. À la tête du lit, un grand miroir était entouré d'un cadre de style. Il le fracassa d'une balle et préleva un fragment de verre brisé. C'était de la glace sans

teint. Derrière le miroir, une caméra vidéo était orientée en légère plongée sur le lit, de façon à pouvoir prendre dans son champ les ébats amoureux qui devaient s'y accomplir, le premier plan étant les visages des partenaires occasionnels.

Voilà qui confirmait certaines de ses hypothèses. Restait maintenant à mettre la main sur les clichés ou les cassettes vidéo. Les chances étaient quasiment nulles de les trouver dans la maison.

Il s'empressa de revenir dans une chambre centrale, mit le feu à un rideau, attrapa un flacon de parfum sur une table de nuit, le déboucha et le lança au pied des flammes. Après avoir recommencé la même opération dans deux autres pièces, il ouvrit une fenêtre et sauta dans une cour sur l'arrière de l'immeuble. Puis il franchit un portail vétuste, passa sous un porche et disparut dans une voie parallèle à la 14^e rue.

Giorgio Francchesi ne tarderait pas à être mis au courant. C'était ce que souhaitait l'Exécuteur.

La Buick accidentée n'avait pas encore été dégagée de la position qu'elle occupait, à cheval sur la chaussée et le trottoir. Un peu plus tôt, deux ambulances étaient venues prendre en charge les cadavres, Il y avait du sang partout, sur le mur de l'immeuble, dans le caniveau et sur la borne d'incendie percutée par le véhicule. Le siège du conducteur était également souillé de sang, de matière cervicale, et quelques débris d'os étaient incrustés dans l'étoffe du dossier.

Une voiture de police stationnait sur les lieux du sinistre. Un flic en uniforme était en train de prendre des notes sur une feuille de constat tandis qu'un autre en civil passait un message sur la radio de bord. Deux autres uniformes s'efforçaient de tenir à distance les curieux qui s'étaient agglutinés dans la rue. Le sergent Drake terminait son rapport quand une voiture banalisée stoppa contre le trottoir. Un homme grand et costaud en costume sombre en descendit et s'approcha de la Buick.

— Bonjour capitaine, dit Drake en rejoignant l'arrivant. C'est un sacré rodéo qui s'est passé ici. Une vraie boucherie.

— Quand est-ce arrivé ? questionna le capitaine de police Michaël Curry.

— Il y a un peu plus de trois quarts d'heure. Selon des témoins, c'est un homme seul qui aurait fait ça. Quatre morts en quelques secondes...

— Un seul type ? grogna Curry.

— Les témoignages se recourent. Il y aurait eu une poursuite. Une voiture grise pilotée par un homme en imperméable a d'abord heurté la Buick par l'arrière et l'a ensuite projetée sur le côté de la chaussée. Deux femmes étaient à leurs fenêtres quand ça s'est produit. Elles affirment avoir vu l'agresseur bondir de son véhicule et mitrailler aussitôt les occupants de la Buick avec un énorme pistolet. Selon elles,

l'affrontement n'a duré que quelques secondes, dix tout au plus, depuis la collision. L'agresseur s'est ensuite approché du véhicule et en a sorti un grand paquet qui semblait peser assez lourd. Une sorte de rouleau recouvert d'une couverture ou d'une bâche, les témoignages sont assez évasifs à ce sujet. Un homme qui sortait à cet instant de son immeuble pense qu'il pourrait s'agir d'un corps. Puis... il a transporté le paquet dans sa propre voiture et s'est éloigné vivement. Ce sont à peu près les seuls éléments que l'on connaisse pour le moment.

— Les morts ont-ils pu être identifiés ? fit Curry.

— Deux d'entre eux possédaient des licences d'enquêteurs privés, les autres seulement des cartes normales. Ils étaient tous armés, en tout cas.

Le sergent alla prendre dans la voiture de police une pochette en plastique contenant les documents énumérés, qu'il présenta à Curry. À cet instant, la radio émit un appel. Drake se précipita sur l'appareil, échangea quelques phrases et revint près du capitaine.

— Le central signale un autre attentat au nord de la 14^e rue, annonça-t-il. Il y a plusieurs tués par balles et un immeuble est en feu.

Curry empocha les documents, lâcha d'un ton sec :

— Faites-moi parvenir votre rapport à mon bureau, sergent. Je veux que ça passe en priorité à la section homicide.

— Entendu. Est-ce qu'il faut aussi alerter le Bureau Fédéral ?

— J'aviserai. Tenez-moi immédiatement au courant si vous trouvez d'autres indices.

— Vous pensez que cette affaire pourrait être liée à ce qui s'est passé ce matin à...

— Ça se pourrait, fit évasivement Curry.

Sans ajouter un mot, il pivota, rejoignit le véhicule qui l'avait amené et démarra aussitôt.

Drake le regarda s'éloigner puis considéra pensivement les taches de sang sur la chaussée.

— Un homme seul, murmura-t-il pour lui-même. Comment un sacré type isolé a-t-il pu faire un tel carnage...

CHAPITRE VIII

L'un des principaux atouts de Mack Bolan dans la nouvelle guerre qu'il avait entreprise contre la Mafia était sa grande mobilité et sa rapidité d'action. D'aucuns, parmi les services de police qui s'étaient occupés de son cas et les *mafiosi* rescapés de ses nombreux assauts, pensaient que l'Exécuteur n'était qu'une sorte de robot destructeur conditionné pour tuer et seulement animé par une haine sanguinaire. C'était faux. Bolan réfléchissait toujours soigneusement avant chaque opération. Il cherchait d'abord à connaître un maximum de renseignements sur ses ennemis, les examinait méticuleusement, repérait le terrain, prévoyait une voie de repli, puis il lançait son attaque. Il blitzait. Ce n'était qu'à cet instant particulier et généralement très bref qu'il devenait véritablement une machine de guerre. Parce qu'il savait très bien qu'il ne pouvait à la fois opérer une action de combat et se préoccuper de la conduite à tenir devant l'adversaire. Et lorsqu'il avait à improviser devant une situation, il le faisait d'instinct. Il y était préparé de longue date.

Donc, Bolan arrivait comme la foudre dans une place ennemie, accomplissait son blitzkrieg, disparaissait aussi soudainement qu'il s'était annoncé, pour engager un autre combat dans une zone souvent éloignée de la précédente et en tout cas là où l'adversaire s'y attendait le moins. Ce *modus operandi* n'était pas seulement un gage de succès de ses assauts. C'était aussi et surtout une affaire de survie. Car Bolan avait fermement l'intention de mourir le plus tard possible et mettait toutes les chances de son côté afin que ce ne fût pas de la main d'un tueur de la Cosa Nostra.

Mais en la circonstance présente, la situation s'avérait quelque peu différente. Il devait adapter sa tactique à celle que la Mafia avait mise au point pour le prendre. Il était manifeste qu'on avait élaboré un plan d'action susceptible, étape par étape, de le diriger dans un cheminement dont l'aboutissement se situait sans nul doute en un point précis des Blue Ridge Mountains. Il en avait une conviction à la fois réfléchie et instinctive. Jusqu'ici, il avait rencontré une force d'opposition pratiquement nulle. Ce défaut de réaction était invraisemblable de la part des *amici* qui auraient dû au contraire fortifier immédiatement leurs positions et lancer des équipes de tueurs après lui, ainsi que cela s'était invariablement produit dans le passé.

Le piège se situait en dehors des murs de la capitale fédérale. On le lui avait présenté sous la forme d'un monstrueux défi en abattant l'un des êtres qu'il chérissait le plus au monde. Il lui fallait entrer dans le

jeu ignoble, faire ce qu'on attendait qu'il fasse et donner le change. Laisser croire aux têtes pensantes qu'il donnait dans le panneau sans pourtant que cela fût trop ostensible. C'était une partie complexe et terriblement dangereuse. Mais Bolan ne pouvait plus reculer. Quoi qu'il eût affirmé à Léo Turrin, il avait une vengeance à assumer. Froidement. Il y avait aussi Tommy Anders dont il osait à peine imaginer le sort aux mains des tortionnaires de la Mafia, sachant trop bien de quelles atrocités ils étaient capables pour délier les langues. Il y avait également une grosse combine qu'il entrevoyait bien au-delà des habituelles affaires de la pègre américaine. Pour tout cela, il ne pouvait plus hésiter, il était forcé d'aller de l'avant. À sa manière.

À 15 h 20, Mack Bolan attaqua une agence immobilière véreuse dont George Franklin était le propriétaire en sous-main et qui figurait sur la liste remise par Turrin. L'officine était située sur Prospect Street, dans Georgetown. Il fit sortir deux secrétaires de la pièce d'accueil, enfonça la porte d'un bureau et tua les deux hommes qui s'y trouvaient. Ceux-ci étaient armés. Il leur avait laissé le temps d'empoigner maladroitement leurs pistolets avant de leur loger à chacun une balle en plein front. Il s'était livré à une rapide fouille dans les classeurs, puis avait quitté l'agence par une sortie de service. Plus tard, on s'aperçut qu'un dossier manquait à la lettre « F » dans le classeur réservé aux titres de propriété. La police arriva quatre minutes plus tard sur les lieux, mais ne put que recueillir les déclarations des secrétaires et constater les deux décès.

Auparavant, Mack Bolan avait passé un coup de fil à la Ferme de l'Homme de Pierre, informant laconiquement Harold Brognola qu'il s'apprêtait à investir une société de pompes funèbres de N Street. Cette société était également mentionnée sur sa liste, mais n'avait évidemment rien à voir avec l'agence immobilière ; elle était située à l'opposé du lieu de l'attaque, dans South-East Washington.

Une demi-heure plus tard, l'Exécuteur se trouvait dans Vermont Avenue, au nord de Logan Circle. Le même scénario que précédemment se répéta, à cette différence près que ce fut une cafétéria qui subit des dégâts. Le patron se nommait Mario Andros, c'était un personnage d'origine greco-latine, âgé de quarante-deux ans et qui servait de relais pour l'acheminement de la drogue auprès des petits revendeurs. Andros faisait ses comptes, au-dessus de la cafétéria, quand il vit la porte de son bureau voler en éclats et apparaître un homme au visage glacé et aux yeux métalliques. Il eut à peine le temps d'ouvrir un tiroir pour saisir son revolver ; une balle le cueillit à la mâchoire, une seconde lui fracassa l'os frontal et le rejeta au fond de son fauteuil dans un éclaboussement de sang. L'Exécuteur déroba un carnet d'adresses et disparut alors que des exclamations retentissaient dans son dos. Une femme qui se trouvait dans une pièce

contiguë et qui avait entendu des bruits insolites dans le bureau d'Andros s'était précipitée et commençait à hurler.

Là encore, Bolan avait contacté le Q.G. de Brognola pour lui fournir une indication sur sa cible, mais ce qu'il lui avait confié contrastait curieusement avec la réalité.

Au cours des heures suivantes, aucun autre événement semblable n'eut lieu dans la capitale dont les forces de police avaient reçu une consigne d'alerte. Des commentateurs de télévision et de radio parlèrent de ces divers attentats, précisant qu'il s'agissait sans nul doute d'une série de règlements de comptes dans le milieu de la pègre et que des enquêtes étaient dépêchées en urgence pour clarifier ces incidents pour le moins surprenants dans la grande cité administrative. Puis l'affaire de la sanglante série parut se diluer dans la routine de la bureaucratie policière. Cependant, des personnages officiels commençaient à s'agiter, des lignes téléphoniques protégées électroniquement vibraient de différentes questions, des appels s'entrecroisaient. Harold Brognola reçut l'un de ces appels. Il provenait de Spencer Bauman, le directeur adjoint du F.B.I.

— Je comprends mal vos insinuations, dit Brognola, répondant à une question, du haut fonctionnaire. John Phoenix n'est pas à Washington pour le moment, il ne peut donc être tenu pour responsable de ces incidents.

— En êtes-vous réellement sûr ? répliqua sèchement Bauman.

— Sans aucun doute.

— Pourtant, il y a des gens qui affirment l'avoir vu sur place.

— Qui sont ces gens ? rétorqua ironiquement Brognola. Peut-on les faire témoigner officiellement ?

— Ne le prenez pas de cette façon, Hal. J'ai des ordres très précis de W.H. Ce n'est pas par antipathie contre vous que...

— Mais vous ne m'êtes pas antipathique, non plus, Spencer. Vous faites votre travail et moi le mien. Je vous rappellerai dès que j'aurai du nouveau. Au fait, le délai de vingt-quatre tient toujours ?

— Miles l'a confirmé malgré les événements. Comme vous dites, on ne peut encore rien prouver.

— Merci, dit simplement Brognola en raccrochant. Il s'essuya le front, alluma sa cinquante et unième cigarette de la journée en grimaçant.

Non, John Phoenix n'était pas à Washington. Mais Mack Bolan y était. Assurément.

Vêtu d'un manteau élégant qu'il venait d'acheter dans une boutique de Watergate, Bolan fit ensuite l'acquisition d'un appareil photographique à visée réflex et équipé d'un zoom puissant, ainsi que de la pellicule et d'un film spécial sensible aux rayons infrarouges. Puis il se rendit en banlieue, laissa la Cutlass sur un parking proche

d'un marchand de voitures d'occasion auquel il acheta une jeep Cherokee Chief qu'il paya cash avec l'argent noir de la Mafia. Démonter l'émetteur-récepteur radio ne lui prit qu'un court instant, l'appareil étant fixé sous le tableau de bord par de simples clips métalliques. Il l'installa sur le gros véhicule tout terrain de même que l'antenne de gouttière.

À 18 h 30, il arriva au terrain d'aviation civil situé entre Frederick et Antietam et se rendit au bar des pilotes. Jack Grimaldi était assis devant une table, un verre de bière devant lui et examinait une carte de vol de la région. La salle était vide, à part une serveuse qui essuyait des verres derrière son comptoir. Dès qu'il vit la grande silhouetté, le pilote se leva, paya sa consommation et plia la carte qu'il empocha en rejoignant Bolan. Les deux hommes quittèrent le bar pour se diriger vers le taxi-way.

— Tu as fait vite, dit Grimaldi. Je me demandais si tu m'avais passé ton coup de fil depuis Washington.

— Le zinc ? demanda Bolan.

— Un petit Piper-cub biplace. C'est pas un appareil très récent, mais il est en bon état, j'ai vérifié. Quel est le programme ?

— Une reconnaissance. Quelques photos.

— J'ai pensé que tu pourrais avoir besoin d'armement. J'ai amené quelques joujoux avec moi.

Bolan lui glissa un paquet de billets dans la main.

— Pour tes frais, expliqua-t-il.

— Tu veux rire ? Le taxi m'a coûté seulement deux cents dollars de location, plus une caution récupérable.

— Il se pourrait que tu ne puisses pas la récupérer.

— Tu as l'intention de le casser ? sourit Grimaldi.

— Je n'en sais encore trop rien. Tout va dépendre de la façon dont les événements vont s'orienter.

— Ouais. J'ai fait une ponction dans le stock d'armement de la Ferme.

Bolan lui renvoya son sourire.

— Avec le consentement de Hal ?

— Il a fermé très fort les yeux. Tu sais, Mack, je ne voudrais pas être à sa place en ce moment. Des tas de grosses têtes se penchent un peu trop sur son sort, et pas du tout dans l'intention de l'aider à se dépatouiller du gros caca. Mais je crois qu'il a compris ton petit jeu. Officieusement, il approuve et il fait des prières pour que tu réussisses.

— Je sais, Jack !

— Léo a l'intention de te contacter ce soir. Ce serait bien que tu aies une écoute radio. Il m'a dit qu'il y avait du nouveau en ce qui concerne la fille Clara et sa mère, mais il n'a rien ajouté de plus.

Ils venaient d'atteindre le Piper-cub. Un appareil biplace en tandem

de couleur jaune criard. Grimaldi ouvrit la petite soute, dévoilant plusieurs armes et des munitions qui y étaient entassées. Un fusil d'assaut M-16 couplé à un lance-grenades M-203 était en évidence au-dessus d'une caissette contenant des chargeurs et des grenades pour le M-203. Il y avait aussi six boîtes cylindriques en métal comportant chacune un système d'adaptation rapide pour la mise en place d'un détonateur électronique, des chargeurs de rechange pour le Beretta et l'AutoMag, un poignard de combat dans sa gaine et divers autres accessoires.

— Ce sont des charges de T.N.T., commenta le pilote. J'ai panaché les grenades : explosives, incendiaires et éclairantes. Ça ira ?

Bolan acquiesça muettement en grimant dans l'appareil Grimaldi prit place aux commandes, actionna le démarreur et le petit appareil commença à rouler vers la piste d'envol.

— On ne va pas avoir beaucoup de lumière pour tes photos, cria Grimaldi par-dessus le bruit du moteur. Le plafond est bas et ce sera bientôt le crépuscule.

— Ce sera suffisant ! cria Bolan à son tour. Mets le cap au sud-ouest et repère-toi sur la Shenandoah River.

Le Piper décolla. Il monta à cinq cents mètres, juste sous la couche épaisse de nuages qui s'étendait à perte de vue, puis décrivit un virage pour se positionner sur sa ligne de vol.

Un quart d'heure plus tard, ils survolaient la rivière Shenandoah en direction de Hawk Hill. D'autres appareils de tourisme évoluaient à distance, certains sur une ligne droite, d'autres décrivant des courbes près de l'extrémité nord des Blue Ridge Mountains, les célèbres montagnes bleues de Virginie.

La zone située au-dessous du Piper était constituée d'une large vallée d'une quarantaine de kilomètres de longueur, couverte de forêts et de prairies naturelles. De place en place, ils aperçurent quelques maisons assises sur des propriétés de plusieurs hectares. Bolan jeta un coup d'œil sur la carte dont il avait cerné une partie avec un crayon rouge, reporta son attention sur le paysage.

— Pas mal, le coin, apprécia Grimaldi. Où est ton objectif ?

— Éloigne-toi un peu de la rivière, je crois l'avoir repéré. Ouais. Reste à cette altitude.

Bolan fit coulisser la vitre en plastique de sa portière, provoquant un tourbillonnement d'air dans la carlingue. Il pointa l'objectif de son appareil photo en direction du sol et commença les prises de vue. Lorsqu'il eut épuisé deux bobines de film, il plaça la pellicule à infrarouges dans l'appareil et se pencha vers le pilote.

— Continue sur le cap ! Va jusqu'à Winchester et contourne la ville, tu feras ensuite le même passage en sens inverse.

Grimaldi tourna la tête.

— Ça va prendre du temps, il fera presque nuit.
— C'est exactement ce que je veux.
— On risque des emmerdes avec le contrôle aérien...
— Raconte-leur que tu es en mission spéciale, sourit Bolan.
Le pilote éclata de rire.

— Tu parles d'une mission spéciale ! Bon, en fait, c'est pas ça qui m'inquiète. Tes amis en bas risquent de trouver drôle qu'un taxi se ballade au-dessus d'eux à la tombée de la nuit.

— Nous ne sommes pas les seuls, fit observer Bolan en regardant les évolutions de deux autres appareils à moyenne distance.

Puis il consulta sa montre et vit qu'il était 19 h 15. Son programme était loin d'être terminé avant l'assaut final.

Joey Giliotti venait de sortir du club-house. Il longea un bosquet en marchant rapidement dans l'herbe encore humide de la matinée pluvieuse, déboucha dans une petite clairière où l'un des six hommes de l'escorte de Francchesi se tenait en poste. Il avait le nez en l'air, observant le crépuscule, et réprima un léger sursaut quand Joey s'approcha de lui.

— Qu'est-ce que tu regardes ? questionna le tueur en chef d'un ton bourru.

— Ces avions, fit le garde en réajustant sur son épaule la bretelle de son Riot-Gun. J'étais en train de me demander ce que ces cons trouvent d'amusant à tourner en rond comme ça.

Joey ricana.

— C'est du tourisme sportif, il paraît. Et toi, tu ferais mieux de surveiller ce qui se passe autour de toi au lieu de rester planté comme un piquet. T'as peur qu'un de ces zincs te tombe sur la tronche ? Bon, va prendre une tasse de café à l'intérieur et passe ensuite le mot aux autres. Vous ferez un roulement.

— Une tasse de café ? s'étonna le type.

— Tu voudrais peut-être que je te l'amène ?

— Il fait pas chaud à rester comme ça, un peu de...

— Pas d'alcool ! grogna Giliotti. C'est vraiment pas le moment.

— Okay, je...

— Vas-y maintenant et magne-toi.

Tandis que l'homme s'éloignait, il continua sa ronde, vérifiant que chaque homme était à son poste. Le dernier se tenait au bord d'une plus grande clairière où s'était posé l'hélicoptère qui avait amené Mantegna. L'appareil avait été poussé à l'aide de roues relevables sous le couvert d'arbres dont les hautes branches faisaient une retombée suffisante pour le camoufler sommairement. Il échangea quelques mots avec la sentinelle, puis rejoignit le club-house en prenant toujours soin de marcher à l'abri des ramures.

Le type au Riot-Gun était en train d'ôter du percolateur une tasse

de café brûlant. Il risqua un sourire en direction de son patron.

— On pourrait peut-être allumer une lampe, fait vachement sombre ici.

— T'es givré, ou quoi ? gueula Giliotti. Dis, connard, est-ce que tu crois qu'on est en train de faire une partie à la campagne ? J'ai dit à tout le monde que personne ne devait fumer, c'est pas pour allumer une ampoule de merde et nous faire repérer, non !

— Ben, heu... bégaya le petit truand. C'est pas ici qu'on attend le salopard.

Giliotti poussa un soupir exaspéré. « Pauvre con », grogna-t-il sourdement sans que l'autre puisse entendre. Puis :

— Où est M. Francchesi ?

— J'l'ai vu entrer dans le bureau avec M. Mantegna.

— Bon, bois ton jus en vitesse et va reprendre ta place.

Le garde acquiesça, monta la tasse à ses lèvres, se brûla et grimaça tandis que Crazy Joey montait à l'étage. Il frappa deux petits coups secs à la porte, entra tout de suite. Max « Le Tacticien » Mantegna discutait avec Giorgio en fumant. La seule fenêtre de la pièce avait été largement obturée avec une couverture et une lampe à abat-jour était allumée.

— Tu tombes bien, dit Giorgio. Max était en train de me dire que tu devrais prendre trois ou quatre hommes avec toi et aller renforcer le dispositif là-bas.

Mantegna hocha la tête :

— Nous aurons besoin d'un maximum de forces sur place au moment où ça se déclenchera. Et tes gars ont l'air d'être bien entraînés.

— Qu'est-ce que tu en penses, Joey ? demanda Francchesi.

— Je pense que ce serait une connerie, repartit Joey qui détestait très sincèrement le Tacticien. Ces soldats doivent rester avec M. Francchesi.

— Tu entends ? dit Giorgio en fixant ironiquement le chargé de mission de Sammy. Joey n'a jamais fait d'erreur de jugement en ce qui concerne la sécurité.

— Si tu le dis...

— C'est comme ça et y a pas à discuter, fit Giliotti d'un air hargneux. Sauf si M. Francchesi me donne un ordre, ces types ne bougeront pas d'ici.

Mantegna se leva de son siège et quitta le bureau avec sur la bouche l'esquisse d'un sourire indéfinissable.

— J'aime pas ce mec, cracha Joey à voix contenue dès que la porte se fut refermée.

— Je ne l'apprécie pas spécialement non plus, répliqua Giorgio. Mais il nous est utile pour assurer la coordination.

— Ouais... J'ai l'impression qu'il maquille quelque chose de pas net. Et c'est le gros Sammy qui te l'a imposé.

— Il a simplement suggéré que je le prenne avec nous.

— En tout cas, je te répète que j'aime pas ses manières. Et je trouve que l'endroit est pas bien choisi. Je te l'ai dit ce matin.

— Qu'est-ce qui t'inquiète ?

— La maison est trop près du ball-trap.

Francchesi balaya l'objection d'un geste de la main.

— Bolan ne peut pas savoir que le club m'appartient. S'il essaye de se renseigner dans le coin, il découvrira que le propriétaire s'appelle Morton et que ce type est un des principaux représentants de la fédération de chasse. Je pense que nous avons bien fait les choses pour que la combinaison noire débarque là où on le prévoit. Tu peux être sûr qu'il sait déjà où ça se passe ! Parmi les gars auxquels on avait passé le tuyau, mine de rien, est-ce que tu t'imagines qu'ils l'ont bouclée quand il leur a foutu son flingue sous le nez ?

— On n'est pas certain...

— Réfléchis. On sait que Bolan est venu poser des questions à Joss Salanzi, ce matin. Il a descendu deux livreurs sous ses yeux et il a foutu le feu à son appartement. Salanzi s'en sort vivant. Ensuite, Bolan bousille deux autres gars chez *Beecher & Harte*, mais laisse partir Bobby Matti. Puis il recommence son carnage dans le bordel de Kate Swanson et une nouvelle fois, il y a un type qui s'en sort. Crois-tu vraiment qu'il leur aurait fait un cadeau comme ça si ces mecs ne lui avaient pas déballé tout ce qu'ils savaient ?

— Ouais... Évidemment. Mais il y a aussi l'histoire de la cafétéria et de l'agence. Là, il n'a pas fait de détail.

— Non, mais il a piqué des documents. En plus, il est forcément au courant qu'on tient le mec Anders, c'est un copain à lui, d'après ce qu'on sait. Tout se tient très bien, Joey. Heu... Par contre, il y a quelque chose qui me gêne.

Crazy Joey alluma une cigarette et attendit que son patron poursuive, l'air concentré.

— C'est dans les informations de Sammy que ça ne colle pas exactement. Maintenant que j'y pense, ça me semble pas net du tout.

— Il te ferait un turbin ?

— Je ne crois pas, non. Mais je veux savoir pourquoi on me raconte que Bolan la Pute est à Georgetown alors qu'il est en train de foutre sa merde dans la 14^e rue.

— Moi, je dis qu'on ferait bien de commencer par ouvrir l'œil. On ne sait jamais quand ce type va piquer sa crise.

Francchesi ignore la remarque.

— Et puis, il y a aussi cette histoire... enchaîna-t-il. Appelle-moi Sammy tout de suite, Joey.

CHAPITRE IX

Samuel Navarra, contrairement à beaucoup de truands « arrivés » à la force du poignet, du couteau et de la Thompson, n'avait pas fait ses classes dans la rue. On pouvait dire, même, qu'il n'avait jamais touché à une arme, ni jamais vu couler le sang près de lui. Son théâtre opérationnel se situait plutôt dans les grandes entreprises américaines, les coulisses de l'administration et la jungle de la haute finance. D'origine italienne et israélite, il n'avait pas non plus connu le besoin de quelque façon que ce fût. Il était issu d'une famille aisée. Il avait fait des études à l'université de Harvard d'où il était sorti avec un diplôme de droit et un autre de sciences économiques. À partir de là, sa destinée aurait pu logiquement s'orienter vers une carrière honnête s'il ne s'était pas senti très précocement un appétit d'argent gargantuesque, un besoin de puissance pratiquement incontrôlable, et surtout s'il n'avait pas été l'ami de Meir Lansky et de Jacob Marcus, deux des plus célèbres chefs israélites de la Mafia. Ces deux hommes, la honte d'un pays pourtant fier et courageux, avaient été en quelque sorte ses professeurs en matière de criminalité financière. Ils l'avaient ensuite propulsé en une ascension rapide au rang qu'il occupait au sein de la Cosa Nostra en tant que *Consigliere* et gouverneur des affaires occultes de la côte Ouest.

À la suite de divers scandales retentissants et de l'action du Bureau Fédéral, Marcus et Lansky s'étaient réfugiés à Tel-Aviv, bénéficiant de la fameuse « loi du retour ».

Sammy Navarra, lui, n'avait jamais été compromis dans aucune affaire véreuse, bien qu'il en contrôlât un grand nombre. Il avait repris en main les territoires abandonnés tout en continuant de payer les dividendes à leurs ex-proprétaires, les avait améliorés, agrandis, et s'était employé au cours des dernières années à nouer le plus possible de relations politiques et juridiques. Officiellement, il était président d'une dizaine de grosses sociétés, dont deux multinationales, trésorier du « Teams-ters » – le syndicat des Routiers –, secrétaire général d'un mouvement national d'aides aux enfants handicapés, et membre d'honneur de plusieurs associations d'anciens combattants bien qu'il n'eût jamais fait aucune guerre. On le voyait parfois dans de grandes réceptions, ou en train de dîner avec des personnalités de la politique ou du spectacle et il distribuait régulièrement d'importantes sommes d'argent pour les bonnes œuvres. Ses relations mondaines disaient de lui qu'il était un homme particulièrement cordial et bon vivant, ainsi que cultivé. Ces gens-là ne connaissaient de Sammy Navarra que ses

discours ou les conversations qu'il avait en privé avec eux. Ils auraient été fort surpris de la transformation qui s'opérait sans transition quand il se retrouvait au contact de ses véritables « amis ». Il devenait alors volontiers grossier, sa voix prenait des intonations vulgaires qui seyaient mieux dans des conférences où il n'était débattu que des affaires illégales ou criminelles. Sans doute imaginait-il, ce faisant, donner plus de poids à ses propos en face de ses pairs qui, eux, n'avaient pas eu la chance de recevoir une bonne éducation.

Certes, personne ne pouvait affirmer que Sammy eût un jour quelconque fait couler le sang de ses mains, mais il n'en était pas moins un truand de la pire espèce. Un de ceux qui étrangent la société par personnes interposées ou condamnent des innocents entre deux cuillerées de caviar et sans en éprouver le moindre remords.

C'était un homme de quarante-huit ans, assez grand, à l'embonpoint déjà avancé et au visage lunaire.

Quatre autres personnages occupaient avec lui le salon de sa somptueuse villa de Manassas où se tenait une sorte de conférence secrète. Il y avait Jack Malloy, un avocat réputé comme défenseur des grands noms de la pègre, Daniel Shanks qui était un autre *Consigliere* de la nouvelle *Commissione*, Gordon (Gordy) Cramer, un homme qui avait fait partie de la C.I.A. puis du *State Department* avant d'en avoir été radié pour tentative de corruption d'un agent du Trésor, bien que cela ne put jamais être véritablement prouvé. Le dernier homme était arrivé une dizaine de minutes plus tôt. Il avait pour nom Michaël Curry et partageait ses activités entre sa fonction de capitaine de police et sa qualité très confidentielle d'informateur de la Mafia.

Samuel Navarra était occupé au téléphone.

— ... je sais bien que la situation est délicate pour toi, disait-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre amical. Ça ne sert à rien de s'exciter comme ça, Giorgio. Je ne t'ai pas raconté d'histoires, ce type est un cas, tu le sais bien. C'est un psychopathe... Quoi ?... Attends une minute...

Il se tourna vers Curry :

— Est-ce qu'il y a du nouveau au sujet de la fille, Mike ?

Curry hocha négativement la tête.

— Rien encore, reprit Navarra. Notre ami s'en occupe. Mais, nom de Dieu, commence pas à paniquer. Je te dis que tout est bien parti, c'est maintenant une question de temps... Ouais ! C'est ça... Occupe-toi de maintenir la pression avec tes gars. Max connaît son boulot !

Il claqua le combiné sur sa fourche, se gonfla les joues et poussa un soupir excédé en reprenant sa place auprès des autres.

— Giorgio pousse sa crise, expliqua-t-il. Il gueule parce que le mec Bolan ne lui paraît pas se comporter logiquement. Vous entendez ? A-t-on déjà vu ce fumier faire les choses d'une manière normale ?...

— Il est de fait que ses coups ne correspondent pas précisément à nos informations, intervint Gordon Cramer. Depuis ce matin, on a pu s'en rendre compte. On dirait même qu'il a compris et qu'il essaye de nous intoxiquer.

Shanks haussa les épaules et dit :

— Bolan a toujours semé sa merde au milieu du salon quand on l'attendait dans les chiottes. C'est pas nouveau.

— C'est ce qui énerve Giorgio, ricana Sammy. Il dit qu'au lieu de suivre la voie qu'on lui a tracée, Bolan pourrait avoir l'idée de rester sur place et tout saccager.

— Mets-toi à sa place, fit Jack Malloy. Ce type lui a fait beaucoup de casse depuis ce matin.

Sammy fit un large geste horizontal avec sa main potelée.

— Des raclures ! lâcha-t-il. Tous les mecs qui se sont fait dessouder ne sont que des raclures, des petits cons de quatrième ordre qu'on remplacera simplement en claquant des doigts. On va quand même pas s'arrêter à des détails alors qu'on est prêt du but ! Dis-moi, Mike, est-ce que t'as fait disparaître les dossiers de ces deux affaires ?

— Pour ce qui est de Wilkins, oui, répliqua le flic véreux. En ce qui concerne McIntire, c'est plus compliqué ; les Fédéraux avaient déjà mis leur nez dedans. J'ai, quand même pu retarder la nouvelle enquête en leur communiquant les papiers au goutte-à-goutte. Par ailleurs, je crois que vous avez eu tort de faire intervenir, heu... qui vous savez pour faire relâcher cette fille. C'est jeter de l'huile sur le feu.

— Il fallait absolument le protéger, rétorqua Sammy. C'est un de nos principaux atouts, il est très près du Numéro Un. Et on pouvait pas prévoir qu'il y aurait une merde. Ce qui compte, Mike, c'est que tu puisses gagner un peu de temps. Une fois que Bolan sera éliminé, on pourra tous soupirer et se dire que la partie est gagnée. Ce sera pas bien difficile d'étouffer ces histoires, on aura toutes les bonnes cartes en mains. Côté Giorgio, s'il ne déconne pas, l'affaire sera peut-être réglée avant demain matin. Il a plein d'hommes bien entraînés avec lui, sa propriété est équipée d'un système de détection d'approche et Mantegna a réglé tous les détails avec Gordy. Qui prétend que ça ne marchera pas, hein ?

Shanks eut un sourire plein de suffisance et regarda Sammy en hochant plusieurs fois la tête.

— Ça marchera Sammy.

— Okay, fit Curry. Vous n'avez plus besoin de moi ?

— Tu restes avec nous, Mike, affirma Navarra. On peut avoir besoin de toi si quelque chose dérapait.

— J'avais averti mes hommes que je repasserais au Service...

— Merde ! Prends le téléphone et décommande-toi, c'est pas difficile.

Le flic important se leva en réprimant un mouvement d'humeur et alla composer un numéro. Il y eut une pause silencieuse que rompit bientôt l'avocat marron :

— Qu'est-ce que tu as réellement prévu pour Giorgio ?

Shanks fit une grimace et Navarra eut un nouveau ricanement gras.

— Mantegna va s'en occuper dès que le bordel commencera. On peut quand même pas envisager de lui filer une médaille commémorative après ce qui se sera passé dans sa propre baraque, non ?

Les autres opinèrent gravement. Giorgio Franchesi allait être effectivement beaucoup trop compromis pour qu'il puisse venir s'asseoir à la table du Grand Conseil des chefs.

Crazy Joey épia les réactions de son patron quand celui-ci ôta le téléphone de sa joue. Le gros bonnet de la drogue avait la mine encore plus soucieuse qu'avant son appel. Sans un mot, il piocha dans sa poche une cigarette qu'il embrasa tout en réfléchissant, se plaça devant la fenêtre obturée comme s'il essayait d'observer quelque chose à travers la couverture, et se racla la gorge. Joey n'osait pas le questionner, il sentait la tension monter dans la pièce.

— Sammy a sûrement raison, dit-il enfin en se retournant vers le tueur. Oui, je crois bien qu'il a raison quand il dit que Bolan ne manquera pas de venir. Mais cette salope n'attaquera peut-être pas comme on s'y attend. Il est en train d'embrouiller la donne. Il ne fonce pas tête baissée comme on le voudrait...

— C'est ce que les autres pensent aussi ?

— J'ai l'impression qu'ils s'en foutent complètement ! Est-ce que tu comprends ce que ça pourrait vouloir dire, Joey ?

— Ben... c'est pas leur problème, ils prennent pas de risques. Ils s'en foutent, quoi !

— Oui. Ce qui compte pour eux, c'est que la combinaison noire débarque ici et qu'il se fasse buter. Quelles que soient les pertes qu'on aura à subir. Même si on doit tous rester sur le carreau. Ils ont fait un putain de calcul.

— Je comprends, fit Giliotti qui pourtant ne comprenait pas grand-chose à l'explication. Ils sont sûrement déjà en train de calculer ce que va leur rapporter le grand coup.

Les yeux de Franchesi étincelèrent de colère. Il faillit insulter son homme de main, mais se ravisa et se força à prendre un ton amical :

— J'essaye de penser à leur place. En fin de compte, c'est pas très difficile et ça pourrait donner quelque chose comme ça...

Il singea la voix rauque de Sam Navarra :

— Ce bon Giorgio va faire la fête à Bolan. Sûr ! Il râle un peu, il prétend que ça ne tourne pas très rond, mais on peut compter sur lui. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'il attend le moment où il pourra

poser son cul à la table des chefs ! Il en bave ! Seulement, ça se produira jamais, c'est moi qui vous le dis... Giorgio veut péter plus haut que son cul, il fera jamais un chef, il en a pas l'envergure. Et après ce gros turbin, il deviendra plutôt gênant pour nous tous, alors il va falloir faire quelque chose pour qu'il risque pas de nous emmerder...

Francchesi fit semblant de cracher par terre.

— Merde ! s'exclama Giliotti. Tu crois qu'il irait jusque-là ?

— J'en suis pas sûr, mais pourquoi pas ? En tout cas, il faut en tenir compte.

— J'ai toujours été prudent, Joey, tu le sais. Alors, voilà ce qu'on va faire...

Il baissa la voix, continua :

— Arrange-toi pour faire passer le mot à nos soldats sans que Mantegna soit au courant. Dis-leur de se tenir prêts à décarrer sitôt que je ferai signe.

Ou plutôt, non... Qu'ils taillent la route dès qu'on sera sûrs d'avoir eu Bolan. J'ai bien dit à nos soldats, seulement à eux, tâche de choper Frank et Vito sur la radio.

— Tu devrais aussi penser à ta sécurité, grogna Giliotti, inquiet.

— T'inquiète pas, j'ai mon idée là-dessus.

Joey posa la main sur la walkie-talkie en face de lui.

— Attends, dit encore Francchesi. Préviens d'abord nos hommes en ville.

— Á la propriété ?

— Oui. Demande-leur qu'ils rassemblent une troupe de réserve, on ne sait jamais, on en aura peut-être besoin. Que les gars se tiennent en attente là-bas.

Joey commença à s'escrimer sur le cadran du téléphone. Il écouta la tonalité de passage d'un Etat à un autre, attendit quelques secondes et fronça les sourcils.

— Ça répond pas ! annonça-t-il. On dirait que la ligne est en dérangement.

Il essaya une nouvelle fois sans plus de succès. Le front de Francchesi se barra de rides soucieuses.

— Appelle Aldo, ordonna-t-il. Qu'il aille tout de suite les prévenir et qu'il leur transmette le message.

Toute une partie du quartier ouest d'Alexandria était plongée dans l'obscurité. La panne était survenue quelques minutes auparavant. Dans le parc de la villa, quelques hommes se déplaçaient avec précaution, éclairant parfois leur trajet avec des piles électriques qu'ils allumaient brièvement. De l'autre côté du Potomac, on apercevait la grande lueur de Washington.

L'un des gardes en interpella un autre :

— Tu crois que cette connerie va durer longtemps ?

— J'en sais pas plus que toi, vieux. Zico a essayé de se renseigner, mais le téléphone ne marche pas non plus.

— Faudrait peut-être que les mecs de l'électricité se magnent le train, on va pas rester comme ça toute la nuit !

— Ça pourrait être eux qui se pointent, va voir...

Un véhicule arrivait dans l'allée, phares allumés.

Il ralentit et s'arrêta devant la grille du parc. Le garde distingua sur la carrosserie de la petite camionnette le logo d'une compagnie d'entretien électrique. Puis le chauffeur descendit. Il était seul et portait une salopette de travail. Il contourna le véhicule par l'avant en passant dans la faisceau des phares.

— Hé ! Faut pas laisser votre bagnole devant la grille, lança le garde.

L'ouvrier s'approcha.

— Désolé, mais j'suis obligé, expliqua-t-il. Il faut que je passe le matériel dans le trou de visite.

— Le trou ? fit stupidement l'autre.

— Ben, oui. Vous voulez qu'on rétablisse le courant ou non ? On vérifie tous les relais et les câbles qui passent devant les propriétés du coin.

— Ça va prendre longtemps ?

— J'peux pas vous dire. Peut-être dix minutes, peut-être une demi-heure. Faut que je fasse des mesures sur tout le tronçon de la ligne.

— Bon. Allez-y, mais traînez pas.

L'employé jeta un regard sur le fusil que tenait le type. Il parut être sur le point de poser une question, mais se ravisa et ouvrit le haillon arrière de la camionnette d'où il sortit une caisse à outils et un appareil de mesure. Le garde recula dans l'ombre, s'approcha d'un de ses compagnons qui demanda :

— On va nous remettre le jus ?

— Oui, fit l'autre. En attendant, le système de sécurité extérieur ne marche pas.

Ils virent la silhouette en salopette se diriger vers la propriété voisine d'une centaine de mètres, dégager une seconde bouche d'accès avec un crochet en fer. Puis le type retraversa la chaussée et disparut à leurs regards.

À peine trente secondes s'étaient-elles écoulées que l'employé du service d'entretien fit tomber le vêtement de travail à ses pieds. En dessous, il portait une combinaison noire moulante, un holster d'épaule dans lequel était logé un Beretta ; un poignard de commando était lacé le long de sa cuisse. Bolan prit un peu d'élan et escalada le mur d'enceinte. Il sauta silencieusement dans la propriété de Giorgio Francchesi et se tint immobile, l'oreille aux aguets et les yeux sondant

les ténèbres. Il se confondait parfaitement dans l'obscurité environnante. D'où il se trouvait, il pouvait apercevoir la grille principale derrière laquelle il avait garé la voiture de dépannage en laissant les phares allumés. Il avait dérobé le véhicule sur un parking d'une société de dépannage et avait ensuite ôté les fusibles d'un relais situé au début de l'allée desservant l'ensemble des propriétés du voisinage. Il avait aussi coupé la ligne téléphonique.

À quelque distance, des gens s'interpellaient dans le parc d'une villa contiguë. Mais le silence régnait chez Giorgio Francchesi. Ses hommes semblaient bien dressés, mais il en repéra un au rougeoiement d'une cigarette, debout sur l'arrière de la maison.

Bolan décrivit un arc de cercle pour l'approcher, fit glisser le poignard de combat hors de sa gaine et vint se placer silencieusement derrière le fumeur imprudent. Son bras gauche enveloppa la gorge du type tandis qu'en même temps il lui plongeait dix-sept centimètres d'acier entre les côtes. Il donna une brutale impulsion latérale à la lame effilée qui lui sectionna l'épine dorsale comme s'il s'était agi d'un simple cartilage. Le corps devint tout de suite flasque contre lui. Il le laissa doucement glisser à terre, puis continua sa pénétration dans la place. Une seconde sentinelle se tenait le long de l'aile gauche de la bâtisse, assise sur le socle d'une petite fontaine arrêtée, un Riot-gun posé en travers de ses cuisses. L'Exécuteur compta mentalement les secondes. À quinze, la petite charge incendiaire à retardement qu'il avait placée dans la camionnette explosa dans un jaillissement d'étincelles. C'était la diversion qu'il attendait. Les trois gardes répartis de place en place sur le devant de la maison poussèrent des exclamations et des cris. De hautes flammes s'élevèrent du véhicule.

— Bon Dieu ! Va chercher un extincteur ! cria un type.

Un autre s'employa à dérouler un tuyau d'arrosage vers la grille, mais son compagnon le lui arracha violemment des mains.

— T'es pas givré ? De l'eau sur de l'essence !

Manifestement, ils croyaient à un incendie accidentel et c'était très bien ainsi. Bolan observa une silhouette qui courait vers la maison, la laissa passer, et dégaina son Beretta silencieux. Les deux hommes restants se découpaient très visiblement sur le fond rougeoyant et fluctuant de l'incendie. Il les abattit froidement, puis s'introduisit à son tour dans la villa par la porte restée ouverte. Un bruit de pas précipités annonça le retour de celui qui était parti chercher un extincteur. Le gars déboucha en trombe dans le hall, éclairant sa course avec une torche électrique. Il aperçut à peine une haute silhouette sombre aux contours mal définis, freina sur les talons pour s'immobiliser.

— Qui c'est ? lança-t-il d'une voix angoissée.

Sa torche venait d'éclairer le visage de l'Exécuteur.

— Le jugement dernier, répondit lugubrement Bolan en pressant la détente du Beretta qui cracha son message de mort.

Le type était déjà réduit à l'état de cadavre sanglant quand son corps s'effondra. L'extincteur rebondit au sol avec fracas ; sa goupille de sécurité dut s'arracher car un jet de mousse carbonique commença à se répandre sur les dalles et sur le cadavre, l'enrobant rapidement comme un linceul. La torche avait roulé dans un angle et fonctionnait encore. Bolan s'en empara et s'élança dans la première pièce qu'il rencontra, l'immense salon de Franchesi au luxe tapageur et aux dimensions cyclopéennes.

L'intention de l'Exécuteur n'était nullement de chercher un indice quelconque dans les lieux. Il n'était pas un enquêteur, son mode opérationnel excluait toute recherche systématique synonyme de perte de temps. De plus, il se doutait que Giorgio-la-Prudence n'avait rien oublié dans les lieux qui fût susceptible d'être utilisé comme preuve de ses opérations illégales. Il voulait tout simplement porter un coup psychologique à l'ennemi ; cela faisait partie de sa tactique de harcèlement. Il savait à quel point ce type d'action peut saper le moral des troupes adverses et par là même être susceptible de leur faire commettre des erreurs de jugements. Il se rendit donc dans le garage communicant avec l'aile gauche de la maison, en rapporta un jerrycan d'essence dont il entreprit de vider le contenu sur la moquette, les fauteuils et les meubles du luxueux salon. En se retirant, il laissa derrière lui une traînée liquide qu'il enflamma sur le pas de la porte d'entrée. Le feu se propagea à vive allure, rampant en grondant dans le couloir pour atteindre le salon en moins de trois secondes. Il y eut une déflagration sourde. Une immense lueur apparut derrière les grandes fenêtres à l'épreuve des balles, illuminant le parc, allongeant crûment des ombres sataniques derrière les massifs et les arbres.

Tandis que l'Exécuteur se fondait dans l'obscurité, à l'opposé du sinistre, les épaisses vitres des baies commencèrent à se boursoufler, à se craqueler, puis éclatèrent. Et l'appel d'air aspira les flammes le long de la façade, les tordit en longues volutes voraces mélangées à une fumée opaque.

Bolan avait garé la Cherokee bien au-delà du quartier résidentiel. À l'extérieur du mur d'enceinte, il revêtit la tenue de travail abandonnée quelques minutes plus tôt et rejoignit calmement l'allée. Des gens commençaient à sortir de chez eux, alertés par la lueur tourbillonnante de l'incendie, des questions et des interjections fusant de toutes parts. Une voiture déboucha dans la voie privée, freina sec à quelques mètres de la grille d'entrée de Giorgio et un homme en jaillit, faillit s'élançer, mais recula aussitôt sous une nouvelle poussée de flammes qui venaient de s'échapper de la camionnette. Presque tout de suite après, le véhicule de dépannage explosa dans une projection

de tôles démantibulées, de débris de verre et d'essence en feu qui se communiqua à la voiture nouvellement arrivée.

Le message ne manquerait d'aboutir à sa destination.

En attendant, l'Exécuteur avait d'autres tâches à accomplir.

CHAPITRE X

Au cours de l'heure suivante, Mack Bolan entreprit de piéger trois autres relais de la Mafia : une société de financement immobilière, une entreprise de maquillage de véhicules volés fonctionnant sous la couverture d'un honnête atelier de réparation et un bureau annexe du syndicat des Routiers – le Teamster – qui servait de lieu de rencontre pour certains gros pourvoyeurs de came.

Les locaux étaient inoccupés quand il était venu y placer ses charges explosives comportant un système de mise à feu retardée. Il les avait choisis en fonction de leur isolement, à la périphérie de la ville, ne risquant pas ainsi de blesser des innocents ou d'occasionner des dégâts à des tiers.

À présent, il attendait Léo Turrin dans un motel sur la route de Mount Vemon, à une relative proximité de la capitale fédérale. Il était 23 h 15. L'agent spécial du F.B.I. l'avait contacté très peu de temps après qu'il eût provoqué l'incendie chez Giorgio, sur sa radio de bord. Les deux hommes s'étaient d'abord rencontrés pendant un très bref instant au cours duquel Bolan lui avait remis les clichés pris à bord du Piper-cub, remettant les explications à plus tard.

Maintenant, Turrin devait avoir en main les agrandissements réalisés par le laboratoire de l'antenne de E Street, et n'allait pas tarder.

Les dés avaient été jetés. Ils roulaient encore, mais leur trajectoire incertaine commençait à se stabiliser. Pour cette partie, Bolan avait décidé de tricher. Il avait lesté les dés que lui avaient remis les *amici*, mais il savait aussi que de leur côté, ceux-ci avaient truqué le jeu. C'était un magnifique marché de dupes à double sens. Il lui faudrait ruser au maximum avec des individus particulièrement retors et mauvais, capables d'avoir prévu une seconde chausse-trappe dans l'élaboration de leur plan. Il les connaissait tellement bien qu'il imaginait sans peine leurs calculs tortueux, les rencontres confidentielles qui avaient dû s'opérer à divers niveaux de leur structure fonctionnelle et sociale. Ce qui stigmatisait l'organisation de la Cosa Nostra, beaucoup plus que leur soif avide de puissance, leur rapacité, c'était surtout le climat de méfiance régnant entre les clans. Il fallait donc « faire avec », les laisser dans l'expectative, leur porter des coups imparables dans le but d'effondrer graduellement leur moral, susciter la crainte et aviver leur méfiance héréditaire, puis se lancer finalement sur l'objectif avec le maximum de force, tout en les trompant jusqu'à l'issue fatale.

La guerre n'a pas de règles particulières. La seule règle véritable est celle du vainqueur. Et la moralité n'existe pas lorsque l'ennemi a pour nom « Mafia », synonyme de « mal » et d'anéantissement de la société.

Bolan en était convaincu.

Léo Turrin arriva à 23 h 25. Il jeta sur la table une grande enveloppe en papier craft contenant les agrandissements des photos, commenta :

— J'ai fait faire ça en douce par Patrick Stevens. Il les a lui-même développées et passées à l'agrandisseur.

— Comment ça va, là-bas ? fit Bolan.

— Officiellement, aucune recherche n'est encore orientée contre toi, mais tu auras intérêt à faire gaffe. Des types campent dans leurs voitures le long de E Street, avec des yeux partout.

Bolan sourit.

— Ils s'imaginent que je vais aller là-bas en faisant du boucan ?

— Ils veulent te coincer par tous les moyens, Mack. Les grosses légumes de *l'Intelligence Commit-tee* ont déjà donné un feu vert officieux pour la curée.

— Je sais. J'ai entendu des consignes à la radio.

— D'après Stevens, Lee Farnsworth et James Miles auraient tenté d'empêcher ça, ils ont promis un délai à Hal.

— Fallait s'y attendre, répliqua Bolan en ouvrant l'enveloppe et en étalant les photos sur la table.

Il se tut pour observer une première série de clichés, les passa ensuite à Turrin et examina les agrandissements réalisés à partir de la pellicule infrarouge. Au bout de quelques minutes, il dit :

— Qu'en penses-tu, Léo ? Ça a été filmé d'une altitude d'environ quatre cents mètres sous différents angles.

Turrin avait en main une vue générale d'une partie de terrain où l'on apercevait une grande maison entourée de petits bosquets, de massifs bien entretenus et d'espaces gazonnés. Ce qui ressemblait à une barrière blanche courait circulairement à une distance d'environ deux cents mètres de la construction. Cinq voitures étaient visibles, garées en file sur le côté d'une allée. On y voyait aussi de petites silhouettes humaines, régulièrement réparties à proximité de la bâtisse.

— C'est difficile de l'affirmer, mais on dirait que la plupart de ces types sont armés, commenta Turrin. Ça ressemblerait plutôt à une conférence au sommet avec équipe de protection, non ?

— Ça ressemble, fit Bolan. Regarde la vue suivante.

— Attends... C'est une rivière...

— La Shenandoah. Le coin s'appelle Silver Fish. La baraque que tu viens de voir est à Giorgio Francchesi.

— Dis donc, il y a une tache claire sous les arbres retombants, juste

dans le coude de la rivière... On pourrait supposer un bateau.

— C'en est un, affirma Bolan. Il apparaissait mieux quand on l'a dépassé en survol. A l'estime, sa position est distante de sept à huit cents mètres de la maison.

— L'endroit semble solidement défendu, dit Turrin. Le petit rafiot doit constituer une unité mobile supplémentaire de sécurité. Un renfort en prévision d'une attaque. Ils se sont efforcés de tout prévoir, une arrivée par l'eau et une autre possible par la route qui dessert l'allée d'accès à la propriété. Il y a deux types mal planqués près du portail, on voit des ombres.

— Tu ne trouves pas que c'est un peu con, de leur part ?

— C'est un déploiement de force classique. Le fond de la propriété s'arrête juste à la rivière, ils ont voulu s'assurer une sécurité de ce côté. Ça va être difficile de t'infiltrer là-dedans sans casse. Je veux dire, sans que tu y laisses des plumes.

Turrin observait une autre prise de vue.

— Ça, c'est un cliché pris à environ deux kilomètres en aval de la rivière, expliqua Bolan. Un terrain d'entraînement de tir pour la chasse, un ball-trap. D'autres clichés le montrent sous divers angles. Je me suis renseigné, le propriétaire est un certain Fred Morton, un nom très connu à la fédération de chasse de Virginie. Le club est fermé depuis ce matin pour cause de réfection de matériel. Visuellement, il n'y a aucune présence. Rien d'inquiétant non plus dans les environs immédiats, les autres propriétés sont distantes d'au moins cinq à six kilomètres et appartiennent à des citoyens normaux. J'ai épluché l'annuaire.

— Qu'est-ce que tu essayes de me faire comprendre, Mack ?

— D'abord que Fred Morton est certainement un *amici*. J'ai lu un nom qui pourrait s'en rapprocher, sur une liste noire au temps de Gus Riappi : Alfredo Moroni, un type qui trafiquait dans la revente de surplus militaires truqués. Il a disparu, mais pourrait bien s'être refait une virginité et un nouveau patronyme.

— C'est assez maigre comme indice.

Bolan sourit, étala en éventail les agrandissements qu'il avait dans la main, en posa un en face de son ami et donna une précision :

— Cette prise de vue a été faite à la tombée de la nuit avec une émulsion sensible aux infrarouges.

— J'ai jeté un coup d'œil sur ces clichés en quittant Stevens, mais je voyais mal à quoi ça correspondait. C'est flou et sombre.

— La pellicule de base est uniquement sensibilisée par le rayonnement d'une longueur d'onde spécifique, comme par exemple celui émis par le corps humain. Tu y es ?

— Mais alors... ces espèces de petites auréoles qu'on distingue autour de la maison et à la périphérie du terrain...

— La baraque et les gars postés à proximité constituent un leurre, Léo.

L'agent spécial de l'Homme de Pierre poussa un sifflement dubitatif.

— Un cordon d'encerclement...

— Invisible à l'œil nu. Pour chaque tache claire, un gus planqué sous les arbres ou dans les taillis.

— Et le mec Bolan entre dans le cercle dont les éléments sont suffisamment espacés pour qu'il ne s'en aperçoive pas. Son objectif est de bousiller les sentinelles apparentes pour pénétrer dans le ghetto où est censée se tenir une conférence.

Bolan ajouta :

— Avec un appât supplémentaire : Tommy Anders à l'intérieur. On s'est donné beaucoup de mal pour me le faire savoir. Examine maintenant les autres photos du ball-trap prises à l'infrarouge. On note également la présence de quelques spots I.R. répartis sur le terrain. Six ou sept types. Là, ça correspond logiquement à une petite équipe de protection, ce qui me fait penser que Giorgio pourrait bien s'y tenir en planque en attendant que le piège fonctionne de l'autre côté. Et sur cette autre vue normale, on aperçoit un morceau de cockpit avec un reflet, dans les arbres. On distingue assez nettement une sorte de croix sombre. Je pense à un hélicoptère camouflé.

— Ouais, marmonna Turrin, le regard rivé sur les documents photographiques. Le coup a été bien mijoté. Le mieux est que tu laisses tomber pour l'instant et que tu attendes une meilleure occasion.

Le rire glacial de Bolan fit passer un frisson dans le dos de son ami.

— Parle-moi des nouvelles que je n'ai pas encore entendues, Léo.

Turrin soupira. Il se passa une main lasse sur le front.

— La pourriture s'est installée à un haut degré, commença-t-il. Hal craint qu'il ne soit trop tard pour l'enrayer. Sais-tu qui est intervenu pour qu'on relâche Clara McIntire ?... James Miles.

— Le conseiller de la Maison-Blanche ?

— En personne. Hal l'a finalement appris par Spencer Bauman qui commence à trouver la situation un peu bizarre.

Allumant une cigarette, Turrin poursuivit :

— C'est à Bauman que Miles a téléphoné officieusement dans la matinée. Miles est un ami de la famille McIntire. Comme prétexte, il a dit que c'était scandaleux d'inquiéter de la sorte une jeune femme qui avait déjà assez souffert comme ça avec le décès de son père, etc. Une crise de moralité, quoi. Et tu as retrouvé la gosse dans une bagnole de la Mafia... Ça, c'était pas prévu. Hal l'a tellement cuisinée qu'elle a fini par s'effondrer en larmes. Elle a lâché le morceau. Devine un peu de qui elle était la maîtresse ?

— Miles, lâcha sourdement Bolan.

— Tu me coupes mes effets. Bon, la môme a rompu d'elle-même voilà un peu plus d'une quinzaine de jours. Miles est marié, elle le savait, mais c'est pas ça qui a occasionné la rupture. Profitant de ce que son épouse était en week-end dans sa famille, il avait fait venir la petite chez lui pour une partie de jambes en l'air. Plutôt imprudent, dans sa position. Quoi qu'il en soit, elle est tombée sur une photo planquée dans un bouquin où on voit le conseiller dans un plumard avec une autre personne. Pas sa femme régulière, Miles est pédé. Je devrais dire à voile et à vapeur. De toute évidence, quelqu'un le tient par le bas-ventre. Imagine ce qui se passerait si la révélation éclatait qu'un proche du Président s'adonne aux plaisirs de Sodome... Dès que nos bons amis ont su que la fille McIntire était en train de se faire interroger dans nos bureaux de E Street, ils se sont dit qu'elle constituait un danger pour leur combine. Et ils ont fait pression sur Miles pour qu'il intervienne. Maintenant, on peut dire que ça a été une erreur de leur part, mais ils ne se doutaient sûrement pas que tu la récupérerai.

— Un coup de bol. J'étais en planque devant un des bordels de Giorgio. En tout cas, s'ils ont risqué de faire intervenir un pion aussi important que Miles, ça signifie qu'ils sont très près du but.

— Je le crois volontiers. Nous sommes déjà presque certains que Wilkins et McIntire marchaient dans la magouille, soit par chantage, soit par corruption ou autre influence. Ils ont peut-être eu des remords de conscience ou se sont révoltés au dernier moment et on les a liquidés. Mais c'est pas tout, Mack. La gangrène s'étend partout. Hal a remué ciel et terre pour comprendre d'où vient la fuite à l'Homme de Pierre. Il y a eu une vérification du matériel technique la semaine dernière, comme ça se fait régulièrement tous les mois. La société d'entretien avait été soigneusement sélectionnée, elle est sous contrat avec plusieurs services gouvernementaux, dont le Treasury Department, l'I.R.A.C. (Intelligence Resources Advisory Committee) et la section de télécommunication du N.S.C. De prime abord, une boîte insoupçonnable... Son actionnaire majoritaire est William Smithson, l'un des représentants permanents du N.S.C. à la Maison-Blanche. Il participait ce matin à la conférence à laquelle Hal a été convié. Bref... ça nous a plutôt fait un choc d'apprendre que Smithson avait revendu en sous-main ses parts à un personnage dont le nom figure sur la liste noire : Samuel Navarra.

Bolan n'avait pas bougé durant tout l'exposé. Il contemplait toujours les clichés étalés sur la table, mais ses pensées étaient ailleurs. Tout en écoutant Turrin, il réfléchissait à l'incidence de la Mafia sur la société américaine. Déjà, dans un passé relativement proche, le Syndicat avait tenté de s'assurer le pouvoir politique. Ils tenaient une partie de l'économie, non seulement pour ce qui était des

tractations purement illicites, mais aussi avaient de très nombreuses ramifications au sein des grandes entreprises commerciales et industrielles du pays ; le plus souvent par personnes interposées. Des spécialistes avaient fait une récente estimation du budget annuel de la Mafia : au moins trois fois celui d'un pays comme l'Allemagne ou la France. Et le cancer s'étendait progressivement à toute l'Europe, en France, sur la côte méditerranéenne, en Espagne, en Grande-Bretagne et dans la partie nord de l'Afrique. Certains journalistes prétendaient même que l'Organisation cherchait à s'implanter en Union Soviétique et avait pour cela établi des relations secrètes avec des agents du K.G.B., leur proposant comme appât des facilités pour s'introduire sur le territoire américain. L'hypothèse paraissait invraisemblable, mais Bolan savait qu'il fallait s'attendre aux manigances les plus machiavéliques de la part de ces prédateurs.

En Italie, heu de départ privilégié de leur emprise, de nouveaux événements dramatiques défrayaient la chronique, les guerres de gangs recommençaient, il ne se passait pas une semaine sans qu'il y ait des tueries dans les rues et de nombreux magistrats étaient impliqués dans des affaires judiciaires en relation avec *Organized Crime*.

Oui. Il existait réellement un état de crise. Et la cristallisation de cette emprise accrue, de cette nouvelle poussée dévorante allait peut-être s'accomplir ici même. Á Washington. Des hommes importants du gouvernement et de la magistrature étaient tombés aux mains des rapaces. Si la Mafia parvenait à prendre le contrôle occulte du pouvoir américain, c'en était fait de l'Occident. Après avoir corrompu les âmes, ils s'attaqueraient avec leur boulimie coutumière aux corps des innocents, prenant avidement leurs biens pour en tirer un profit ignoble, à l'échelle mondiale. Cela sous le couvert de la légalité et de l'honorabilité.

— Hal a pu avoir des informations auprès du bureau de contrôle de recrutement des entreprises sous contrat avec le gouvernement, poursuivit Turrin. Onze nouveaux employés techniciens ont été embauchés depuis un mois dans la société de William Smithson. Ça a dû être extrêmement facile de changer un module dans l'émetteur de transmission. Sans parler de ce qu'ils ont pu faire ailleurs que chez nous. Toutes les conversations radio à la Ferme pouvaient être interceptées. C'est aussi con que ça... Smithson s'est fait mettre le grappin dessus.

— J'ai découvert un des endroits où ils opèrent certains éléments du chantage, dit Bolan. Le claqué où ils avaient enfermé la gosse. Ils ont équipé une chambre avec des caméras vidéo et des systèmes d'écoute. Il doit y en avoir beaucoup d'autres. Quant à la corruption, tu sais comment ils s'y prennent...

— Je me demande combien de hauts fonctionnaires et de

personnalités politiques sont sous contrôle, soupira Turrin.

— Infiniment trop. S'il n'est pas déjà trop tard, il faut fracasser le creuset contenant le filtre magique.

Jetant un regard à sa montre, Bolan se leva.

— Il est temps que j'y aille, annonça-t-il.

— Tu fonces là où ils t'attendent ?

— Vois-tu une autre solution ?

— Non. Objectivement, non. Tu penses découvrir sur place les preuves de la saloperie ?

— C'est pas tout à fait ça, Léo. Ils sont loin d'être idiots. Je veux leur serrer la gorge jusqu'à ce qu'ils me conduisent chez leur grand sorcier.

Turrin se leva à son tour et posa ses mains sur les épaules de l'Exécuteur. Il avala difficilement sa salive, fit une grimace d'amitié et dit d'une voix enrouée :

— Réussis, Mack. Fais exploser leur combine démentielle. Mais reviens vivant.

Bolan ne savait pas si cette fois encore il s'en sortirait vivant. Mais il était décidé à leur occasionner le plus de mal possible et à renvoyer les rapaces de Washington en enfer.

De toutes ses forces.

CHAPITRE XI

Une heure s'était écoulée depuis que Francchesi avait appris le sinistre qui avait ravagé son magnifique pied-à-terre d'Alexandria. Il était d'abord entré dans une violente colère, insultant l'homme qui lui avait fait part de la mauvaise nouvelle et qui pourtant n'était pour rien dans le désastre. Il s'était retenu de décrocher le téléphone pour appeler Sammy et le traîner dans la boue. Sammy ne devait pas savoir que Giorgio avait des nerfs et que ceux-ci commençaient à se tordre douloureusement dans son corps. Une question de dignité et de prudence vis-à-vis de la grosse tête du projet. Il encaissa donc le coup dur en s'efforçant de se convaincre que la perte était bien minime à côté de la nouvelle position qu'il espérait occuper au sein du Conseil. Et s'il s'avérait que Sammy avait des idées tordues dans sa grosse tête, les comptes seraient réglés plus tard. Francchesi avait hâtivement bâti un plan de sauvegarde apte à le mettre à l'abri d'un éventuel danger dès la conclusion du contrat contre Bolan. Il disparaîtrait à toute vitesse et laisserait écouler quelques jours avant de se manifester directement auprès des chefs du Conseil qui seraient alors bien obligés d'admettre que le mérite lui revenait entièrement.

Il avait tenu compte de l'instinct quasi animal de Joey Giliotti qui « ressentait » Max le Tacticien comme une ingérence sournoise et nuisible dans l'organisation de son patron. Aussi s'efforçait-il de faire bonne figure à Mantegna tout en s'en méfiant.

Aux alentours de minuit, il fut informé téléphoniquement qu'un de ses dépôts de came venait de sauter dans la 35^e rue à Georgetown. Il serra les poings dans ses poches et dit à Crazy Joey :

— Ce qui est dur, c'est d'être là à attendre que cette couille s'amène et de ne pouvoir rien faire.

— Il finira bien par venir, affirma Giliotti.

Bolan, lui, n'éprouvait nullement les angoisses métaphysiques de Giorgio. Il était déjà sur le terrain.

Au volant de la Cherokee, il avait rapidement avalé la distance qui le séparait de Harpers Ferry, puis de Shenandoah Springs, effectuant le dernier trajet en coupant, tous feux éteints, à travers la campagne de Virginie. Il avait dissimulé le véhicule tout terrain, revêtu sa combinaison noire, sanglé le Beretta sous son aisselle et lacé la gaine du poignard contre sa cuisse. Sur le devant et les côtés de son ceinturon militaire étaient fixés des étuis en cuir contenant des chargeurs pour ses diverses armes ainsi que des grenades de 40 mm pour le M-203. Il fixa l'étui de l'AutoMag, y glissa l'immense pistolet

après avoir vérifié son fonctionnement, puis se plaça en travers de la poitrine une sangle retenant une sacoche dans laquelle il avait placé ses charges explosives. Plusieurs garrots étaient également attachés à sa ceinture. Enfin, il saisit le M-16 combiné avec le M-203 et s'achemina d'un pas rapide vers la zone sensible.

Ainsi équipé, il pesait près de quarante kilos de plus que son poids normal et constituait à lui seul l'équivalent d'une équipe de commando bien entraînée. Il n'avait pratiquement pas dormi la nuit précédente, rongé par la peine et préoccupé entièrement de la façon dont il allait devoir mener son assaut à travers les embûches de l'ennemi, mais il ne ressentait aucune fatigue. Une froide détermination animait son corps et son esprit.

Parvenu à proximité de son objectif, il fit une halte, déposa sur le sol le plus lourd de son équipement, ne conservant sur lui que le Beretta, le poignard de combat et les garrots.

Puis il s'insinua dans les broussailles pour une reconnaissance. Il lui fallait confirmer ce que les clichés photographiques lui avaient révélé, sentir l'atmosphère des lieux et décider pendant combien de temps Giorgio devait encore mariner dans l'expectative.

— Deux heures trente ! fulmina Francchesi.

— Ne te laisse pas avoir par tes nerfs, conseilla Joey Giliotti d'un ton apaisant. C'est ce qu'il cherche à faire. Il pilonne des positions en ville dans l'espoir de te paniquer.

Il y avait eu d'autres appels téléphoniques concernant la destruction de locaux de l'Organisation dans la banlieue de Washington.

— Tu en as de bonnes ! C'est pas une histoire de nerfs, merde ! Je vois simplement que le Fumier est en train de me coûter une fortune en matériel et en hommes.

Il se planta devant la fenêtre camouflée et grogna :

— Arrive, Bolan. Amène-toi, Putain de mes fesses !

À cet instant, la porte s'ouvrit sur Mantegna. Il tenait en main un walkie-talkie. Son veston était ouvert et la crosse d'un .38 apparaissait, dépassant d'un holster.

— Rien à signaler, annonça-t-il. Il faut attendre.

Sa décontraction eut le don de mettre Francchesi hors de lui :

— C'est tout ce que tu trouves à dire ! Il faut attendre !... aboya-t-il agressivement. On voit que c'est pas toi qui subis de la casse.

— Ecoute, Giorgio, ça ne sert à rien de te mettre dans tous tes états. Si tu me le permits, tu déconnes. Et c'est vraiment pas le moment de piquer une crise.

Il s'emplit les poumons d'air, souffla lentement et se composa un sourire rusé.

— T'as raison, Max. Mais nous vivons tous un sacré moment. Enfin,

je pense aussi que ce mec va venir. Souhaitons seulement qu'on puisse le contempler très vite en train de baigner dans son jus pourri.

— Ne pense plus qu'à ça, conseilla le Tacticien. Rien qu'à ça.

À 4 heures du matin, la situation était toujours au même point. Giorgio avait beaucoup fumé et ses yeux le piquaient. Même pas la possibilité d'ouvrir la fenêtre avec cette connerie de black-out. Crazy Joey, lui, restait calme et passait son temps à vérifier et revérifier son revolver, puis à l'astiquer avec un mouchoir comme s'il voulait l'user. Et Mantegna était descendu dans le bar du club-house, à l'écoute de sa radio.

À l'approche de cinq heures, une voix atténuée passa dans le walkie-talkie posé sur le bureau, devant Giliotti.

— *Il y a peut-être du nouveau, on vient de bouger sur le bateau.*

Francchesi lança son bras pour attraper l'appareil, enfonça le bouton d'émission.

— T'as entendu, Max ? cracha-t-il.

— *Bien sûr que j'ai entendu*, fit la voix de Mantegna depuis le rez-de-chaussée. *Laisse-moi la fréquence libre.*

Le Tacticien enchaîna :

— *Qui c'est ?*

— *Unité dix-sept.*

Le dix-sept était un tireur en position sur la rive, à proximité du piège.

— O.K. Unité mobile ?

Une voix rocailleuse grésilla dans le transceiver :

— *On a repéré un mouvement dans la flotte. On dirait un mec qui essaie de traverser en douce.*

— Tu crois ou t'es sûr ?

— *Ben... C'est encore difficile à dire.*

— Tenez-vous prêts, Unité mobile. À tous, faites gaffe ! Ouvrez l'œil. Stand-bye et faites gaffe !

Un moment passa, puis une autre voix crépita :

— *Je vois le gus dans mes jumelles. Il nage doucement dans le courant.*

— *Personne ne bouge encore*, ordonna Mantegna. *Personne...*

Depuis le bureau au premier étage, Giorgio et Giliotti crurent entendre un léger ronronnement, comme celui produit par un moteur au ralenti.

— Max ! appela Francchesi.

— *Oui ?*

— T'entends ça ?

Un soupir excédé fusa du haut-parleur.

— *Quoi, ça ?*

— Un bruit de moteur. Si ça se trouve, il s'amène par la rivière.

— *Ne dis... Attends, ouais, j'l'entends maintenant... Unité mobile ?*

— *Reçu, Leader*, annonça la voix en provenance du bateau. On vient de mettre en route, le mec va...

— *C'est votre moteur que j'entends ?*

— *Ouais. On est certain de le tenir, il peut pas s'échapper !*

— *Moi je vois rien !* intervint un des tireurs. *L'Unité mobile avance...*

— *Qu'est-ce que vous foutez ?* lança Mantegna.

— *T'excite pas, on va l'avoir !*

Francchesi s'était levé d'un bond.

— Éteins cette putain de lampe ! cracha-t-il à l'adresse de Joey qui aussitôt se précipita sur l'interrupteur.

D'une main nerveuse, il écarta un bord de la couverture pour démasquer une partie de la vitre. Après la luminosité de l'ampoule, il mit plusieurs secondes à s'accoutumer à l'obscurité extérieure.

Enfin, il put distinguer le devant de la maison. Il vit Mantegna qui venait de sortir et se tenait debout sur le côté de la petite plage de galets bordant le coude de la rivière.

Un autre message arriva dans la radio :

— *Unité mobile passe devant nous, il accélère. Qu'est-ce que ça veut dire, Leader ?*

Le Tacticien éleva le walkie-talkie contre sa joue.

— *Répondez, Unité mobile, qu'est-ce que vous foutez ?*

Une réponse rocailleuse lui atterrit dans l'oreille :

— *Du calme, nom de Dieu ! J'veus dis qu'on le tient !*

Le bruit du moteur s'amplifia soudain. Puis un guetteur annonça que l'Unité mobile avait dépassé la position et piquait plein pot en aval de la rivière. Un affreux soupçon jaillit dans l'esprit de Giorgio. Il arracha complètement la couverture de la fenêtre et glapit :

— Cette espèce de pute est en train de nous escroquer ! Je sens qu'il est là, Joey. Pas loin de nous...

Joey s'était raidi. Il fit tourner sèchement le barillet de son revolver, vint se coller près de son patron.

— Et cette merde de Mantegna qui n'a rien compris ! couina encore le prétendant au titre de *Consigliere*.

Il se précipita sur l'émetteur radio, crachota :

— Max ! Bordel de merde, le Grand Fumier arrive ! Alerte les hommes, dis-leur qu'ils arrêtent le bateau !

Il vit Mantegna parler dans son appareil en se tournant vers la fenêtre.

— *Ferme-la, Giorgio ! C'est à moi de décider ce que...*

Ce fut tout ce qu'il eut le temps de dire. Une masse claire apparut à l'amorce de la courbe de la rivière dans le ronflement d'un moteur à plein régime. Mantegna poussa un juron, hésita une seconde et courut maladroitement sur les galets pour se placer à l'abri.

— Tu ne devrais pas rester là, fit Joey à son patron.

Mais Francchesi restait rivé à la fenêtre. À présent, il apercevait assez distinctement le terrain en dessous de lui, la petite plage et la rivière. Les nuages commençaient à s'effiloche dans le ciel et par instants on apercevait le halo blafard de la lune.

Tout son corps était tendu dans l'attente de ce qui allait suivre. Il enfonça la touche d'émission de son appareil et lança rapidement :

— Amenez-vous tous par ici ! C'est Giorgio qui vous parle ! Rejoignez la position numéro deux ! Magnez-vous ! Magnez-vous !

Aussitôt, des voix s'entremêlèrent sur les ondes. Des appels, des questions qui demeuraient sans réponse. La confusion commençait à gagner les équipes.

— Les cons ! gueula Francchesi.

Le cabin-cruiser avait disparu quelques secondes de son champ visuel. Et soudain, il le vit de nouveau, sortant de la nuit dans le grondement de son moteur. Piquant droit sur la petite plage du ball-trap. Giliotti ouvrit des yeux immenses et poussa une exclamation.

— C'est pas vrai ! Ces mecs sont dingues !...

Ce qui se passa ensuite fut encore plus démentiel aux yeux stupéfaits du petit tueur. Lancé à pleine vitesse, le cabin-cruiser quitta l'eau, monta à l'assaut de la plage dans un atroce raclement, la traversa sans ralentir et son étrave percuta de plein fouet la façade du club-house dans lequel il s'enfonça profondément. Dans un bruit infernal, la grande bâtisse en bois fut secouée d'un tremblement hystérique. Le plancher gémit sous les pieds de Francchesi qui faillit être déséquilibré. Puis le silence se réinstalla d'un seul coup. Terrifiant.

— Oh m-merde ! grinça Giorgio qui n'en croyait pas ses yeux et ses oreilles. C'est pas possible...

Ça l'était pourtant. La poussière qui volait tout autour de lui et les cris qui commençaient à retentir autour de la maison en étaient le témoignage. Le Prétendant s'était fait mettre. Il s'était laissé baiser par Bolan la Pute.

Giliotti reprit le premier ses esprits.

— Faut pas rester ici ! déclara-t-il.

Arrachant presque la porte, il ouvrit le passage dans le couloir qui desservait l'étage et, revolver au poing, il se déplaça rapidement vers une porte donnant sur un escalier à l'air libre. Francchesi courait derrière lui en balbutiant des phrases hachées et pleurant de rage.

Bolan avait surpris les deux hommes qui se tenaient à la proue du cabin-cruiser. Il leur avait logé à chacun une balle silencieuse dans la tête et s'était introduit dans le poste de pilotage où un comparse sommeillait en travers de la banquette. Il l'avait étranglé à l'aide d'un garrot, puis avait fait doucement glisser le cadavre dans la rivière, laissant les deux autres sur la berge. Un walkie-talkie était branché en

écoute près du tableau de bord. Il était resté quelques minutes immobile, attendant que le courant emporte le corps au niveau des sentinelles en armes qu'il avait repérées lors de sa reconnaissance, puis il avait lancé le moteur, le laissant tourner au ralenti.

Le transceiver avait commencé à passer des questions et des consignes.

— *Unité mobile ?*

Bolan déforma sa voix :

— On a repéré un mouvement dans la flotte. On dirait un mec qui essaie de traverser en douce.

Quelques instants plus tard, un guetteur lança rapidement :

— *Je vois le gus dans mes jumelles...*

Il devait apercevoir le cadavre entraîné par le courant. C'était le moment. Bolan dirigea doucement l'embarcation le long de la rive. Il y eut d'autres échanges de messages. Il poussa un peu les gaz, répondant brièvement aux appels. Bientôt, il dépassa le périmètre où on l'attendait, accéléra encore en se concentrant sur la manœuvre. L'instant le plus critique. C'était maintenant que ses chances de réussite allaient se jouer. Si l'ennemi comprenait trop tôt, c'en était fait de sa peau.

Enfin, il vit les contours enténébrés du club-house, la plage sur le devant et la silhouette d'un homme debout et immobile. Il coupa complètement les gaz, les rouvrit en grand en même temps qu'il bloquait le gouvernail de direction et sauta sur la rive tandis que le cabin-cruiser se cabrait pour se lancer dans une course folle. Il se reçut en roulé-boulé, le M-16 plaqué contre la poitrine, puis s'infiltra sous les arbres et les buissons.

Son débarquement en voltige était passé inaperçu. Alors qu'il venait de franchir une trentaine de mètres en courant, plié en deux, le fracas de la collision lui parvint. Il y eut ensuite des interpellations stupéfaites, des cris gutturaux et des bruits de pas tout près de lui. Une ombre bougea à quelque distance. En souplesse, Bolan rejoignit le type qui semblait hésiter sur la conduite à tenir. Il atterrit dans son dos, lui balança un coup de crosse du M-16 dans les reins pour lui couper la respiration et l'acheva au poignard. Le moment n'était certes pas à s'attendrir sur le sort d'une canaille. Il en aurait encore beaucoup d'autres à tuer dans les minutes à venir.

Bolan avait la configuration du terrain en mémoire. Il progressa silencieusement dans les taillis, sa combinaison noire se confondant avec les ombres environnantes, traversa d'un bond un parcours de tir au pigeon d'argile, puis s'insinua sous un nouveau couvert pour gagner l'arrière du club-house. Il comptait mentalement les secondes, ayant déjà calculé le temps nécessaire à la troupe présente au point numéro un pour rejoindre le ball-trap.

Il avait entendu Giorgio lancer son alerte à la radio. La meute n'allait pas tarder à accourir.

Débouchant à l'orée de la clairière sur laquelle était implantée la bâtisse de bois, il engloba d'un coup d'œil la situation. De la fumée s'échappait par plusieurs fenêtres. Sans doute le cabin-cruiser avait-il pris feu après la collision et un incendie commençait à se propager. Deux hommes couraient en diagonale vers le lieu de l'impact.

Replongeant dans le bosquet, il contourna encore la position et aperçut d'autres soldats devant la construction. L'un d'eux observait l'énorme brèche produite par l'embarcation. Trois autres pointaient des pistolets-mitrailleurs vers les ténèbres, cherchant une cible invisible.

Bolan leur dépêcha une rafale rageuse. Une multitude d'ogives de .222 déchiqueta leurs corps, les faisant tourbillonner dans un concert de cris et de gémissements. Les deux silhouettes qu'il avait vues courir les avaient presque rejoints. Ils se retournèrent, braquant l'un un Riot-gun, l'autre une mitraillette, et ouvrirent le feu, mais leur tir fut parfaitement inefficace. Bolan s'était aplati au sol et les arrosa froidement avec le M-16.

La place était nette, l'action n'avait duré que six à sept secondes.

Le bruit de plusieurs moteurs emballés se fit entendre à faible distance. C'était les renforts. Les *mafiosi* embusqués dans le périmètre du traquenard se précipitaient au secours de leur patron assiégé.

Impeccable.

Il fallait maintenant tenir le timing. Mais Giorgio avait apparemment filé en douce dès le début de l'attaque. L'Exécuteur se releva, courut vers le club-house qui commençait à devenir la proie des flammes. Il sortit de sa sacoche trois charges explosives pré-réglées sur quatre-vingt-dix secondes, les activa successivement à des intervalles de dix secondes chacune en les plaçant le long de l'allée desservant le bâtiment. Puis il s'enfonça de nouveau dans l'obscurité.

Francchesi avait cessé de maugréer. L'opération prenait l'allure d'un désastre, mais il lui fallait regarder la situation en face, froidement, et réagir. Il allait s'en sortir. La nombreuse troupe qui accourait aurait forcément raison de Bolan qui s'était malgré tout jeté dans la gueule du loup en tentant son coup de baroud. Ce qui comptait à présent était de ne pas paniquer. Accompagné de Giliotti qui marchait très près de lui pour lui faire un rempart de son corps, il avait atteint un parcours de tir et s'était arrêté près d'une fosse de lancement.

— Tu es sûr que le pilote est près de son taxi ? questionna-t-il.

Joey répondit d'une voix étouffée :

— J'ai vérifié il y a moins d'un quart d'heure. C'est Mantegna lui-même qui lui a passé la consigne, il a dû avoir la même idée.

— Bon. Il faut faire vite. Ce pourri est dans le coin. Passe devant et assure-toi que la route est libre. Tu...

Ses paroles furent coupées net par le staccato d'une rafale. Des balles sifflèrent sinistrement et une branche brusquement sectionnée vint frapper le visage de Francchesi qui émit un couinement apeuré. Joey lui aussi poussa un gémissement en se comprimant le ventre. Dans un sursaut, il poussa Francchesi dans la fosse où il dégringola ensuite.

— J'suis touché ! cracha-t-il.

— Où ça ? fit Giorgio qui se contorsionnait dans la terre humide pour s'approcher de lui.

— Dans le ventre. Putain, ça fait mal... Écoute, Giorgio.

Il haleta péniblement.

— Tu vas devoir aller tout seul à l'hélico. Je vais rester pour te couvrir pendant que les autres se ramènent.

— Essaie de tenir le coup !

— J'y arriverai pas, Giorgio. Taille la route pendant qu'il est encore temps. Si la combinaison noire passe dans le coin, je saurai bien buter ce mec... Vas-y...

Francchesi sortit de sa poche un petit .32 nickelé et l'affermir dans son poing. Partagé entre l'instinct de survie et la crainte de s'exposer seul au milieu du champ de bataille, il hésita quelques instants, considérant son garde du corps-tueur en chef qui ne pouvait plus lui être d'un grand secours. Puis il remonta la pente de la fosse et disparut sous les arbres.

Crazy Joey, lui, serra les dents et commença à ramper le long du talus. Il n'allait pas crever aussi connement, comme un rat dans son trou, sans essayer de faire la peau au grand salaud. Il avait dit à Francchesi qu'il le couvrirait. Un ricanement douloureux le secoua. Cette blague ! Giorgio devait se démerder seul et prendre ses risques. Depuis qu'il était blessé, Joey s'estimait dégagé de sa responsabilité envers le « patron ». Il avait une affaire personnelle à régler. Question de dignité.

Une main comprimant son ventre ouvert, l'autre crispée sur son revolver, il se traîna vers les lieux du carnage en proférant des obscénités.

CHAPITRE XII

Franck Lucchese avait pris place dans la voiture de tête avec cinq soldats en armes, plus le chauffeur qui maintenait une allure démentielle en abordant le terrain de ball-trap. Dans leur sillage, quatre autres véhicules bondés de tueurs accouraient également avec à bord Jeff Cosimo, Vito « Le Craps » Benzetti et Bad Johnny.

— Arrête ici ! cria Lucchese au chauffeur.

La grosse limousine freina en dérapant sur la terre humide. Aussitôt, les portières s'ouvrirent, les hommes en jaillirent pour se disperser en direction du club-house et de la petite plage de galets. Le contenu des autres voitures se répandit également sur le terrain.

Distant d'environ cinq cents mètres, il y avait encore deux véhicules d'arrière-garde dont les moteurs grondaient sur le chemin d'accès.

— Encerchez tout le coin ! hurla Lucchese qui venait d'être rejoint par Le Craps.

Courbés très près du sol, les soldats au nombre d'une trentaine se précipitèrent vers une ligne fictive d'encerclement. C'est à cet instant que la première charge de T.N.T. placée à l'extrémité de l'allée explosa dans un fracas tonitruant, soufflant le véhicule de queue et pulvérisant les vitres de celui derrière lequel il était stationné.

Tous s'étaient arrêtés dans leur course, certains se jetant à terre, d'autres s'accroupissant et cherchant des yeux une cible. Il y eut ensuite une explosion plus sourde venue de la maison, l'éclatement du réservoir d'essence du cabin-cruiser, qui fut suivie presque immédiatement du *braoum* épouvantable de la seconde charge militaire. Le crépitement d'un fusil d'assaut se mêla au vacarme, par petites rafales arrosant les hommes pétrifiés de stupeur et de crainte, les obligeant à se relever et à courir en tous sens vers des abris illusoires. Puis la dernière charge explosa contre la voiture de Lucchese, la pulvérisant et la projetant sur un groupe de quatre *mafiosi* qui avaient eu l'idée stupide de venir se protéger contre les carrosseries.

— Réagissez, bon Dieu ! lança Jeff Cosimo en brandissant un poing rageur. Le tir vient de ce groupe d'arbres...

Il dut subitement s'aplatir au sol pour se soustraire à une nouvelle rafale qui passa à quelques centimètres au-dessus de sa tête, la bouche dans la terre et maugréant des imprécations. Franck Lucchese était à côté de lui dans la même position. Le premier chef d'équipe avait placé ses mains sur sa tête et respirait par petits coups.

Les rafales cessèrent. Tout de suite après, une grosse détonation creusa un entonnoir au milieu de trois *mafiosi* en train de tirer en direction de l'endroit présumé du feu adverse. Leurs cadavres roulèrent, criblés d'éclats métalliques. Une seconde en faucha deux autres qui faisaient crépiter leurs pistolets-mitrailleurs.

— C'est des grenades ! hurla quelqu'un en plongeant derrière un tronc d'arbre.

Les coups de départ et les explosions se succédaient à un rythme hallucinant. Toutes les deux secondes au maximum.

— Putain de merde ! gémit Franck Lucchese qui s'était traîné derrière un petit monticule d'herbe. Ce type peut pas être tout seul, y a d'autres mecs avec lui !

Il venait de se rendre compte que la situation était dramatique. Les hommes tombaient comme des quilles. Ceux qui tiraient encore expédiaient des balles un peu partout dans la nature, sans opposer une défense efficace et au risque de s'entre-tuer. En quelques secondes, le chaos était survenu.

— Y a d'autres mecs avec lui ! hurla Lucchese en se redressant sur les coudes, crachant la terre qu'il avait entre les dents. Dispersez-vous et foncez dans ces taillis !

Quelques *mafiosi* se relevèrent pour se lancer à l'assaut du bosquet. Mario Anglesi en fit autant pour distribuer des ordres et reçut un nuage concentré de balles brûlantes en pleine poitrine. Le Craps fut touché tandis qu'il rampait vers la maison. Son corps tressauta plusieurs fois ; il s'immobilisa dans un rôle d'agonie. Puis un cratère s'ouvrit sous les pieds de Jeff Cosimo et l'engloutit dans un déferlement de feu et de mitraille.

Depuis le début de l'affrontement, l'Exécuteur s'était constamment déplacé entre chaque salve en se maintenant sous le couvert des arbres et des broussailles. La première explosion de T.N.T. avait marqué le coup d'envoi de son offensive. À présent, il canardait méthodiquement l'ennemi affolé à coups de grenades lancées par le M-203. Il en expédia une aux pieds de ceux qui couraient dans sa direction, stoppant instantanément leur tir, fit claquer encore une rafale du M-16, la distribuant horizontalement sur le champ de bataille, puis changea le chargeur et introduisit dans la culasse du M-203 une grenade éclairante.

Un coup d'œil circulaire lui montra le charnier qui s'étendait autour de la bâtisse en proie aux flammes. L'incendie irradiait des lueurs mouvantes alentour. Quelques ombres bougeaient encore à l'extrémité de la plage, le long des arbres à l'opposé de sa position, et derrière des massifs broussailleux. Bolan tira la charge éclairante au milieu de l'aire sinistrée pour aveugler ceux qui étaient encore dangereux, se détourna aussitôt et s'en fut d'un pas rapide, aussi

silencieusement qu'il était survenu. Il entendit les voitures arrivant à la rescousse, les portières qui claquaient et les ordres qui retentissaient dans la nuit. Mais il avait une tâche plus importante à accomplir, l'arrière-garde ne l'intéressait pas.

Crazy Joey Giliotti venait d'atteindre un fossé bordant une large clairière où il avait une vue dégagée. Il s'y était traîné en gémissant, comprimant douloureusement ses tripes qui s'obstinaient à vouloir jaillir de son ventre. Une balle de .222 lui avait ouvert la paroi abdominale sur plusieurs centimètres. Une balle perdue ! Il sacra, avala sa salive qui s'était terriblement épaissie dans sa bouche et qui avait un goût de fiel, passa sur son front trempé d'une mauvaise sueur la main qui tenait le revolver.

Il s'immobilisa. Il lui avait semblé voir remuer quelques branches à proximité. Prenant une nouvelle ligne de mire, il s'efforça de contrôler sa respiration haletante.

Merde. Sa vision se brouillait. Un sifflement lancinant commençait à lui vriller les oreilles. Était-ce l'incroyable vacarme qu'il avait entendu, venant du côté du club-house, ou bien l'approche de sa fin qui se manifestait de la sorte ? Il avait l'impression de se trouver dans un paquet de coton et curieusement, sa blessure le faisait à peine souffrir, maintenant. Il eut vaguement conscience d'un léger bruit près de lui, ressentit un choc dans sa main crispée sur son arme et regarda comme dans un cauchemar le .38 décrire une courbe avant de s'enfoncer dans l'herbe. Dans un sursaut, il se retourna. Une haute silhouette sombre était plantée au-dessus de lui, bardée de tout un arsenal, un flingue braqué sur sa tête. Il eut un hoquet étranglé.

— Bolan ? prononça-t-il d'une voix empâtée.

Une question lui vint en réponse. Un timbre glacial et qui n'avait rien d'humain, pensa Giliotti.

— Joey ?

— Comment tu sais ça ? réussit à ricaner le tueur blessé.

— Je le sais, répliqua simplement l'apparition. Où est Giorgio ?

Machinalement, le *mafioso* tourna la tête vers le fond de la clairière, regarda de nouveau l'Exécuteur. Il puisa dans les forces qui lui restaient encore pour faire un geste obscène avec la main.

— Tu t'en sortiras pas, ducon. Je te pisse au cul. Le Beretta s'abaissa insensiblement vers le front du blessé.

— Va pisser en enfer, dit Bolan en appuyant sur la détente.

Un infime bruit de toux gicla du Beretta et la tête de Giliotti retomba sèchement avec un trou au-dessus de la ligne des yeux. Puis la Mort noire s'éloigna dans l'obscurité.

Il n'avait plus qu'une centaine de mètres à parcourir. Il s'était plusieurs fois arrêté pour écouter la nuit, tremblant chaque fois qu'il avait entendu le chant horripilant des armes automatiques ou le

vacarme infernal des explosions. Mais un silence relatif venait de s'installer, il ne percevait plus que des appels de l'autre côté du terrain et il serra les fesses en espérant que le compte du tordu sanguinaire avait été définitivement réglé.

Puis une silhouette se démasqua d'un massif et lui barra la route.

— Tu pars sans les amis, Giorgio ? fit Mantegna dans un méchant sourire.

Il tenait un pistolet à bout de bras. Francchesi faillit s'étrangler avec sa salive. Le plus idiot, c'était qu'il avait rangé son pistolet dans sa poche pour écarter plus facilement les branches dans son pénible cheminement. Il se reprit, toussota en se composant une mine avenante.

— J'suis content que tu t'en sois tiré, Max. Bon Dieu, si tu voyais ce qui s'est passé là-bas...

— On dirait pas que t'es si content que ça, grinça le Tacticien.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— T'as plutôt l'air d'un mec qui plante les copains. Mais ça fait rien, on n'a plus besoin de toi, tu peux partir.

La main de Francchesi glissa doucement vers sa poche. Il soupesait ses chances.

— Je comprends pas bien, Max, enchaîna-t-il pour gagner du temps. Tu veux dire...

— Sammy a décidé que tu pouvais partir. Tu piges ? Enfin, partir d'une certaine façon.

L'arme de Mantegna se releva. Une lueur mauvaise étincela dans ses yeux.

— Ciao Giorgio.

Brusquement, le sourire de Mantegna se figea. Son regard vacilla et il commença à s'incliner lentement sur le côté pour finalement s'effondrer au sol avec un bruit mou.

— Bouge pas, Giorgio ! claqua une voix venue d'outre-tombe.

Une ombre apparut dans le champ visuel de Francchesi qui battit plusieurs fois des paupières avant de se rendre compte qu'il venait de rencontrer l'Exécuteur. C'était affolant. Comment avait-il fait pour se trouver à la fois en pleine bataille et sur son chemin... Complètement paralysé par l'horreur de la situation, il se laissa fouiller et délester de son arme. Bolan le poussa ensuite vers le fond de la clairière.

— Marche !

Francchesi faillit trébucher sur le cadavre de Mantegna. Il reprit son équilibre et ne se fit pas prier pour se diriger vers l'hélicoptère en attente, à moitié dissimulé sous les arbres. En fait, l'appareil était déjà tiré en position de décollage, il s'en aperçut bientôt. Max le Salaud avait lui aussi préparé sa fuite. Le pilote était aux commandes. Il pigea immédiatement la situation en voyant la silhouette noire équipée

comme un commando et qui pointait sur lui un pistolet énorme. Il leva silencieusement les bras.

— Fais tourner ton moulin ! ordonna Bolan en poussant Francchesi sur le siège passager avant.

Il prit ensuite place à l'arrière tandis que le démarreur faisait entendre son bruit lancinant. L'appareil était un Bell quadri-place à turbine.

Une minute s'écoula pendant laquelle le rotor prit sa vitesse de rotation normale dans le sifflement et le grondement de la tuyère.

— Qu'est-ce que tu attends ? fit Bolan au pilote.

— La température est pas suffisante, bégaya le pilote sentant aussitôt le canon de l'AutoMag se coller contre sa nuque.

— Ce type d'appareil se fout de la température, vieux. Décolle.

— O-oui ! Tout de suite...

Le Bell s'éleva dans une petite secousse, prit très vite de la hauteur. Le pilote inclina le manche et le palonnier pour éviter la zone où mourait doucement la lueur de la grenade éclairante. Une immense colonne de fumée montait dans le ciel et s'y diluait. Il tourna un peu la tête pour dire :

— J-je ne vous ferai aucune histoire, je suis seulement payé pour faire ce boulot... Mon nom est Tim Scott.

— C'est très bien, Tim, dit Bolan d'un ton neutre. Pointe ton engin sur le camp numéro Un. Là où Giorgio pensait que j'allais me faire baiser.

Giorgio ne desserrait pas les dents. Il se tenait des deux mains aux bords de son siège, la tête basse, avec une boule d'angoisse au creux de l'estomac. Bolan lui tendit un walkie-talkie ramassé sur le terrain.

— Parle aux hommes qui sont chez toi, jeta-t-il ! Combien y en a-t-il ?

— J'en sais rien, répliqua Francchesi. Je vous assure que...

— Dis-leur de sortir devant la baraque, tous. Et tâche que ça ait l'air naturel.

D'une main mal assurée, le ponton de la drogue actionna la radio et débita :

— C'est terminé, les gars ! Sortez de là-dedans, je veux vous voir tous sur le devant dans dix secondes.

Le transceiver crachota en retour :

— *Le fumier a été descendu ?*

— Ouais ! On l'a eu en beauté. Allez, magnez-vous le cul de sortir.

Bolan lui reprit l'appareil.

— Tu vendrais ta propre mère pour sauver ta carcasse, grogna-t-il avec un sourire écœuré.

La maison se dessinait en contrebas devant le Bell. La plupart des fenêtres étaient éclairées. Quatre hommes se tenaient déjà devant la

façade.

Deux autres sortirent et levèrent la tête en entendant le bruit de hachoir de l'appareil en approche. Ils assistèrent à son atterrissage à une cinquantaine de mètres d'eux et virent Francchesi en descendre, plié sous le tourbillon des pales.

— On dirait que le patron n'est pas dans son assiette, marmonna l'un des soldats.

Effectivement, Giorgio marchait d'un pas incertain, avançait sur un trajet oblique au lieu de venir à leur rencontre. Ensuite, un second personnage sauta du Bell et s'immobilisa tout de suite. Le soldat qui venait de faire une remarque ouvrit la bouche pour ajouter un commentaire, la referma aussitôt et arracha un P.M. de son épaule. Un autre fit un bond en criant :

— Le salaud ! C'est le salaud !...

Un ouragan de plomb et de cuivre s'abattit sur eux dans une rafale interminable. La gueule du M-16 ressemblait à un énorme chalumeau tressautant d'où jaillissait la mort à répétition. Six corps cisailés dans tous les sens furent projetés au sol dans un bouillonnement de sang.

L'Exécuteur éjecta son chargeur vide, en plaça un autre sous la culasse du M-16. Il s'avança à travers le charnier vers l'entrée de la maison après avoir ordonné au pilote de quitter son appareil. Faisant passer Francchesi et Tim Scott devant lui, il obligea le *mafioso* à ouvrir les portes à la volée.

— Anders ! cracha-t-il en passant la bretelle du fusil d'assaut à son épaule pour prendre en main l'AutoMag. Conduis-moi à Tommy Anders.

Il remarqua l'hésitation de Giorgio, comme si celui-ci appréhendait quelque chose de particulièrement grave.

— Écoutez, Bolan, moi je n'ai fait que suivre des instructions. C'est pas moi qui ai mijoté cette combine, j'étais tranquille avec mes affaires. Vous devriez plutôt en vouloir à Sammy...

— Sammy Navarra ?

— C'est lui qui a tout goupillé. Il est la tête du projet. On peut s'arranger...

— Tu veux échanger ta vie ?

— Contre ce que vous voudrez. N'importe quoi... Je ne suis pas prêt à passer de l'autre côté, Bolan.

— Ta vie ne vaut pas le centième de toutes celles que tu as anéanties au cours de ton existence pourrie. N'attends aucune négociation de ma part. Maintenant, avance.

Quelques instants plus tard, Bolan découvrit Anders dans une chambre de l'étage. Le prisonnier était allongé sur le lit et recouvert d'un simple drap qu'on avait jeté en travers de son ventre. Ses bras étaient tirés au-dessus de sa tête, ses poignets attachés avec des cordes

à la tête du lit. Il ouvrit les yeux et regarda la grande forme noire qui se penchait sur lui. Une grimace de reconnaissance s'esquissa dans son visage tuméfié.

— Je pensais bien que tu débarquerais ici, articula-t-il lentement tandis que Bolan tranchait ses üens.

L'Exécuteur considéra avec un intense sentiment de pitié le corps de son ami, constellé de brûlures et d'hématomes. Un tortionnaire particulièrement sadique s'était aussi amusé à lui enlever des lambeaux de peau sur le ventre. Les plaies avaient suppuré et on lui avait simplement passé du talc pour absorber les humeurs.

Sans cesser de tenir Francchesi et le pilote en joue avec l'AutoMag, il demanda :

— Est-ce que tu penses pouvoir faire quelques pas, Tommy ?

— Je crois pas. Je ne sens plus mes jambes. Des mecs m'ont tapé dessus avec une barre de fer. Le moral est encore à peu près bon, mais j'ai l'impression d'être une serpillière. Tu devrais...

— Tais-toi, vieux. On va sortir d'ici.

Puis, fixant Francchesi d'un regard où n'apparaissait plus aucun sentiment humain, il ordonna :

— Empoignez une couverture et placez-le dessus. Je tuerai le premier qui lui arrachera un seul gémissement.

Dès qu'Anders fut allongé sur la civière de fortune, ils quittèrent lentement la chambre et gagnèrent le rez-de-chaussée. Puis ils le transportèrent avec d'innombrables précautions jusqu'à l'hélicoptère, l'installèrent sur la banquette arrière. Giorgio avait le canon de l'AutoMag contre la nuque.

— Démarre ! fit Bolan au pilote en prenant place à côté de son ami dont il releva la tête et le haut de la poitrine pour l'appuyer contre lui.

Le rotor n'avait pas cessé de tourner au ralenti. Le régime de la turbine s'accéléra.

— Je n'ai pas de radar, c'est un gros risque pour voler de nuit, cria le pilote au-dessus du vacarme.

— Le risque sera encore plus grand si tu continues de dire des conneries, Tim Scott. Arrache-moi ce ventilateur.

Tandis que le gros insecte commençait à prendre de la hauteur, Bolan passa le mufle du M-16 combiné et visa le centre de la maison. Une grenade incendiaire gicla brutalement du cylindre-lanceur et partit en tir tendu à destination du lieu où Anders avait enduré son supplice.

Jack Grimaldi et Léo Turrin se tenaient près d'une voiture dans un champ entre Manassas et Chantilly. La nuit allait être bientôt terminée, le rendez-vous que leur avait fixé l'Exécuteur tardait à intervenir.

— Cinq heures moins le quart, fit impatiemment observer Grimaldi

en relevant la manche de son blouson de vol.

La couche nuageuse avait presque complètement disparu du ciel. Un vent froid commençait à souffler, les gelant sur place. Les deux hommes se tenaient en attente depuis deux heures du matin, n'osant s'avouer les craintes qu'ils éprouvaient quant à l'issue du combat entrepris par leur ami commun.

Enfin, un bruit de moteur leur parvint au-dessus d'eux et à l'ouest. Turrin fit un bond vers le véhicule d'où il retira une puissante torche électrique qu'il alluma et éteignit plusieurs fois. Un code en même temps qu'un message de bienvenue.

Deux minutes plus tard, l'hélicoptère Bell se posa près d'eux et Bolan en sortit, portant dans ses bras le corps meurtri et brûlé de Tommy Anders qu'il déposa doucement dans la voiture. Turrin passa de l'autre côté du véhicule pour aider à l'installation du blessé et poussa une exclamation en relevant un pan de la couverture qui l'enveloppait.

— Comment des êtres qui se disent humains peuvent-ils commettre de pareilles saloperies ! murmura Grimaldi qui s'était approché.

La voix de Bolan tomba comme un couperet de guillotine :

— Ces êtres, comme tu dis, n'ont plus rien d'humain. Ils constituent une maladie mortelle qu'il faut supprimer.

À l'intérieur de l'hélicoptère, Francchesi demeurait dans la plus totale immobilité. Il paraissait prostré et inconscient de ce qui se passait à côté de lui.

— Vire le pilote et prends sa place, dit Bolan à Grimaldi.

Puis, s'adressant à Léo Turrin :

— Ramène ce gars à Hal, Léo. Qu'il lui extirpe toutes les informations qu'il peut connaître et le relâche ensuite. Il a la malchance de se trouver dans le mauvais camp, mais je ne pense pas qu'il partage les idées de la Mafia.

— Tu veux sauver une âme ?

— Il est comme des tas d'autres paumés qui ont terminé leur temps d'active et ne trouvent pas d'autre boulot que celui de transporter des VIPs qui payent avec de l'argent noir.

— Ouais. D'accord, Mack.

— Emmène Tommy d'urgence dans la première clinique que tu rencontreras et si les portes sont fermées, fais-les sauter. Tommy doit vivre.

— Je te jure qu'il vivra, Mack.

— Bon, je repars.

— Le dernier banco, hein ?

— Pas un banco. Je ne leur laisserai aucune chance.

Les mâchoires soudées, Bolan fit demi-tour pour rejoindre l'hélicoptère, croisant au passage Tim Scott auquel il n'accorda pas un

regard.

Il jeta avant de refermer la portière en plexiglas :

— Rendez-vous à l'aube sur Hawk Hill !

Turrin lui fit un signe de la main et embraya.

CHAPITRE XIII

Le salon empestait la fumée de cigarettes et la sueur. Le capitaine de police Mike Curry sommeillait dans un fauteuil, sa veste posée à côté de lui sur la moquette. Gordon Cramer, le cadre radié de la C.I.A., et l'avocat marron Jack Malloy étaient plantés devant une télévision diffusant un programme de nuit insipide tandis que Daniel Shanks, le représentant de la nouvelle *Commissione*, discutait avec Sammy près de la fenêtre.

— C'est plutôt inquiétant que Max ne donne aucune nouvelle, dit Shanks en se curant les dents avec une allumette.

Ils avaient appelé trois fois au cours de la dernière demi-heure, sans obtenir autre chose qu'une sonnerie d'occupation de la ligne téléphonique.

— La ligne est peut-être coupée, suggéra le flic véreux qui les avait entendus dans son demi-sommeil. Si Bolan est passé à l'attaque, il aura sans doute pensé à ça...

— Tu ne devrais pas dire une pareille chose, intervint Malloy en se détournant de l'écran de télévision.

— Et pourquoi pas ? J'ai étudié des tas de rapports le concernant. Il a souvent fait le coup d'isoler une position pour créer un climat psychologique.

Curry ricana, puis dit avec une intonation qui se voulait ironique :

— Á moins qu'il ait tout détruit là-bas.

— Avec près de soixante hommes contre lui ? s'exclama Cramer.

— Okay, Okay ! Je plaisante. Vous devriez en faire autant au lieu d'être tous comme des momies à attendre que le biniou se mette à sonner.

Malloy se leva, toussa et balaya d'un geste rageur le nuage de fumée autour de lui.

— Ta plaisanterie est complètement con, Mike ! Á ta place...

— Hé merde ! J'ai pas demandé à faire le pied de grue ici, nom de Dieu !

— La ferme ! cria Sammy en abattant violemment sa main sur la table. Personne ici ne devrait penser à se dire des conneries, nous sommes à deux doigts de la réussite du plan et tout ce que vous trouvez à faire, c'est de vous conduire comme des bonnes femmes qui ont leurs nerfs. Putain ! C'est pas vrai.

Le flic de la Mafia eut un nouveau ricanement :

— Toi, t'as pas tes nerfs, Sammy ? Pourquoi est-ce que tu te mets en colère ?

— Écoutez... Le seul élément qui nous sépare encore de l'aboutissement du projet, c'est Bolan. Tant qu'il sera dans le circuit, nous aurons tous des craintes à avoir. Je ne vais quand même pas vous rappeler ce qu'il a déjà fait à l'Organisation ? Avec la collaboration de Gordy et Max, j'ai monté une opération qui ne peut pas rater. Dites-vous bien que dans pas longtemps, ce téléphone va se mettre à sonner et qu'on nous annoncera la bonne nouvelle. C'est une affaire de quelques minutes, une heure tout au plus. Tu parlais d'avoir étudié des dossiers, Mike. Moi aussi j'en ai lu des tas à son sujet et je crois connaître bien les réactions de ce mec. Il va tomber dans le panneau. C'est peut-être même déjà fait. Si les équipes sont en ce moment en train de lui régler son compte, vous croyez pas que Max a d'autres choses à foutre que d'être pendu au téléphone pour vous empêcher de péter de trouille ? Alors, on attend et...

Une sonnerie lui coupa subitement la parole. Son bras se détendit comme un ressort vers l'appareil, mais il se retint et décrocha le combiné d'un geste calculé.

— Ouais ? fit-il. Ah, c'est toi...

Shanks s'empara de l'écouteur et reconnut la voix de Giorgio Francchesi.

— Comment ça, il y a eu une couille ?

— *On a eu beaucoup de casse, Sammy. Beaucoup de nos gars sont morts et Max aussi.*

Le patron du « projet » brancha l'amplificateur téléphonique de façon que tout le monde puisse suivre la conversation.

— Max ? Tu l'as vu tomber ?...

— *J'étais à côté de lui.*

— Et, heu... au sujet du type ?

— *Eh bien, on a fini par l'avoir, mais ça a failli se terminer en catastrophe. La plus grande partie de mes équipes est anéantie et...*

— Attends ! Attends, Giorgio. Répète-moi ce que je veux entendre... Tu as bien dit que le gus est...

— *Je viens de te le dire, confirma Francchesi d'une voix haletante. Écoute, Sammy, j'arrive tout de suite, il faut que je te voie d'urgence.*

— Où es-tu ?... Où es-tu ? répéta Navarra.

Un déclic sec annonça que Giorgio avait raccroché. Sammy reposa l'appareil d'une main moite et se tourna vers les autres.

— Waoh ! souffla-t-il. Ça y est.

Il sortit un mouchoir pour s'éponger le front et se laissa tomber dans un fauteuil.

— J'aurais préféré apprendre la nouvelle de la bouche de Max, ajouta-t-il. Le seul emmerdement, c'est que Giorgio va se pointer ici. Je me demande... Je me demande si c'est pas lui qui aurait buté...

— Mantegna ? fit Shanks.

— Ça se pourrait bien. Et s'il a fait ça, il a des doutes. Hein ?

— Pourquoi ne pas régler son affaire quand il va se pointer ? suggéra Malloy.

— Chez moi, dans ma propriété ? Ça va pas...

— Il suffira de le faire évacuer en douce par tes gardes. Et s'il arrivait le moindre ennui, Mike est là pour s'en occuper. C'est un flic haut placé, non ?

— Parce que tu crois que je pourrai éternellement étouffer vos salades, railla Curry. C'est pas aussi facile que tu crois.

— T'occupe, coupa Shanks. Quand on aura toutes les cartes en mains, tu n'auras plus de difficultés.

Sammy fit un geste pour reprendre la parole :

— Bon, on verra. Je veux d'abord écouter ce qu'il a à dire.

Il s'interrompit et tendit l'oreille, imité par les autres.

— Un bruit de moteur, dit Cramer.

— Ouais. On dirait l'hélico de Max.

Navarra actionna l'interphone intérieur pour communiquer avec la salle des gardes.

— Tony, Jeffy !

— C'est Tony, répondit une voix ensommeillée.

— Fais sortir tout de suite les gars et place-les devant la maison. Dépêche-toi.

— O.K.

Les cinq hommes se regardèrent ensuite en silence. Puis Curry haussa les épaules et dit :

— Tu fais ce que tu veux, Sammy. Moi, je n'aurai rien vu de ce qui peut se passer ici.

La grande villa était en vue. Grimaldi poussa sur le manche pour modifier le pas cyclique et amorça la pente de descente, puis stabilisa l'appareil à cinquante mètres du sol.

— Je vois cinq types sur le devant de la maison, annonça-t-il. Tous armés. Tu es prêt ?

— Approche-toi encore un peu et allume ton phare d'atterrissage quand je te le dirai, répliqua Bolan.

Des spots lumineux s'étaient allumés quelques instants plus tôt, éclairant un jardin et une piscine recouverte d'une bâche en plastique.

Francchesi se tenait très rigide devant lui, à côté du pilote.

— Tu sais comment tu peux encore sauver ta carcasse, Giorgio, dit alors Bolan en s'approchant de la portière. Trébuche une seule fois et la première balle sera pour toi.

Le *mafioso* déglutit et hocha affirmativement la tête. Quatre minutes avant leur approche, Grimaldi avait posé l'hélicoptère sur le parking d'une station-service de nuit et l'Exécuteur avait obligé Francchesi à téléphoner à son « associé », Maintenant allait se dérouler

la dernière manche du jeu de dupés. Ainsi qu'il l'avait annoncé à Turrin, Bolan n'avait pas l'intention de faire de cadeau. Il posa la main sur l'épaule de Grimaldi qui fit dégringoler l'hélicoptère à deux mètres du sol en allumant le projecteur d'atterrissage.

— Go ! murmura Bolan en sautant.

Il se reçut sur une aire gazonnée, fonça en décrivant une large combe, profitant de l'éblouissement du gros phare. Il s'arrêta derrière une statue en pierre représentant un Adonis et observa le terrain. Grimaldi avait fini de poser son appareil et Franchesi s'acheminait rapidement vers la villa en adressant un signe de la main aux hommes postés devant la façade. Aucun d'eux ne vit le geste du pilote qui passait soudainement le M-16 par la portière et projetait sur le groupe un déluge de plombs en furie. Trois d'entre eux s'effondrèrent sur place, un autre poussa un grand cri quand la crosse de son P.M. se volatilisa sous l'impact d'une balle de .222 qui lui entra ensuite dans la poitrine. Les deux autres tentèrent de plonger à terre en tirant une rafale, mais furent rejetés contre le mur avant d'y parvenir.

Bolan était arrivé le long d'une aile de la villa. Il brisa une fenêtre avec la crosse de l'AutoMag, s'insinua dans une pièce sombre et la traversa en trombe pour déboucher ensuite au pied d'un grand escalier tournant qu'il escalada sans s'être arrêté.

Un remue-ménage se fit entendre à travers une porte du palier. L'AutoMag cracha deux fois au niveau de la serrure qui disparut dans un nuage d'acier et de bois pulvérisé. D'un coup de pied, Bolan repoussa le battant et s'élança. La première silhouette qui se présenta devant lui était celle de Michaël Curry. Le policier vendu avait extrait une arme de sa veste et la braquait d'un air incertain devant lui. Il émit un soupir de ballon qui se dégonfle, lâcha son automatique, reculant ensuite contre un mur et levant les mains. Daniel Shanks était accroupi sous la fenêtre, tenant aussi un revolver. Il était en train de casser une vitre dans l'intention évidente de tirer à l'extérieur au moment où Bolan avait fait son entrée fracassante. Il fit pivoter son arme avec un temps de retard. L'AutoMag tonna. Une grosse balle blindée de .44 magnum lui fit exploser la tête. Gordon Cramer sursauta violemment en recevant sur le visage un morceau de sa cervelle, recula en renversant un fauteuil, puis s'emmêla les jambes et tomba en couinant.

— Stop ! cracha Bolan, l'AutoMag tenu à bout de bras.

Mais Jack Malloy paraissait n'avoir pas entendu. Brusquement pris d'une crise de démence, il se précipita sur l'arme tombée des mains du représentant de la *Commissione* en criant :

— Je savais bien que ça finirait mal, Sammy ! Pauvre con ! T'es qu'une merde ! T'es...

Un nouveau coup de tonnerre le fit taire définitivement. Son visage

se transforma en une bouillie sanglante ; il tomba sur Cramer qui commençait à se relever.

— D'accord ! bredouilla Sam Navarra. D'accord, on ne bouge plus, ne tirez pas...

Des pas retentirent sur le palier.

— C'est moi, lança Jack Grimaldi en arrivant, le M-16 à la main.

Il s'engagea dans le salon, eut un petit bruit de bouche dubitatif en considérant la scène, puis annonça :

— Le vieux salopard est mort. Une rafale tirée par les petits gars d'en bas.

Puis son regard se fixa sur Michaël Curry et s'arrondit.

— Regarde ce type bouffé par la trouille, Mack. Tu verras une pourriture de flic qui a vendu sa conscience à la Mafia. Mike Curry ! Et Hal qui le prenait pour un type bien...

— Fais-le sortir, Jack. Toi aussi, Sammy, dehors !

Du canon de l'AutoMag, Bolan montra la porte démantibulée. Il laissa passer les deux hommes devant lui, regarda ensuite l'homme qui s'était enfin dégagé du corps sanguinolent de Malloy.

— Tu as parcouru un sale chemin depuis le Viêt-nam, Gordy, dit-il très doucement tandis que Grimaldi poussait Sam Navarra et Curry sur le palier.

J'ai entendu dire que tu avais émarginé au budget de la C.I.A. avant de te faire jeter du *State Department*.

Il baissa le canon de l'AutoMag et le glissa dans son étui. Une lueur brilla dans les yeux de Gordon Cramer qui venait de comprendre la signification du geste. Il écarta un pan de sa veste pour dégager la crosse du Colt .45 qu'il portait sous l'aisselle.

— Tu peux t'en servir, ajouta Bolan. C'est même conseillé.

— Mack, je...

— Tais-toi, Gordy. Ça ne sert à rien.

Cramer frotta ses doigts contre les paumes de ses mains. Son visage eut une expression d'extrême lassitude, puis ses traits se figèrent. Sa main droite eut un sursaut vers la crosse du .45. Bolan la lui laissa saisir avant de pointer l'AutoMag d'un geste presque imperceptible tant il fut rapide. Dans l'aboiement de l'arme monstrueuse, une balle de 240 grains brisa l'avant-bras de Gordon Cramer, lui perfora la cage thoracique au niveau du cœur et ressortit en emportant un morceau de son dos.

Sans un regard pour le cadavre qui s'affalait en travers de la moquette déjà inondée de sang, l'Exécuteur pivota et quitta la pièce. Jack Grimaldi tenait Navarra et Curry sous la menace du M-16, à quelques mètres de là, dans le hall de l'étage.

Il ne restait plus qu'à faire avouer au gros Sammy où était planquée sa collection de films pornos.

— Tu sais ce que je veux ? demanda Bolan en lui plaçant sous le nez la gueule de l'AutoMag.

Le gouverneur de la côte Ouest roula des yeux effrayés et sentit des gouttes de sueur lui couler sur le front.

Oui.

Il savait ce qu'exigeait laconiquement la combinaison noire. Et il s'était résolument confiné dans un seul espoir : sauver sa peau.

ÉPILOGUE

L'aube nimbait les crêtes des Montagnes Bleues d'un éclat irisé et presque insoutenable. Rompant le silence matinal, le chuintement d'un rotor d'hélicoptère tournant à basse vitesse brassait l'air au sommet de Hawk Hill. Un second appareil du même type était à l'arrêt complet à une cinquantaine de mètres, un pilote à bord.

Quatre hommes venaient de se rencontrer sur la colline. Le plus grand portait un vêtement de combat noir souillé de traces de terre, de poudre et de sang. Il paraissait épuisé, ses yeux étaient cernés et ses traits tendus, mais son regard restait vif. L'homme avec lequel il discutait était d'une corpulence massive ; il avait passé un anorak par-dessus un costume de ville. Les deux autres les écoutaient parler, attentifs, à côté d'une valise posée sur l'herbe humide de rosée.

— Une trentaine de cassettes, Hal. Tous ces enregistrements vidéo concernent des personnalités politiques ou des membres du gouvernement. Ils ont été opérés dans des bordels de luxe ou à l'occasion de parties fines. Je suppose que la drogue a dû jouer un rôle pour libérer de certaines pudeurs. Les scènes sont particulièrement gratinées.

Harold Brognola respira l'air frais à pleins poumons.

— J'ose à peine imaginer les réactions quand je vais déballer ça à la Grande Maison, Mack. Tous ces types, à commencer par Wilkins, McIntire, Smithson... Puis Miles et les autres. Bon Dieu !

— Sammy Navarra avait en stock plus de deux cents cassettes vidéo sur le même sujet, commenta Bolan. J'ai foutu le feu à ce que je n'ai pas pu prendre.

— Des pièces à conviction à peine croyables.

— Mais il y a aussi ce qui n'est pas apparent.

— La corruption, fit Léo Turrin. On tannera la grosse tête jusqu'à ce qu'il n'ait plus de cordes vocales. Tout regroupé, cette affaire va provoquer un vacarme comme jamais il n'y en a eu dans la communauté gouvernementale. Des tas de types haut placés vont sauter et certains vont se retrouver en taule. J'espère que l'Exécutif saura s'y prendre en souplesse pour ne pas alerter les médias.

Bolan fit quelques pas en cercle, questionna :

— Comment va Tommy ?

— Plutôt mal en point quand je l'ai déposé à la clinique d'Alexandria, répondit Turrin. Mais d'après les toubibs, il récupérera assez vite. Évidemment, il lui restera des traces... Heu, tu ne demandes pas où en sont les choses à la Ferme ?

— Non, répondit Bolan d'un ton curieusement détaché.

— Le service est condamné, grogna Brognola. Nous avons maintenant de quoi clore le bec à Farnsworth et aux teigneux du N.S.C., mais ça arrive trop tard. L'Homme de Pierre est dans le faisceau des projecteurs. On va être accusés d'avoir été exposés aux indiscretions et je ne crois pas qu'il soit utile de crier que nous n'y sommes pour rien.

Il jeta un regard latéral à Bolan, sourit amèrement.

— Oh, bien sûr, on nous autorisera à reconverter nos équipes dans d'autres services, mais ça ne sera plus jamais pareil.

— Désolé de ce qui arrive, Hal. Mais n'attends pas que je verse des larmes.

— Ce n'est pas à ça que pensait Hal, observa Turrin. Il voudrait te dire...

Bolan voyait venir la proposition de Brognola. Il y avait déjà réfléchi et rejeté l'idée d'une quelconque réintégration dans un service. La longue piste sanglante interrompue pour un temps se déroulait à nouveau sous ses pas. Un être cher venait d'être vengé, il avait anéanti les cannibales de Washington et les forces fédérales allaient pouvoir lancer une opération en profondeur contre les survivants de second ordre. Mais cela ne représentait qu'une infime partie de ce qui restait à faire pour assainir le pays. Le cancer de l'Honorable Société avait reformé ses cellules redoutables ; il s'était une nouvelle fois incrusté dans le corps de la société, consommant avidement une multitude d'innocents et les rejetant ensuite comme de simples déchets.

Bolan ne pouvait pas accepter. Il s'efforçait de penser que le monde n'était pas totalement pourri, qu'au contraire la plus grande partie de l'humanité se composait d'êtres initialement honnêtes mais fragiles, dont la vulnérabilité constituait le principal avantage des monstres du Crime Organisé. Il n'était pas un saint et ne se croyait pas investi d'une mission divine. Mais il était efficace. Et c'était cela qui devait compter.

Brognola l'observa silencieusement, comprenant ses pensées.

— Ne dis rien, Léo. Je crois que c'est inutile. Mack a déjà pris une décision.

L'Exécuteur tourna son regard sur la plaine qui s'étendait au pied de Hawk Hill, paraissant perdu dans une longue réflexion. Puis Jack Grimaldi s'achemina vers le Bell dont il lança la turbine.

— Je crois qu'on doit lui souhaiter bonne chance, dit Léo Turrin avec un léger tremblement dans la voix. Il va en avoir besoin.

Assurément, la longue silhouette noire allait avoir besoin d'un maximum de chance. Bolan entrevoyait son prochain champ de bataille.

Il s'y préparait déjà.